



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

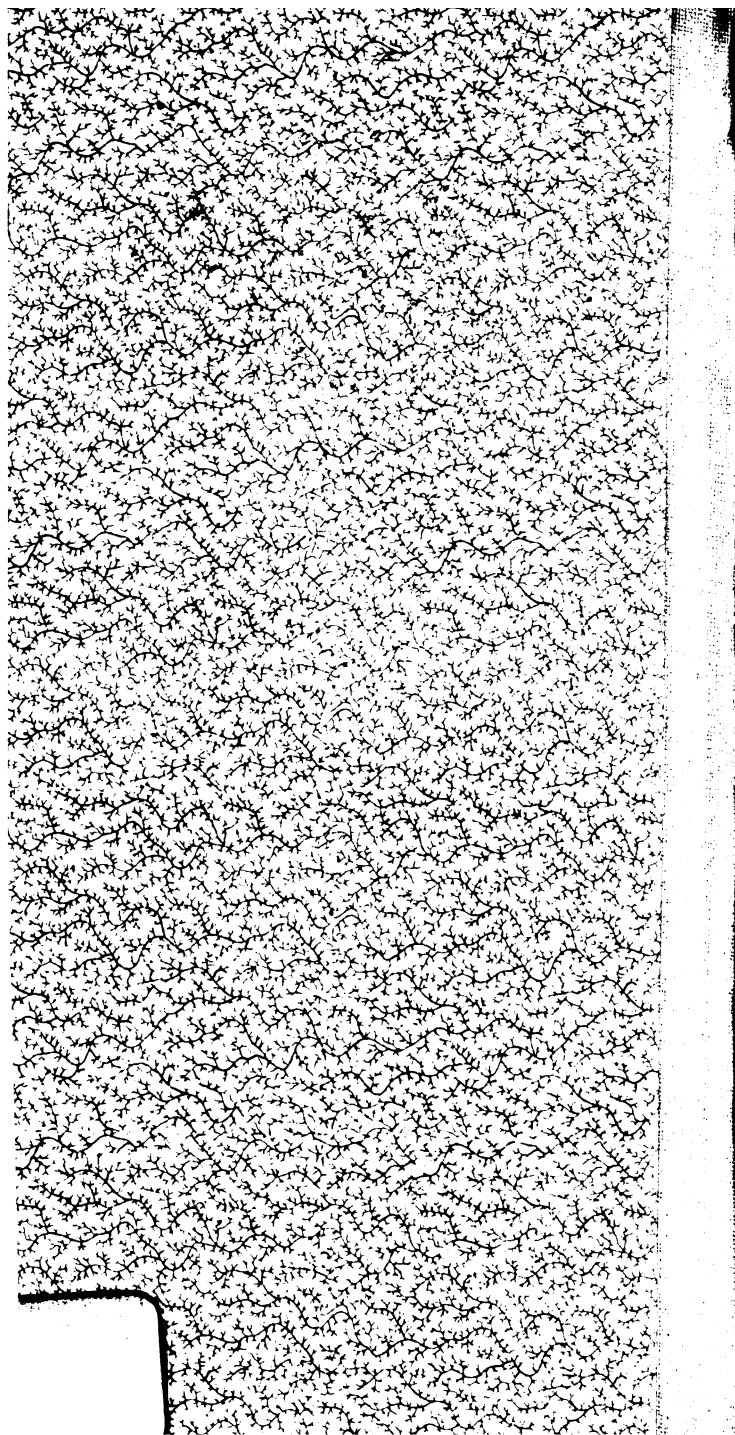
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

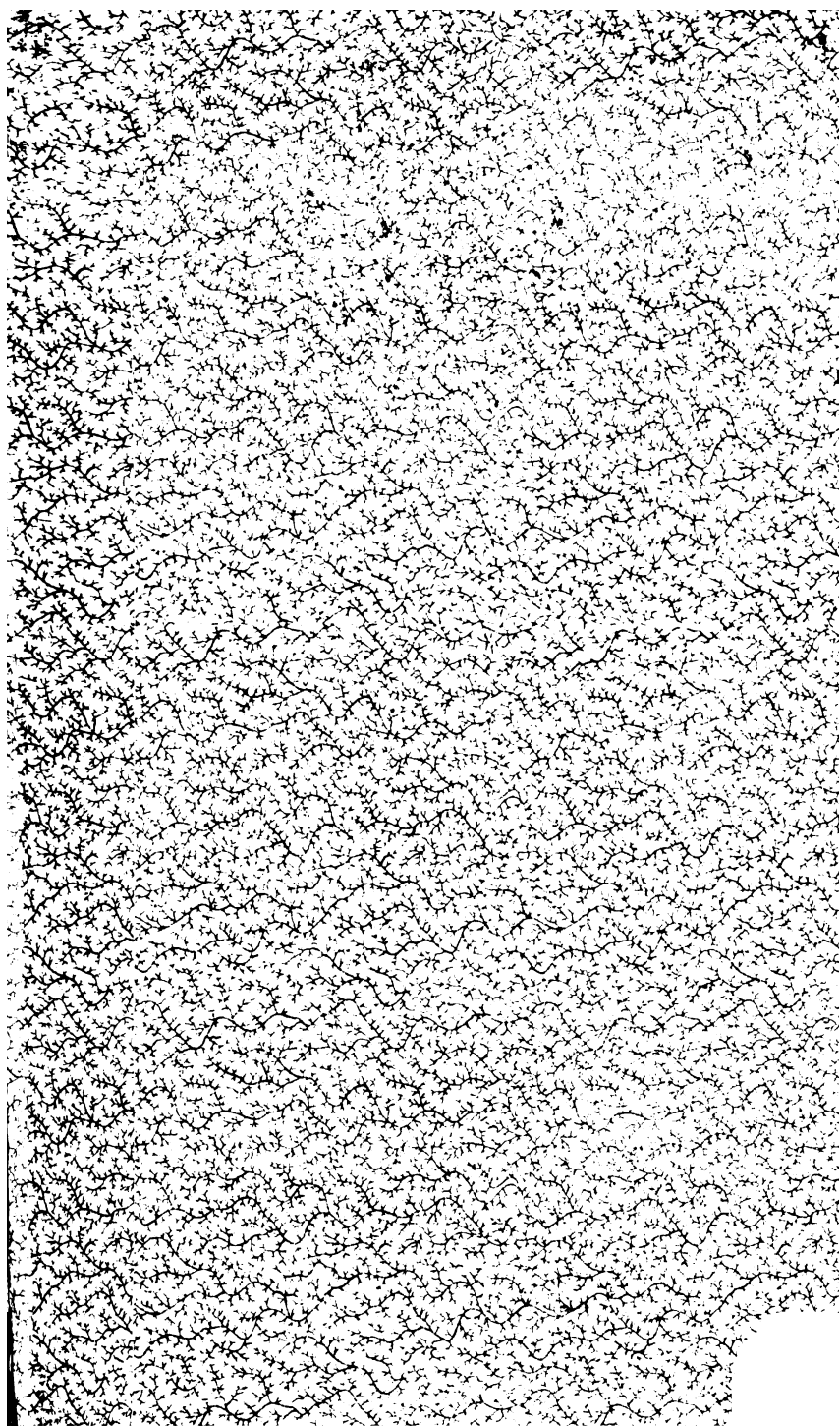
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

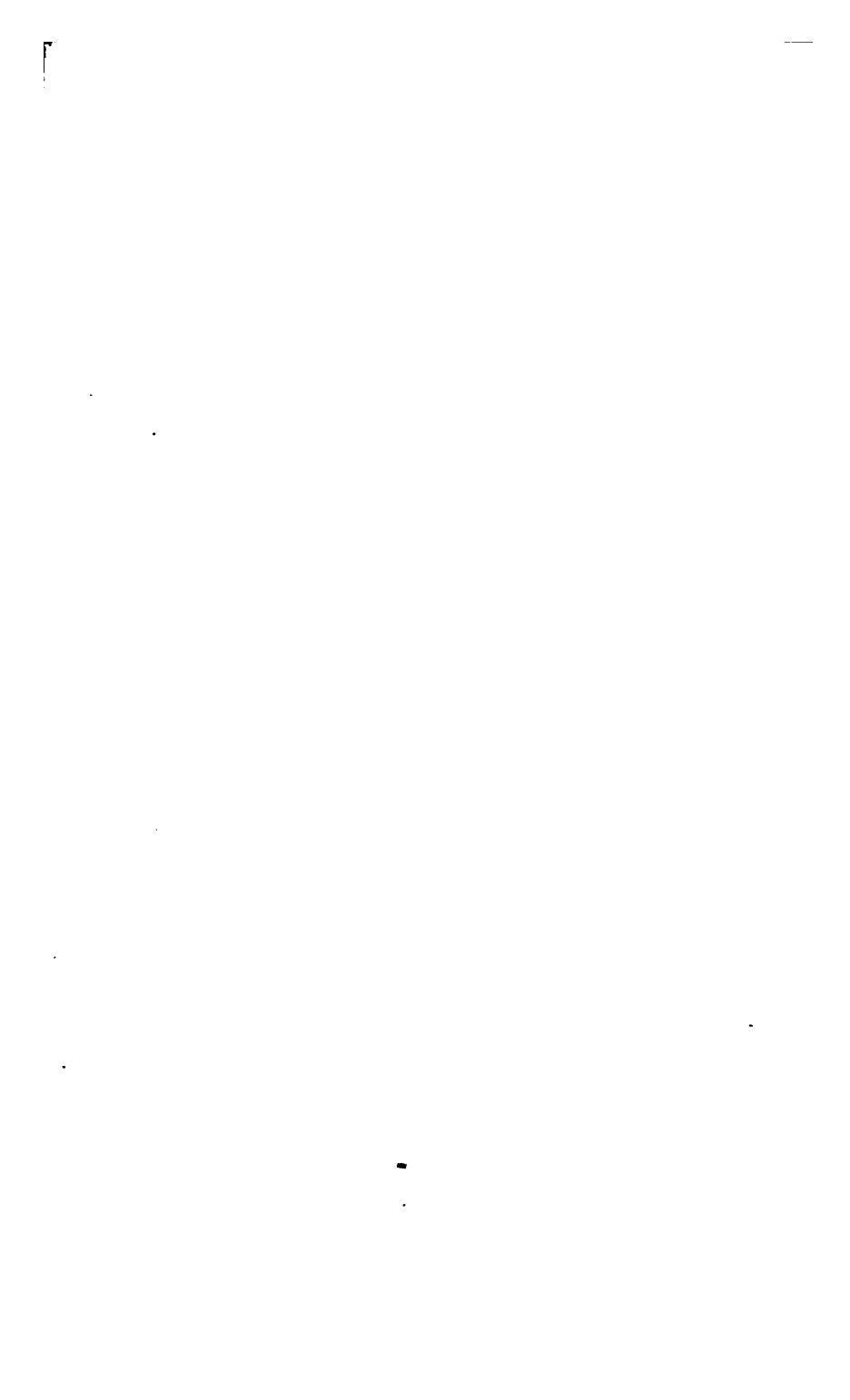
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>













**Essais historiques**

**SUR LES**

**Bardes.**



# ESSAIS HISTORIQUES

SUR LES

## Bardes, LES JONGLEURS

ET

## les Trouvères

NORMANDS ET ANGLO - NORMANDS ,

SUIVIS

DE PIÈCES DE MALHERBE , QU'ON NE TROUVE DANS AUCUNE ÉDITION  
DE SES OEUVRES ;

PAR M. L'ABBÉ DE LA RUE ,

CHANOINE HONORAIRE DE BAYEUX , CHEVALIER DE L'ORDRE DE LA LÉGION-D'HONNEUR ,  
MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES  
DE LONDRES , DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE  
L'ACADÉMIE ROYALE DE CAEN , ETC. , ETC.

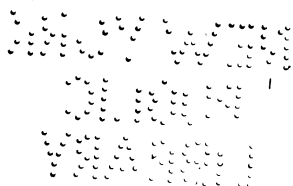
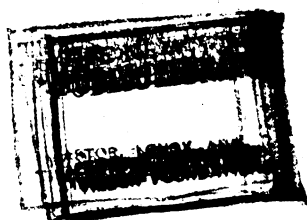
TOME TROISIÈME.

CAEN ,

CHEZ MANCEL , LIBRAIRE-ÉDITEUR DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES  
DE LA NORMANDIE , RUE SAINT-JEAN.

1854.

Gr





## ETIENNE DE LANGTON.



ETIENNE de Langton, né en Angleterre, fut archevêque de Cantorbery en 1207, et dans la suite cardinal du titre de St-Chrisogon. On peut consulter les historiens sur la vie civile et religieuse de ce prélat, parce que nous ne le considérons ici que comme poète anglo-normand, et sous ce rapport l'histoire rend hommage à son mérite : s'il enseigna la théologie long-temps et avec distinction à Paris, il y cultiva aussi les muses; ses *Essais poétiques* eurent un succès dont les annales de la littérature ont conservé le

souvenir (1) ; malheureusement ses poésies sont inconnues aujourd'hui. Aussi on sera sans doute étonné qu'alors j'aie cherché, dans un sermon latin, des preuves des talens poétiques du prélat : il a inséré, dans un des siens un couplet dicté par les grâces, et qui partout ailleurs paraîtrait un compliment délicat fait à quelque beauté ; cependant c'est bien dans un sermon latin sur la Ste Vierge que le prédicateur, après avoir béni son auditoire en prose latine rimée, débute par les vers suivans, qui sont le texte de son sermon :

Bele Aliz matin leva,  
 Sûr cors vesti et para,  
 Enz un verger s'en entra  
 Cinq furettes y truva,  
 Un chapelet fet en a,  
 De rose fleurie,  
 Pur Deu trahez vus en la,  
 Vus ki ne amez mie.

---

(1) Hist. littér. de la France, vol. 16.

Le prélat, reprenant ensuite chaque vers , en fait en latin une application mystique à la Vierge ; ainsi les cinq fleurs , qu'elle a cueillies , sont la foi , l'espérance , la charité , la virginité et l'humilité : il faut convenir que le sens mystique de chaque vers est assez heureusement amené. Au reste , dans son enthousiasme , le prédicateur répète plusieurs fois , en parlant de la Vierge , les deux vers suivans :

Ceste est la bele Ahiz ,  
Ceste est la flur , ceste est le lis ,

Il faut convenir que le goût pour la poésie française devait être alors bien général en Angleterre , pour que le premier primat du royaume crût qu'il se concilierait plus facilement l'attention de ses auditeurs en suivant cette marche : il devait être lui-même bien convaincu qu'il ne blessait pas les règles de l'art oratoire alors reçues , ni la dignité de son ministère , en débutant par des vers qui partout ailleurs auraient paru galants.

On trouve le sermon d'Etienne de Langton dans la bibliothèque de la société royale de Londres , parmi les manuscrits du duc de Norfolk n°. 292 ; il est suivi d'une autre pièce qui paraîtrait être du même auteur et dont nous avons déjà vu le sujet traité par un autre Trouvère : c'est une espèce de petit drame théologique dans lequel , après la chute du premier homme , la justice et la vérité , la miséricorde et la paix agitent entre elles quel sera le sort du coupable ; les deux premières demandent que la peine de mort , prononcée par Dieu même , soit maintenue ; les deux autres sollicitent indulgence et pardon. La scène a lieu devant le trône de l'Éternel : chacune des quatre sœurs fait valoir ses raisons avec force et intérêt ; mais si la justice et la vérité demandent une punition sévère ,

Miséricordé ki estoit  
 Des filles le li reis avoit,  
 La plus duce e la plus amée,  
 E al men scient la plus ainsnée...,  
 De maintenant sans retenué

Est devant son pere venue ,  
 Bel pere, fet ele, merci ,  
 Tel dolur ai, jo vous affi,  
 Del hune malerus dolent ,  
 A poi le mun quor ne se sent ;  
 Bel pere , que volez vus fere ,  
 Comandez le de la mort trere ;  
 Sil remaint en ceste manere ,  
 Dunke vus n'estes pas mon pere.  
 Jo sui vostre fille pur veir  
 Ma priere vus deit muver  
 Si ma priere ne vus mot  
 Tut le monde failir estot.  
 Vus ne devez pas escundire  
 Ke ne li pardunez vostre ire ;  
 Ne ne devez , ne ne poez  
 Ne par resun ne le volez ;  
 Kar vus ne volez nule chose  
 U je ne seies tute enclose ,

la discussion s'anime et devient si forte que  
 la miséricorde et la paix se retirent.

Bel pere , fet misericorde ,  
 Si paix ne fait une concorde ,  
 Bel pere , que dunc ferez vus  
 Si nus partun issi de vus ,  
 Ki vus purra conseilhes mes ?  
 Si vus misericorde e paix  
 Laissez issi de vus partir ,  
 Tut le monde convent perir.

La vérité et la justice restent auprès de l'Eternel ; mais celui-ci voulant rétablir l'union entre ses quatre filles , appelle son fils pour prendre avec lui des voies d'accommodement. Alors se prépare entr'eux le plan salutaire de l'incarnation du Verbe qui satisfera à la justice de Dieu : son exécution rapproche les quatre sœurs et les reconcilie. Ainsi s'accomplit la prophétie du Psalmiste : la miséricorde et la vérité vont au-devant l'une de l'autre , la justice et la paix s'embrassent (1). Il est évident que c'est ce passage de David qui a fourni l'idée de la pièce, et le poète l'a rendue avec goût et délicatesse. Si l'on est attendri par les discours de la paix et de la miséricorde en faveur de l'homme, on est effrayé en entendant l'exacte vérité qui développe la grandeur de son crime , et la sévère justice qui en presse la punition ; en un mot la discussion entre les quatre sœurs intéresse , et leur réconciliation par la rédemp-

---

(1) Psalm. 84

tion du genre humain offre le dénouement le plus parfait.

Enfin une troisième pièce du manuscrit paraît digne du même prélat : c'est un cantique sur la passion de J.-C. en 126 strophes ; les détails historiques sont narrés rapidement et d'une manière aussi touchante que le sujet l'exige.





## GUILLAUME,

Clerc de Normandie.



Le Trouvère est, après Robert Wace, celui qui a le plus écrit et le plus varié ses sujets.

Son nom de famille nous est inconnu. On ne le trouve même pas dans ces acrostiches, ou dans ces tournures poétiques, alors admises pour le faire découvrir en forme d'énigmes ; tantôt il se désigne

Guillaume un clers qui fu normand...  
et tantôt

Li clers fu nez de Normandie

Qui fu auctor de cest Roman;  
Or oez que dit li Normanz  
Etc.

C'est d'après des textes aussi décisifs que nous relevons l'erreur de M. De La Borde qui prétend que ce poète était Picard, et qu'on le reconnaît à son orthographe (1). Ce moyen de connaître le pays d'un auteur n'est pas facile à acquérir, et il n'est pas toujours une règle sûre. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que M. De La Borde n'avait pas lu tous les ouvrages de ce Trouvère qui vivait à la fin du XII<sup>e</sup>. siècle, et qui écrivait encore dans la seconde moitié du suivant.

Son premier ouvrage est le *Roman de Fregus et de Galiene*, alias le *Roman du Chevalier au bel esau*; c'est un des Romans de la Table Ronde dont nous allons donner un aperçu.

A la fête St.-Jean, le roi Arthur tient sa cour plénière à Caradignan. Là brillent les paladins

---

(1) Essai sur la musique, vol. 2 p. 198.

Gauvain, Lancelot du Lac, Yvains, Erec, Perceval, etc. Le roi leur propose une partie de chasse, et promet une coupe d'or à celui qui prendra le cerf blanc. On poursuit l'animal jusqu'au delà des forêts de Glascon; c'est Perceval qui le prend et qui reçoit le prix proposé.

Fregus, un simple paysan, voit passer le vainqueur; comme lui, il est plein de courage, il a aussi des exploits dont il peut se glorifier, quoique opérés sur un théâtre moins brillant; il vient les raconter à la cour du roi Artur qui le fait chevalier. Ce titre lui imposant des actions plus éclatantes, il part pour les entreprendre; des géans abattus, des lions terrassés, des enchantemens surmontés, Fregus est partout triomphant; mais sa plus belle victoire est la défaite du *Chevalier-Noir* qui avait insulté le roi Artur. Après l'avoir désarmé, il lui ordonne de se rendre à la cour de ce prince et d'y réparer ses torts en se mettant à sa merci. Fregus continue ses courses chevale-

resques ; mais blessé dans un combat il fait connaissance avec Gallienne qui le reçoit dans la maison paternelle, et soigne avec empressement ses plaies. Après sa guérison, son ardeur guerrière l'entraîna bientôt loin de sa bienfaitrice qu'il laisse éplorée. Aussi ne tarde-t-elle pas, elle même, à partir pour retrouver son amant. Informé d'une telle démarche, et pressé par le père qui a perdu sa fille, Fregus, à son tour, va à la recherche de son amante. Nouvelles courses, nouvelles aventures, et toujours des succès. Mais après une de ses victoires, et tant de fatigues inutiles, il fait vœu de ne manger ni pain, ni mets, ni graines, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé sa mie. Il est donc réduit à manger crus les oiseaux et les animaux qu'il peut tuer : triste nourriture pour un homme toujours errant, souvent combattant et quelquefois blessé. Aussi après des recherches de plus d'une année, il a perdu toutes ses forces, il est épuisé. Heureusement il rencontre dans une forêt une fontaine merveilleuse ;

mais les pierres précieuses de toute espèce dont elle est remplie, sont peu de chose pour un homme languissant, abattu et se soutenant à peine. Tout ce qu'il peut faire, c'est de prendre et de boire un peu d'eau dans sa main; alors il sent ses forces revenir, il en boit davantage, et bientôt retrouvant toute sa vigueur, il jure dans son courage qu'il défiera tous les chevaliers du monde.

Non loin delà était une chapelle gardée par un Nain qui annonçait l'avenir à ceux qui le consultaient et qui avaient bu de l'eau de la fontaine. Fregus va le trouver et il en reçoit, pour toute réponse, qu'il peut retrouver Galienne. Mais le Chevalier peu satisfait, insiste et presse pour obtenir une réponse positive. Le Nain va dans le sanctuaire consulter l'oracle et revient annoncer à l'heureux Fregus qu'il retrouvera sa mie. Aussitôt, sans s'arrêter aux pierres précieuses de la fontaine, le paladin part et ne tarde pas à retrouver celle qu'il cherchait. Il la conduit à la cour du roi Artur;

des noces brillantes ont lieu à Roxburg où les deux époux sont couronnés pour régner sur le pays de Lodiien et la contrée de Tudielle.

Ce Roman qui est à la bibliothèque du Roi, n°. 7595, renferme des épisodes intéressans et bien amenés ; il est de 7656 vers.

Le second ouvrage de Guillaume est intitulé *Li Bestiaire-Divins* ; c'est le sujet déjà traité par Philippe de Than, dès le commencement du XII<sup>e</sup>. siècle ; mais il est plus amplement développé ; l'auteur ne parle pas seulement des animaux et des oiseaux, il traite encore des poissons, des plantes et des métaux ; c'est l'histoire naturelle dans son enfance. Il convient, comme Philippe de Than, qu'il a travaillé son ouvrage d'après des manuscrits, et comme lui aussi, il sait tirer de chacun des sujets qu'il traite, des moralités utiles à ses lecteurs. Dans le préambule de ce poème didactique, le poète nous apprend qu'il écrivait son ouvrage sous Philippe-Auguste, et dans l'année même où l'An-

gleterre fut interdite, c'est-à-dire en 1208. Mais l'emploi abusif de cette mesure canonique n'est pas de son goût; cependant il est loin d'approuver la conduite du roi Jean Sans-Terre; d'un autre côté, il ne trouve aussi que *tricherie* dans la cour de Rome comme dans celle de Londres; il s'en afflige, et n'osant pas dire tout ce qu'il en pense, il préfère revenir à son ouvrage où chacun, dit-il, trouvera des principes de religion et de morale :

Ceste ouvraine fu faite neuve  
 El tems que Philippe tint France,  
 El tems de la grant mesestauce  
 Que Engleterre fut interdite,  
 Si qu'il ni ot messe dite,  
 Ne cors mis en terre sacrée.  
 Del interdit ne li agréa....  
 Guillame qui forment s'en deut.  
 Qu'il n'ose dire ce qu'il veut  
 De trecherie qui ore cort  
 El lune et el l'autre cort.  
 Etc.

Nous ne nous arrêterons pas à détailler les leçons qu'il donne à ses lecteurs à l'occasion



des objets d'histoire naturelle qu'il leur fait connaître ; nous observons seulement que sans s'écarter de son sujet , il entretient quelquefois ses lecteurs de quelques événemens historiques qui arrivèrent pendant qu'il écrivait : ainsi après avoir parlé de la fidélité de la tourterelle , il s'afflige des maux que l'église souffrait à cette époque :

Quant l'auctor qui rima cest livre  
Deveit ici endroit escrire ,  
Mult esteit tristes et dolanz ,  
Quer il aveit passé trois anz  
Sainte ighise ert si dolereuse  
Et si mate et si perileuse  
Que mainz cuidolent par folie  
Que son espos l'eust guerpie.

Alors il décrit les maux de l'église , et surtout les souffrances de celle d'Angleterre ; il les attribue aux barons et aux chevaliers insurgés contre le roi légitime.

Nous remarquerons ensuite que le Trouvère termine son ouvrage en assurant qu'il l'a travaillé à la demande de *sire Rauf* ou *Raul*.

Guillame qui cest Romanz fist ,  
 En la defnialle tant dist  
 De sire Rauf son seignor  
 Pär ki il fu en cest labor ,  
 Car il li *ad* et bien guerdoné ,  
 Pramis li *ad* et bien doné ,  
 Bien li *ad* covenant tenu ,  
 Et a Rauf est bien avenu.  
 Etc.

Comme nous nous occupons d'une partie de la littérature des Normands et des Anglo-Normands , ce n'est pas sortir de notre sujet que de rechercher la patrie de ce sire Rauf qui composa en latin l'histoire des guerres de l'empereur Frédéric I<sup>er</sup>. en Italie. Comme ces guerres durèrent depuis l'an 1159 jusqu'en 1177 , l'auteur assure qu'il avait vu une partie des faits qu'il raconte , et qu'il tenait l'autre de gens biens instruits. L'illustre Muratori en publiant cet ouvrage dans la collection des historiens d'Italie , a examiné si cet auteur était français ou italien , et il s'est cru fondé à soutenir qu'il était Milanais (1).

---

(1) Rerum italic. script. vol. 6. p. 1169.

Mais les auteurs de l'histoire littéraire de la France, après avoir pesé les raisons que Muratori fait valoir, ont rejeté l'origine qu'il avait attribuée à sire Rauf, et soutenu qu'il était français, qu'ayant voyagé dans sa jeunesse, et même séjourné en Italie pendant les guerres de Frédéric Barberousse, il en avait écrit l'histoire dans un âge plus mûr, et que l'auteur, ayant mis son nom en français au commencement et à la fin de son ouvrage, avait lui-même annoncé clairement son origine (1).

Cette dernière opinion, émise par les auteurs de l'histoire littéraire de la France, est pleinement confirmée par le Trouvère Guillaume, puisqu'il termine son ouvrage, en disant qu'il l'a composé à la demande de sire Rauf. Il ajoute qu'il lui avait beaucoup promis, beaucoup donné; Rauf habitait donc la France; il l'appelle son seigneur, le poète était donc son vassal, et

---

(1) Hist. littér. de la France. vol. 14. p. 1.

tous deux étaient certainement normands ; enfin les trente derniers vers du *Bestiaire* sont consacrés à l'éloge des vertus de sire Rauf, ce seigneur devait donc habiter le même pays que le poète pour en être si bien connu.

A ces notions sur la patrie de sire Rauf, on peut, je pense, en ajouter sur sa famille ; il fut père de Guillaume Fitz Rauf, grand sénéchal de Normandie sous les ducs Richard Cœur-de-Lion et Jean-sans-Terre ; Robert Fitz Rauf, son petit fils, fut évêque de Worcester. On trouve cette famille honorée en Angleterre comme en Normandie dans le XII<sup>e</sup> et dans le XIII<sup>e</sup> siècle ; elle fonda l'abbaye de Derley dans le Derbyshire ; on voit dans le cartulaire de ce monastère que les chartes des fondateurs sont adressées à leurs vassaux dans les deux pays (1).

Si l'opinion de Muratori est sans fonde-

---

(1) Madox's hist. of the Excheq. *passim*. — Char. de Derley, bibl. Cotton, Titus C. IX.

ment , celle M. de La Borde qui croit que le sire Rauf est probablement Raoul de Coucy , n'est pas mieux appuyée. Il distingue deux Raoul de Coucy , l'un qualifié *sire de Coucy* , et l'autre , son neveu , dit le *Châtelain de Coucy*. C'est à ce dernier , suivant lui , qu'on doit rapporter l'histoire de ses amours avec Gabrielle de Vergy , dame du Fayel , si toutefois ce n'est pas une fable ; mais l'oncle et le neveu périrent au siège d'Acre , en 1191 , et le sire Rauf vivait encore en 1208 , comme l'atteste l'auteur du *Bestiaire* qui lui dédie son ouvrage ; probablement M. de La Borde ne l'avait pas tout lu (1).

On trouve le *Bestiaire* de Guillaume au musée Britannique parmi les manuscrits du roi d'Angleterre , n°. 16. E. VIII , dans la bibliothèque Cottonienne , Vespasianus A. VII , et à la bibliothèque du roi de France , n°. 2560 etc. Cet ouvrage , mis très-anciennement en anglais ,

---

(1) De La Borde vol. 2. p. 199. - Mémoires histor. sur Raoul de Coucy , 15.

est parmi les manuscrits de la bibliothèque de Norlk n°. 292.


Le troisième ouvrage du poète Guillaume est intitulé le *Besant de Dieu*.

Le mot *Besant* désigne une monnaie d'or fabriquée à Bysance , aujourd'hui Constantinople ; les Croisés en rapportèrent beaucoup de l'Orient : elle était reçue dans les paiemens faits à l'échiquier de Caen , et à celui de Londres. Le duc Jean-sans-Terre donne en fief la halle au bled de Caen , pour une rente de dix besans d'or payable à l'échiquier de la même ville. Henri , baron de Tilly et seigneur de Fontaines , dans le paiement de cent livres sterlings dues pour le relief de ses terres en Normandie et en Angleterre , compte soixante huit besans au même échiquier ; en général les chartes et les anciens actes prouvent que cette monnaie était admise dans les contrats entre particuliers ; mais la valeur du besant variait suivant le taux courant de l'or (1).

---

(1) Rot. chartar. an. 1. regis Johan. -- Rot. oblator. Norman. an. 2. regis Johan.

Mais le poète Guillaume prend le mot besant dans un sens métaphorique. Déjà avancé en âge, il se met à méditer sur sa vie passée, il dit que jusqu'alors il avait nourri sa femme et ses enfans avec l'argent que ses ouvrages lui ont procuré, mais que pendant tout ce temps il n'a rien fait pour Dieu. Persuadé que bientôt il peut être sommé de comparaître devant lui, il voit qu'il ne pourra lui répondre sur l'emploi des talens qu'il lui a donnés : ce sont ces talens qu'il appelle *le Besant de Dieu*. Tout homme a le sien suivant notre poète ; c'est un don du Créateur, et chacun est obligé de le mettre à profit ; au reste le Trouvère Guillaume commence par confesser l'abus qu'il a fait du sien :

Guillaume uns elers qui fu normans  
Qui versefia en romans,  
Fables et contés soleit dire,  
En fole et en vaine matire,  
Pecha sovent, Deus li pardont,  
Mult aimâ les delits del mond  
Etc. 



- C'est alors, pour réparer ses torts, qu'il se décide à composer un livre utile :

Pensa Guillaume qu'il fereit  
Vers consonans ou l'en porroit  
Prendre essample et bone matire  
Del monde haïr et despire,  
Et de nostre seignor servir  
Tant come l'ome en a leisir.  
Etc.

Le poète commence par tracer les devoirs des rois, des princes et de leurs courtisans; il blâme leur goût pour la guerre qui fait le malheur des états; il déplore surtout les suites fâcheuses des guerres privées entre les seigneurs; mais c'est principalement, contre l'ambition des papes et les exactions de leurs légats qu'il réclame avec force. Enfin le pouvoir, les dignités, les richesses, la science, le génie, conférés par Dieu aux grands de la terre et aux chefs de l'église, sont *les besants* qu'il leur a confiés; c'est le talent de l'Évangile distribué par le père de famille, le poète en demande compte à tous ceux qui l'ont reçu et leur fait voir combien ils en abusent.

Guillaume écrivait cet ouvrage en 1226 ; la guerre commencée , avec le XIII<sup>e</sup>. siècle , contre les Albigeois subsistait encore , et elle donne à notre poète l'occasion de se plaindre des chevaliers français qui prenaient la croix pour marcher contre eux , quand ils ne valaient pas mieux qu'eux :

Que dira Deus a ces Franceis  
Qui preisiez chevalers ont ,  
Qui par devant croiser se font  
Sovent contre ces Albigeis ?  
Il i a plusors de ces Franceis  
Qui autretant a blasmer sont  
Come sont cil sur qui il vont  
Etc.

Comme les papes étaient l'âme de ces croisades, le poète leur rappelle d'une manière naïve et pleine de sens l'indulgence de J.-C. envers les coupables :

Quant Franceis vont sor Tolosains  
Qu'il tiennent a publicains ,  
Et la Legacie Romaine ,  
Les i conduit et les i maine ,  
N'est mie bien , ce m'est avis ;

Bons et mals sont en toz païs ;  
 Et por ceo velt Deus qu'on atende,  
 Car mult li plaist que home amende....  
 Sainte Iglise ne deit faillir  
 A qui a li velt revenir..  
 Quant Pierres qui si prodom fu  
 Enquist del salveor Jesu ,  
 Saveir ou non s'il pardorroit  
 Siet feiz a qui demanderoit  
 Penitence a son trepas ;  
 Deus respondi esnicle par :  
 Jeo ne dit pas, dist il, siet feiz  
 Mes se tu reconois et veiz  
 Qu'il seit dolent de son mesfait,  
 Pardone li setante et siet ,  
 Setante et siet feiz li pardone  
 Se il de merci t'aresone.  
 Por ceo deust mult Rome atendre  
 A si greve venjance prendre ,  
 Que nus avom veu sovent  
 Com ele a fait commandement ;  
 Et por ceo semble que la nef  
 N'a mie biau tems ni suef.  
 Jeo vei les cohortes lever  
 De totes pars parmi la mer...  
 Jeo vei pestilences et faims ,  
 De tuz mals est li mondea pleins ;  
 Jeo vei mult grant dolor ,  
 Jeo vei confusion et plor ,  
 Entre les fin de Sainte Iglise ,

Jeo vei qu'il ont guerre emprise  
Entre els par merveillos oltrage  
Etc.

Ailleurs Guillaume reproche à la cour de Rome la perte de Jérusalem et de Damiette, parce qu'elle avait voulu diriger les armées par ses légats. Mais quant à la guerre contre les Albigeois, pour laquelle elle avait armé des chrétiens contre des chrétiens, le poète y revient souvent, et prétend que depuis St.-Pierre, c'était la faute la plus honteuse que cette cour eût commise. Quant au roi Louis VIII qui n'avait pris part dans cette expédition que dans le dessein d'envahir la Provence et le Languedoc pour réunir ces provinces à ses états, comme la mort l'arrêta, lorsqu'il commençait à exécuter ses projets d'invasion, le poète ne manque pas de censurer sa conduite dans des vers qu'on lit avec plaisir :

Al contemple que fis ces vers,  
Avoit la mort jeté envers  
Le rei de France Loïs  
Qui ert issu de son païs

Por autrui terre purchasser ;  
Les Provenciaus cuida chacer ,  
Les Tolosains prendre et honir ,  
Et quant il cuida tut tenir ,  
Tut guaigner et tut avoir ,  
Si li failli tut son espeir :  
De France , ne de Normandie ,  
Ne de tute sa seigneurie ,  
Ne des grans terres qu'il teneit ,  
Ou fust a tort , ou fust a dreit ,  
N'ot que siet pieds tant solement ,  
A tant revint son tenement ;  
Et ne purquant il ne tint rien ,  
Car la terre , ceo sai jeo bien ,  
Tint lui , car il n'ot nul poeir ,  
Ne ne pot puis le corps moveir .  
En poi de hores devint charoine  
Et de la langue et de l'aloigne ,  
Del nez la ou il fu plus bel ,  
Firent verms tut lur avel .  
Onques chastel ne fortelesse  
Ne seigneurie , ne richesse ,  
Ne bon cheval , ne armure ,  
Ne precieuse vesture ,  
Ne tur de pierre et de mortier  
Ne li pot la avoir mestier .  
El jor qu'il fu en terre mis ,  
Out mil ribals en son païs  
Greignors de lui et mult plus fors ,  
Et a l'hore qu'il furent mors ,

Chacun out la fosse greignor.  
Que la fosse au Rei lur seignor  
Unques nuls d'els n'aveit avant  
Eu de la terre plein son gant ,  
Mais donc out chascun de tant plus  
Qu'en graignor fosse fu enclus.  
Donc ne valut sa digneté ,  
Sa force , ne sa poesté ,  
Nient plus que de son vilain.  
Ainsi il avendra demain  
A cent princes qui sont el monde :  
La mort a sa pierre en sa fronde  
Tut aprestée pour lancier ,  
Nuls ne se puet vers lui muscier ,  
Contre li n'a nule garite ,  
Fei que dei Sainte Marguerite.

En général ce troisième ouvrage du poète Guillaume est très-instructif par les faits historiques qu'il rapporte comme contemporain, et surtout pour connaître les mœurs du siècle où il écrivait. On le trouve à la bibliothèque du roi n°. 2560, il est de 3758 vers.

Le poète, au commencement de ce troisième ouvrage, dit qu'il avait passé une grande partie de sa vie à *versifier fables et contes*; nous connaissons les Fabliaux suivans qu'il a composés:

1°. *La Malle Honte*, on trouve cette pièce vol. 3. p. 210 des Fabliaux publiés par M. Meon.

2°. *Le Prêtre et Alison*, vol. 4. p. 427 du même recueil.

3°. *La Fille à la Bourgeoise*.

M. de la Borde assure que Guillaume avait aussi composé des chansons ; mais nous n'en avons trouvé aucune qu'on puisse affirmer être son ouvrage, et M. de la Borde lui-même dans ses *Essais sur la musique* n'en a cité aucune qu'on puisse lui attribuer.



**HENRI D'ANDELY.**

**E** Trouvère était chanoine de Rouen. Le pape le délégua, en 1216, avec Guillaume de Marleiz, chanoine de la même église, pour juger le procès existant entre Raoul, archidiacre de Bayeux, et Pierre, curé de Percy, chapelain de la chapelle castrale de Thury (Harcourt), qui réclamait des droits préjudiciables à ceux de l'archidiacre (1).

Nous avons de ce poète :

---

(1) Chartul. Bajoc.



1°. *Le Lay d'Aristote* : c'est un joli conte qui nous enseigne , d'une manière agréable , l'aveuglement dans lequel la passion de l'amour nous précipite ; l'auteur nous montre le plus grand des philosophes qui en étant devenu victime, avilit d'une manière ridicule et sa dignité d'homme et sa qualité de philosophe, pour complaire à la maîtresse d'Alexandre-le-Grand.

Le Grand d'Aussy a publié ce Lai en prose (1), et M. Méon a donné au public l'original qui est de 572 vers (2).

2°. *Le Dictié du chancelier Philippe* : c'est le récit des derniers momens de Philippe d'Antongny, chancelier de France, mort la nuit du 25 au 26 décembre 1236.

Le poète débute d'une manière élégante et touchante:

---

(1) Fabliaux, vol. 1 p. 197.

(2) Fabliaux, vol. 3 p. 96.

Il n'est nuls qui sa mort ne sente ;  
Tuit s'en iroint par cele sente ,  
Et fort et feble et fol et sage  
Passeront tuit par cel passage.  
Nuls ne sait l'oure de sa mort.  
Por ce mesprent cil qui s'amort  
A faire chose qu'il ne doit ,  
De vie à mort n'a que deux doit  
Etc.

Après l'éloge du chancelier qui paraît avoir été une des lumières du clergé de France de son temps, le poète met dans sa bouche la prière attendrissante d'un chrétien mourant :

Dex , tes jugleres ai esté  
Toz tems et yver et esté ;  
De ma viele seront rotes  
En ceste nuit les cordes totes ,  
Et ma chansons , Dex , tot faudra ;  
Mais si toi plaist , or me vaudra ;  
Dex , or m'en rent le gueredon ,  
De mes pechiez me fai pardon :  
Toz jors t'ai en chantant servi ,  
Rent mei ce que j'ai deservi.  
Ne te demant or ne argent ,  
Mais acueil mei avec ta gent

Qui sont en perdurable joie;  
 O Dieus, otreie moi que j'oie  
 Tel vérité de ma chanson,  
 Que je ne chiere en conténçon;  
 Enseigne moi la droite voie,  
 Biau Sire, fai que je te voie.  
 Lors li chanceliers s'arestut,  
 Plus ne parla, transir l'estut.

Le poète invoque ensuite la St<sup>e</sup>.-Vierge, St.-Etienne, St.-Nicolas, pour l'âme du chancelier, et finit par ces deux vers :

Ce dit fist Harris d'Andeli,  
 Dieu ait del chancelier merci.

On trouve cette pièce de 266 vers parmi les manuscrits de la bibliothèque Harléienne, n<sup>o</sup>. 4333.

3<sup>o</sup>. *La bataille des sept arts libéraux*; dans le XII<sup>e</sup>. et dans le XIII<sup>e</sup>. siècle, il y eut une grande question agitée parmi les *litterati* de ces époques. Les uns prétendaient qu'on devait commencer un cours d'étude par la logique; les autres soutenaient que l'éducation devait avoir pour base l'étude de la grammaire latine et

des bons auteurs de l'antiquité. Chaque opinion eut ses partisans. L'université de Paris fut pour la dialectique et les arts libéraux; celle d'Orléans soutint au contraire qu'on devait débiter par la grammaire et la lecture des chefs-d'œuvre des anciens. Les écrivains sages de cet âge adoptèrent cette dernière marche, et parmi eux on distingue Jean de Salisbury, Pierre de Blois, etc.; Henri d'Andely se rangeant de ce parti, verse à pleines mains le ridicule sur l'absurde verbosité qui caractérisait la dialectique de son temps; il fait marcher les deux universités l'une contre l'autre et nous décrit un combat qui a lieu entre elles dans les plaines de Montlheri. C'est dans cette circonstance qu'il fait connaître les principaux combattans des deux armées, et par là même les hommes de lettres de cette époque. Pendant la mêlée Aristote renverse la grammaire; il est alors terrassé par les auteurs; Boèce et Macvobs arrivent à son secours. Depuis Homère j'usqu'à Claudien, tous

les écrivains de l'antiquité prennent part à l'action. La logique consternée envoie demander la paix; mais la grammaire n'entendant rien au langage de l'envoyé dialecticien, le combat continue. Il y a quelques détails sur les livres élémentaires de cette époque, ouvrages aujourd'hui peu connus. Au reste pour faire cesser le combat, le poète fait intervenir l'astronomie qui fait descendre la foudre et par ce moyen disperse les combattans (1).

4°. *La bataille des vins* : c'est un petit poème qui fait connaître les vins les plus marquans du XII<sup>e</sup>. siècle. C'est à la table du roi Philippe Auguste qu'ils sont mandés et qu'ils comparaissent. Chacun d'eux fait valoir sa qualité; ils disputent entre eux et se reprochent leurs défauts; un prêtre anglais en étale les goûts, les juge, et excommunie les mauvais; la bière

---

(1) Bibl. du Roi, n° 28 et 7218.

a le même sort. Notre vin d'Argences qui s'est mis en route, ayant peur du prêtre anglais, retourne sur ses pas, et n'ose paraître à la cour. Le Roi classe les vins, et assigne à chacun d'eux les titres les plus marquans dans l'ordre social, mais le poète, malgré ces distinctions, finit par dire :

Brentons tel vin que Diex nous donne.

M. Méon a publié ce petit poème (1), et Le Grand d'Aussy l'a mis en prose française; mais il s'est trompé en plaçant en Languedoc notre bon vin d'Argences, où l'on trouve encore aujourd'hui des vignobles (2).

En terminant l'article de Henri d'Andely, je dois faire remarquer que ce poète écrivait ordinairement sur des tablettes de cire; du moins il finit son Dictié sur la mort du chancelier Philippe d'Antongny, en disant de ce poème :

---

(1) Fabliaux vol. 1 p. 152.

(2) Vol. 2 p. 142.

Por ce qu'il est de vérité,  
 Ne l'apèle mie fabel;  
 Ne l'ai pas escrit en tablel,  
 Ains l'ai escrit en parchemin;  
 Par bois, par plains et par chemin  
 Par bois, par chasteals, par citez  
 Vodra qu'il soit ben recitez.

De la fable d'Andely.

## THOMAS DE BAILLEUL.



THOMAS de Bailleul était de la famille de ce nom , si ancienne en Normandie , si renommée en Angleterre , et si illustrée en Ecosse. Il vivait à la fin du XII<sup>e</sup>. siècle : nous trouvons des lettres patentes de Jean-sans-Terre qui lui donne en fief, en 1205, une des rentes payables à l'échiquier de Londres pour l'attacher à son service , mais nous ne connaissons de ses ouvrages qu'un conte en vers , ou plutôt une critique de la conduite du roi Jean-sans-Terre qui fit tant de vains et inutiles efforts pour reprendre la Norman-



die, et dont les menaces contre Philippe-Auguste étaient plutôt de la fanfanterie que de la valeur ; mais ce n'est ici qu'une présomption.

Le poète commence sa narration par une charmante description du printemps. Il chante la douceur de la saison, la beauté des routes, l'élégance des paysannes qui les parcourent, le pauvre qui vient s'égayer au soleil avec ses enfans, la joie des bergers, l'alouette qui les réjouit par ses chants, la jeunesse des villes qui va respirer l'air pur des campagnes, etc. Dans cette même saison, continue le poète, au commencement du mois de mai, près d'une ville bâtie par les Sarrasins dans les marais d'Anésin, paraissent tout-à-coup deux armées puissantes ; elles marchent l'une contre l'autre et vont en venir aux mains ; tout fait presager un combat sanglant ; d'un côté sont les Perses, les Grecs, les Siciliens, les Lombards, les Toulousains, les Gascons, les Limousins et les Poitevins ; de l'autre sont les

Africains , les Esclavons , les Allemands , les Bourguignons , les Picards , les Normands , les Français et les Angevins : des comtes palatins commandent les deux armées qui sont composées des chevaliers du plus haut rang.

Pendant que les deux armées marchent l'une contre l'autre , le poète décrit l'alarme générale qui se répand dans toute la ville :

Et les dames estoient haut el palais marbrin ,  
Assises as fenestres d'ensuy le chief enclin ,  
Les deux os regardoient ou il ot grant tintin  
De tabours et de trompes de maint cors yvorin ,  
Dont chascune y avoit son frere et son cousin ,  
Ou son loyal ami qu'el aimoit de cuer fin ;  
S'eles furent dolentes , droit est par Saint-Martin ,  
Lasse , dist la Royne , maint enfant orfenin  
Seront de cette guerre , oi a cruel destin ,  
Ainz ne fut tel damage , depuis le roi Pepin  
Etc.

Le poète décrit ensuite l'appareil des deux armées , les diverses armures des combattans , et le courage qui les enflamme. Mais tandis qu'on s'attend à voir commencer un combat sanglant , l'auteur finit brusquement sa pièce.

par ces vers qui font un dénouement assez plaisant:

Jou qui tous seuls estoie de sous un aubespín,  
Vis entre les deux os venir un pelerin  
Qui tous les apaisa de plain hanap de vin.

Cette pièce est au musée Britannique, bibl. du roi, 20 B. XVII. On trouve en tête une vignette où l'on voit les deux armées et le pèlerin entre l'une et l'autre. Comme les chefs qui les commandent ont leurs armoiries peintes sur leur écu, on pourrait, peut-être par ces signes héraldiques, indiquer avec certitude l'événement sur lequel le poète a voulu jeter du ridicule. Je n'ai reconnu que les armes des Bailleul d'Ecosse de gueules à l'écu d'hermine.



## JEAN DE BOVES.

**L**es registres de Philippe-Auguste, dans l'état des fiefs de la Normandie mentionne ceux que Jean de Boves possédait dans le Vexin, ainsi que la terre d'Héricourt dans le pays de Caux. Plusieurs membres de sa famille figurèrent d'une manière distinguée dans l'histoire de France, sous le règne de ce prince; quelques uns aussi restèrent attachés au parti du roi Jean-sans-Terre, et furent employés par ce prince dans des affaires importantes (1). Cette famille, ou une

---

(1) Rec. des hist. de la France, vol. 17: *passim*.

de ses branches parait s'éteindre dans Mabille de Boves qui , autorisée par lettres patentes du roi , du mois de mai 1292 , vendit au mois d'août la terre d'Héricourt à l'abbaye de St-Lucien de Beauvais.

Nous avons de Jean de Boves des Fabliaux et quelques fables , savoir :

Barat et Haimet ou les trois larrons ;

Brunain la vache au prestre ;

Les deux chevaux ;

Gombert et les deux clers ;

Le vilain de Bailleul ;

Le vilain de Ferbu ;

Le loup et l'oye ;

Le convoiteux et l'envieux ;

Etc.

Le Grand d'Aussy et Méon ont publié la plupart des Fabliaux et des fables de Jean de Boves.

## MARIE.



MARIE peut être regardée avec justice comme la Sapho de son siècle : malheureusement elle ne nous dit presque rien sur ce qui la concerne ; mais elle figura avec trop de distinction parmi les poètes anglo-normands, pour que nous ne recherchions pas avec soin tout ce qui peut intéresser sa mémoire.

Cette femme nous apprend qu'elle était née en France, mais sans nous dire quelle province la vit naître, ni quels motifs la firent passer en Angleterre. Cependant comme elle y vivait

dans le XIII<sup>e</sup>. siècle, on pourrait croire avec quelque vraisemblance, qu'elle était née en Normandie. Philippe-Auguste s'étant emparé de cette province en 1204, beaucoup de familles normandes, soit par des raisons de fortune ou des rapports de parenté, soit par attachement au gouvernement anglais, passèrent dans la Grande-Bretagne, et s'y fixèrent. Quelques-uns de ces motifs engagèrent peut-être Marie à s'y retirer également, ou à y suivre sa famille.

Si l'on n'admet pas cette opinion, on ne peut faire naître cette femme dans une des autres provinces de la France alors soumises à l'Angleterre, parce que son langage n'est ni gascon ni poitevin ; mais elle savait le bas-breton, et alors on peut croire qu'elle était née dans la Bretagne-Armoricaine. Le duc de cette province était comte de Richemond, en Angleterre ; un grand nombre de Bretons, ses sujets, avaient dans ce royaume des fiefs de chevalier relevant de ce Comté, et Marie

peut avoir appartenu à une de ces familles bretonnes. D'ailleurs, elle était très-versée dans la littérature de cette province, et nous verrons ailleurs qu'elle emprunta beaucoup des ouvrages bas-bretons et gallois pour composer les siens.

Si l'on rejette cette dernière opinion pour revenir à la première, il faut dire qu'elle apprit le bas-breton ou le gallois en Angleterre, comme elle y apprit la langue anglaise de son temps; elle savait également le latin, et l'étude de ces différentes langues suppose dans cette femme de la facilité, des talens et un rang qui lui donnait le temps et les moyens de les cultiver; mais elle ne nous dit rien de son état civil; elle nous cache jusqu'à son nom de famille; son nom de baptême et le royaume où elle naquit, sont tout ce qu'elle nous apprend sur ce qui la concerne. Enfin, sa modestie va jusqu'à nous dérober les noms des protecteurs illustres que ses talens lui méritèrent; mais en faisant con-



naître ses ouvrages, nous tâcherons de découvrir quels furent ses Mécènes.

Le premier ouvrage de Marie est une collection de Lais en vers français. Ces pièces sont différentes histoires ou aventures mémorables de nos preux chevaliers, et suivant le goût de ces temps-là, elles sont toujours remarquables par quelque dénouement singulier et souvent merveilleux.

Ces Lais sont au ~~nombre~~ <sup>nombre</sup> laitonique (1); c'est dans ce genre le plus ample et le plus antique monument qui nous soit resté de la poésie anglo-normande. Ce fut dans les ouvrages des Bretons-Armoricains et des Gallois que Marie prit la matière de ces différens Lais, non pas qu'elle eût toujours sous les yeux les manuscrits de ces deux peuples, lorsqu'elle prit la plume; mais comme elle nous le dit elle-même, une mémoire exacte la servant fidèlement, elle versifia les uns après les avoir

---

(1) Bibl. Harleien, n°. 978.

seulement entendu conter ; et elle travailla les autres après les avoir lus elle-même dans les manuscrits armoricains ou gallois :

Plusors en ai oï conter . . .

Nes voil laisser , ne oblier

Etc. (1).

Plusors me l'unt conté et dit

Et jeo l'ai trové en escrit

Etc. (2).

Marie nous apprend qu'elle avait long-temps balancé à se livrer à ce genre de littérature. Souvent elle avait pris la plume pour traduire en langue romane quelque historien latin ; mais cette carrière était alors parcourue par tant d'écrivains, qu'elle prit le parti de s'occuper des Lais armoricains et gallois ; l'événement justifia la détermination qu'elle avait prise ; sa singularité fit sa gloire : en chantant l'amour et les divers sentimens qu'il fait éprouver ,

---

(1) Prologue des Lais de Marie.

(2) Lai du chevre-feuille.

la chevalerie et la valeur que la beauté lui inspire, c'était monter sa lyre au ton de son siècle, et par là même s'assurer du succès. Aussi ses Lais furent-ils agréablement reçus dans le public. Denis Pyramus, poète anglo-normand et son contemporain, nous apprend que dans toutes les Cours des Barons anglais on aimait beaucoup à les entendre réciter, et qu'ils faisaient surtout les délices des femmes de son temps ; il n'en parle lui-même qu'en louant ses poésies, et cet éloge dans la bouche d'un rival ne peut qu'être juste et bien mérité, puisque jamais on n'est mieux apprécié que par ses égaux (1).

Mais Marie était étrangère, et s'attendant, par là même à être jugée sévèrement, elle s'était appliquée à polir avec soin son ouvrage. Elle pensait d'ailleurs, comme elle le dit elle-même, que la première récompense d'un poète, est de sentir le premier la supériorité de son travail et les droits

---

(1) Bibl. Cotton. Domitianus, A. XI.

qu'il lui donne à l'estime publique: de là cette attention suivie pour mériter la dernière, en s'occupant constamment à perfectionner le premier: de là en un mot ses efforts redoublés pour atteindre un but aussi honorable, et cette crainte continuelle des regrets qu'éprouve celui qui l'a manqué, et qu'elle exprime si naïvement:

Ki de bon mestre tait,  
Mult li peise si bien n'est faite  
Etc. (1)

Marie dédie ses Lais à un Roi, et voici comme elle lui parle dans son prologue :

En l'honor de vos, nobles Reïs  
Ki tant estes preux et curteis...  
M'entremis de lais assembler  
Par rime faire et raconter;  
En mon quoyer penseie et diseie,  
Sire, le vus presenterie;  
Si vos les plaist a recevoir,  
Mult me ferez grant joie avoir,  
A tuz jurs mais en serai lié  
Etc. (2)

---

(1) Prologue de Marie.

(2) Ibidem.

Mais quel est ce roi auquel Marie adresse cette dédicace ? C'est ce qu'on savait de son temps , et ce qu'il faut que nous devinions aujourd'hui : essayons donc par des rapprochemens de trouver quel est ce monarque.

1<sup>o</sup> Marie redoutait l'envie que ses succès devaient exciter contre elle dans un pays où elle était étrangère ; elle n'écrivait donc pas en France.

2<sup>o</sup> Forcée quelquefois par le besoin d'une syllabe , elle fait entrer dans ses vers des mots purement anglais, quand le mot français n'aurait pas suffi pour la mesure. Ainsi elle dit dans le *Lai du Frêne*

Fire et chaundeles alumez,

Marie écrivait donc pour les Anglais , puisqu'on trouve dans ses vers des mots appartenans à la langue de ce peuple, et nullement à la langue romane.

3<sup>o</sup> Elle a soin de traduire en anglais les noms propres gallois ou bas-bretons quelle est obligée d'employer dans son ouvrage ; il lui arrive aussi de traduire de la même

manière des mots purement français : ainsi dans le Lai de Bisclaveret, elle dit que les Anglais traduisent ce nom par celui de *Garwaf* (Loup-garou), dans celui du Laustic, qu'ils le nomment *Nithgale* (Rossignol), dans celui du Chevrefeuille, qu'ils l'appellent *Gotelef*, etc. Marie dédiait donc son ouvrage à un monarque anglais.

4°. Elle dit qu'elle avait rejeté le projet de traduire des auteurs latins, parce que tant d'autres s'en étaient occupés, que son nom eût été confondu dans la foule, et son travail sans gloire. Or cette circonstance convient parfaitement au règne de Henri III, où tant de Normands et d'Anglo Normands avaient, depuis plus d'un demi siècle, traduit du latin, du moins ils l'assurent, tant de Romans de chevalerie, et principalement ceux la Table Ronde et de la cour de Charlemagne.

5°. Fauchet et Pasquier disent que Marie vivait vers la moitié du XIII<sup>e</sup>. siècle or cette

époque coïncide exactement avec le règne de Henri III. (1).

6°. Enfin Denis Pyramus, qui vivait sous le même prince, après avoir fait l'éloge de l'auteur du Roman de Parthenopex de Blois, fait celui de Marie:

Ki en rime fist et basti  
Et composa des vers de Lais  
Ki ne sont pas du tout vérais;  
Si en est ele mult loëe,  
Et la rime partout amée;  
Kar mult l'aiment, si l'unt mult cher  
Comte, baron et chivaler,  
Et si en aiment mult l'escrit,  
Et lire le font, si unt delit,  
Et si les font souvent retraire;  
Les Lais soleient as dames plaire  
De joie les oient et degré  
Kar sont selon lur volente  
Etc. (2)

C'est d'après ces raisons réunies que nous croyons que c'est au roi Henri III, que Marie

(1) Œuvres de Fauchet, p. 579. — Recherches de Pasquier, liv. 8. chap. 1.

(2) Vie de St-Edmond, bibl. Cotton. Domitianus A. XI.

a dédié ses Lais. Si l'on rejetait cette opinion , il faudrait alors soutenir que c'est à Louis VIII ou à St-Louis son fils , que Marie s'adresse dans son prologue. Mais cette alternative ne peut soutenir le plus léger examen. Pourquoi parlant à un prince français, lui aurait-elle expliqué en anglais des mots gallois ou bas-bretons ? Pourquoi aurait-elle inséré dans son ouvrage des mots purement anglais qu'elle n'explique pas , qui très-probablement ne pouvaient être entendus par nos princes, et qui très-certainement ne pouvaient l'être de la majorité de leurs sujets ? la marche suivie par Marie dans la composition de cet ouvrage , nous paraît donc démontrer pour quels lecteurs elle écrivait et à quel roi elle a dédié ses Lais.

La collection de ces pièces, dans le manuscrit du musée Britannique, renferme douze Lais.

Le premier est le Lai de Guigumer , fils d'Oridial , sire de Léon : il est de 888 vers.



Le Grand d'Aussy en a donné une analyse dans ses *Fabliaux* (1).

Le second est le *Lai de Quitan*, sire des Nauns ou Nantois : il est de 312 vers.

Le troisième est celui du *Fresne* : c'est l'histoire de l'enfant d'un chevalier bas-breton, qui, quoique légitime, est exposé comme bâtard sous un fresne : il est de 518 vers.

Le quatrième est celui de *Binclaveret*, ou l'histoire d'un chevalier bas-breton changé en Loup-Garou : il est de 318 vers.

Le cinquième est le *Lai de Lanval*, un des chevaliers de la Table Ronde du roi Artur. La femme de ce monarque ayant faussement accusé Lanval d'une insulte faite à sa beauté, on fait faire le procès de ce chevalier à Cardiff; mais au moment où il allait être injustement condamné, une fée bienfaisante l'enlève et le délivre. Ce *Lai* de 640 vers a été publié en prose par Le Grand d'Aussy (2).

---

(1) Vol. 4. p. 110.

(2) Vol. 1. p. 92.

Le sixième est le Lai des deux Amans. Le fond de cette pièce est pris, je crois, dans l'histoire ecclésiastique de Normandie. On voit encore auprès de Rouen le prieuré des deux amans que la tradition dit fondé dans le lieu même où ils périrent et sur le tombeau qui les renferma l'un et l'autre. Ce Lai est de 242 vers.

Le septième est celui d'Ywente, chevalier bas-breton, fils de Morthumarec, sire de Carwent : il est de 562 vers.

Le huitième est le Lai du Laustic ou du Rossignol, histoire galante dans laquelle cet oiseau joue un rôle ; il est de 160 vers.

Le neuvième est l'histoire de Milun, chevalier gallois ; il contient 536 vers.

Le dixième est le Lai du Chaitivel ; c'est l'histoire d'une dame de Nantes, aimée de quatre chevaliers, dont trois périssent dans un tournoi, et le quatrième y est blessé dangereusement. C'est ce dernier qu'on nomme le *Chaitivel* ou le Malheureux. Ce Lai est de 240 vers.

Le onzième est celui du Chevrefeuille : c'est une anecdote qu'on trouve dans le Roman de Tristan et d'Isoult-la-Blonde ; cette pièce est de 1148 vers.

Le douzième enfin est le Lai d'Elidus chevalier-breton : c'est le plus ample des Lais de Marie ; il est de 1152 vers.

M. de Roquefort qui a publié les Lais dont nous venons de faire l'énumération, attribue encore à Marie le Lai de Graclent Mor et celui de l'Epine qu'il a également publiés. On peut admettre une opinion que rien ne semble contredire ; cependant comme cette femme atteste qu'on avait, avant elle, mis en langue romane d'autres Lais bretons, il est possible que ceux qu'on veut lui attribuer, soient d'un autre auteur. Renauld, Trouvère français et contemporain de Marie, a mis en vers le Lai d'Ignaurès, seigneur du Chastel de Riol en Basse-Bretagne ; nous en avons beaucoup d'autres que Chaucer et d'autres poètes anglais ont traduit dans la langue de leur pays. Enfin

Ciampi nous parle du Lai de Hoel, conte de Nantes, comme encore chanté de nos jours en Italie. Au reste nous renvoyons sur ce genre de poésie à ce que nous en avons dit dans nos *Recherches sur les ouvrages des Bardes de la Bretagne armoricaine* (1). Nous renvoyons également aux *poésies de Marie de France* publiées par M. de Roquefort; on y verra que ces petits poèmes sont très-intéressants sous le rapport de l'ancienne chevalerie; les mœurs et les usages sont décrits avec un pinceau toujours vrai, toujours agréable. Marie attache ses lecteurs par le fond de ses histoires, par l'intérêt qu'elle sait y répandre et, par le style simple et naïf avec lequel elle raconte. Malgré sa narration coulante et rapide, rien n'est oublié dans ses détails, rien ne lui échappe dans ses portraits; avec quelles grâces elle nous peint la beauté qui vient délivrer l'infortuné Lanval! ses charmes

---

(1) Vol. 1<sup>er</sup>. *passim*.

frappent , intéressent et séduisent ; la foule se presse sur ses pas pour l'admirer : le palefroi blanc qu'elle monte est fier du fardeau qu'il porte , le lévrier qui la suit annonce sa noblesse comme l'épervier qu'elle tient sur son poing. Comme son costume est riche et imposant ! comme celui du siècle est bien rendu ! mais Marie n'avait pas seulement un goût délicat , elle avait encore une âme sensible ; la muse anglaise semble l'inspirer , tous ses sujets sont sombres et tristes ; on voit qu'elle ne cherche qu'à attendrir ses lecteurs soit par la situation malheureuse du principal acteur de chacun de ses poèmes , soit par un dénouement fâcheux et affligeant. Aussi va-t-elle toujours à l'âme , l'attendrit et la consterne.

Aucun de nos biographies n'a connu les Lais de Marie ; Fauchet , la Croix du Maine et Du Verdier n'ont parlé que de ses fables, sans doute parce que la collection de ses Lais n'existait pas en France , et que le manuscrit du musée Britannique est unique.

Dans son *Discours sur l'état des lettres en France au XIII<sup>e</sup>. siècle*, M. d'Aunou avait assuré, d'après Marie, que les Bretons avaient coutume dans le moyen âge de chanter les événemens héroïques pour en perpétuer le souvenir, qu'elle avait elle-même lu ou entendu tous ces anciens récits poétiques en langue armoricaine, et qu'enfin les auteurs français avaient souvent mis à contribution ces ouvrages (1).

M. Raynouard conteste ces faits et reproche à M. d'Aunou d'avoir adopté mon opinion sur ce point ; c'est alors à moi de la défendre (2).

D'abord que les Bardes gaulois jusqu'au VII<sup>e</sup>. siècle, et même au-delà, aient chanté dans leur langue les faits glorieux ou marquans de leurs pays, c'est une vérité que personne ne peut révoquer en doute, ou bien il faut rejeter le té-

---

(1) Hist. litt. de la France, vol. XVI. p. 171.

(2) Journal des Savans, mai 1828 p. 289.

moignage de Posidonius d'Apamée, de Diodore, de Strabon, de Lucain, d'Élien, d'Ammien-Marcellin, de Sextus-Pompée, des poètes Prudence et Fortunat, etc. Ce dernier même, dans sa lettre à Grégoire de Tours, comme dans son épître à Loup, comte de Champagne, parle des poésies de ces Bardes, et il en désigne le genre sous le nom de *Lais*. Il y a plus encore, Dudon de St-Quentin, dans le XI<sup>e</sup>. siècle, demande qu'on célèbre en langue armoricaine ou celtique, les exploits de Richard I<sup>er</sup>. , duc de Normandie. Cette langue était donc alors usitée dans l'Armorique (1), et comment M. Raynouard peut-il douter que les Bretons l'aient employée dans leurs poésies. Descendants des anciens Celtes et ayant conservé leur langue, comment n'auraient-ils pas conservé leur prosodie? Leurs *Lais* ne sont-ils pas comme ceux des anciens Bardes, employés à conserver le souvenir des

---

(1) Orderic. Vital, p. 69. apud Duchesne.

événemens mémorables ? Quel est donc le peuple qui n'ait pas chanté dans sa langue ? et peut-on prouver qu'il y a une exception pour les Armoricaains , quand tout atteste le contraire ?

Marie n'a pu , dit M. Raynouard , ni lire ni entendre au XIII<sup>e</sup>. siècle les Lais bretons en langue armoricaine ; cependant elle dit dans son prologue :

Les cuntes ke jo sai verais ,  
Dunt li Breton unt fait les Lais ,  
Vus cunterai assez briement  
El chef de cest commencement ,  
*Sulanc la lettre et l'écriture*  
Vus musteral une aventure  
Etc.

Et ailleurs elle atteste encore le même fait :

Plusurs le m'ont cunté et dit ,  
Et jeo l'ai trové en escrit.

Mais une preuve sans réplique que Marie avait lu ces Lais en langue armoricaine , c'est que plusieurs d'entr'eux ont des titres dans cette langue ; et elle a soin de les traduire



en français ou en anglais , et quelquefois , comme elle le dit , en normand. Ainsi celui de *Biasclveret* est le Lai du Loup-Garou , celui du *Laustic* est le Lai du Rossignol , etc.

Elle a pu , dit M. Raynouard , les lire en latin ou en vieux français , mais les mots armoricains qu'elle explique , ne pouvaient certainement pas être traduits du latin , et elle ne pouvait les avoir trouvés dans la langue du nord ou du midi de la France.

Elle a pu , continue le savant critique , dire qu'elle tenait ces Lais des Bretons , pour donner plus de vogue à son ouvrage ; mais alors pour qu'elle fût crue , il fallait que les Bretons fussent renommés en France pour ce genre de littérature , et comme nous l'avons déjà vu , Chrétien de Troyes et les autres Trouvères du XII<sup>e</sup>. siècle attestent cette renommée (1).

On reproche à Marie d'avoir parlé d'un sénéchal qui jugeait les procès , pouvoir qui

---

(1) Vol. 1<sup>er</sup>, p. 21 et 26.

vraisemblablement n'existait pas sous les rois de Bretagne ; mais , écrivant en français , elle a dû employer le mot qui , dans cette langue , désignait le chef d'une cour de justice ; on disait alors le sénéchal de France , le sénéchal de Champagne , le sénéchal de Gascogne , le grand sénéchal de Normandie , et enfin ne trouve-t-on pas que , dès le XI<sup>e</sup> siècle , la cour d'appel de la Bretagne armoricaine était présidée par le grand sénéchal de Rennes qui tenait dans cette ville la cour suprême de justice de cette province.

Quant aux Lais que M. Raynouard et quelques autres critiques prétendent avoir été pris dans *les Mille et Une Nuits* , nous disons que cette dernière compilation ne remonte pas au-delà de quatre siècles , et que Marie vivant dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> , n'a pu puiser dans ce recueil. D'ailleurs en comparant avec les contes des *Mille et Une Nuits* un Lai qu'on prétend qu'elle en a tiré , on verra qu'il existe entre eux une grande différence , et qu'un incident

qu'on trouve être le même dans les deux ouvrages, ne constitue ni imitation ni plagiat ; combien, dans nos Romans anciens et modernes, d'incidents qui sont absolument les mêmes, quand leurs auteurs ont écrit en différents temps, en différents lieux, et sans avoir connu les ouvrages des uns et des autres ?

En un mot les poésies celtiques ou armoricaines font tellement contraste à M. Raynouard, que leur existence ne lui paraît même que *raisonnable* ; le témoignage des auteurs grecs et latins qui ont écrit antérieurement à J. C. et pendant les sept premiers siècles de notre ère, et encore même dans le XII<sup>e</sup>, n'est d'aucune autorité pour lui ; enfin il ne veut pas qu'on affirme que les auteurs français ont mis à contribution ces poésies : envain Chrétien de Troyes, Marie de France, le Trouvère Renard dans son *Lai d'Iguarès*, chevalier bas-Breton, et autres que nous avons cités, (1)

---

(1) Ibidem.

lui attesteront avoir puisé dans la littérature armoricaine, il ne veut reconnaître dans le moyen âge que celle de ses chers Troubadours qu'il souloit avoir été nos maîtres en poésie, et même ceux de l'Europe latine. C'est porter à l'exès l'amour de la patrie, et nous dirons à M. Raynouard qu'il eût dû le modérer en se rappelant que ces Troubadours vantaient eux-mêmes les poètes bretons.

Le second ouvrage de Marie est une collection de fables et de Espiennnes qu'elle a mises en vers bretons.

Elle a entrepris cet ouvrage sur la sollicitation d'un homme

Ki fleurs est de chevalerie

D'ameignement et curtesie (1);

Pur amour du Conte William;

Le plus vaillant de cest royaume

M'entremis de cest livre feire

Et de l'Anglais en Roman meire. (2)

(1) Prologue de Marie.

(2) Epilogue de la même.

Le Grand d'Aussy dans la préface qu'il a mise en tête de quelques fables de Marie, imprimées parmi ses Fabliaux, dit que ce Comte était Guillaume sire de Dampierre en Champagne (1). Mais ce seigneur n'avait par lui-même aucun droit au titre de comte, et les gentilshommes d'alors n'usurpaient pas des titres comme ceux de nos jours. Il est vrai qu'il avait épousé Marguerite de Flandres, mais il était mort trois ans avant qu'elle eût hérité du comté de Flandres, par la mort de sa sœur Jeanne décédée sans enfans; il n'a donc jamais eu le titre de comte, et son fils Guy de Dampierre ne le prit qu'à la mort de sa mère en 1280 (2).

L'auteur des *fables inédites des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, et XIV<sup>e</sup> siècles* veut que Guillaume d'Ypres soit le comte de Flandres dont parle Marie; Rosemonde, et son comte de Saladin.

Romane, par Richart (p. 104-110).

(2) Diction. raisonné de diplomatique, verbo *comte* — La Martinière. diction. verbo *Dampierre*. — Art de vérifier les dates, vol. XXX, p. 80.

mais on ne le trouve dans aucun historien ; il y eut, il est vrai, des prétentions mal fondées et qui furent sans succès. Il faudrait d'ailleurs, si l'opinion de l'éditeur avait quelque poids, placer Marie même dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle et le style de cette femme, comme le témoignage des auteurs du siècle suivant, doivent la faire réleguer à cette dernière époque, puisqu'ils attestent qu'on aimait autant son personnel qu'on estimait ses ouvrages (1).

Pour nous qui croyons que Marie n'écrivait pas en France, mais en Angleterre, c'est dans ce dernier royaume que nous cherchons le comte Guillaume. Heureusement l'éloge qu'elle en fait en peu de mots, nous indique facilement que ce prince était Guillaume Longue-Épée, fils naturel du roi Henri II et de la belle Rosemonde, et créé comte de Salisbury ou de Romare, par Richard Cœur-de-Lion.

---

(5) Denis Pyramus, loco supra citato.

Elle l'appelle la fleur de la chevalerie, l'homme le plus vaillant du royaume, et ces traits nous semblent caractériser parfaitement le comte Gaillaume « Longue-Epée » (1) si renommé par ses prouesses. Les louanges qu'elle lui donne, expriment avec beaucoup de vérité l'idée qu'en eurent ses contemporains; cette idée était même si juste et si généralement reçue, qu'il semble que pour faire son épitaphe on voulut se borner au simple éloge que Marie en avait fait :

Flos Comitum Willelmus, obit, stirps regia, longus  
 Ens, vaginam cepit habere brevem.

La réputation que Marie s'était acquise en publiant d'abord ses Lais, du moins on peut le supposer, déterminait ce prince à la solliciter de traduire également la collection des fables ésopiennes qui existait alors en langue anglaise. Celle qui avait tracé dans ses Lais les mœurs de son siècle avec un pinceau si

---

(1) Sandford's hist., généalog. of the Kings, of England, p. 114.

naïf et si fidèle, devait facilement réussir dans le genre de l'apologue; l'un et l'autre exigent ce coup d'œil pénétrant qui discerne les diverses passions des hommes, qui saisit les formes si variées sous lesquelles elles peuvent se produire, et qui, en fixant le but où elles tendent, découvre en même temps tous les moyens qu'elles emploient pour y parvenir. Marie ayant développé ces connaissances dans son premier ouvrage, devait les faire briller davantage dans le second. Aussi ses fables sont-elles écrites avec cette sagacité qui sonde les replis du cœur humain, et en même temps avec cette simplicité, cette naïveté de style si propre à notre langue Romane, et qui peut faire douter si le bon La Fontaine n'a pas plus imité Marie que les fabulistes de Rome et d'Athènes.

Il y a au musée Britannique trois exemplaires manuscrits des fables de Marie.

Le premier dans la bibliothèque Cottonienne; le copiste a supprimé une partie du



prologue et tout l'épilogue ; on n'y trouve que soixante et une fables (1).

Le second dans la bibliothèque Mariéenne donne le prologue et l'épilogue et quatre-vingt-trois fables (2).

Le troisième enfin est le plus complet ; il renferme cent quatre fables avec le prologue et l'épilogue de Marie. Il est dans la même bibliothèque (3).

La bibliothèque du roi de France possède huit manuscrits de ces fables dont le nombre varie comme dans les manuscrits anglais ; celui qui en renferme le moins, n'a que cinquante-quatre fables ; le plus ample est celui de Baluze qui en contient cent trois (4).

C'est aux copistes qu'il faut attribuer ces variantes ; faisant un triage de ces fables ,

(1) Vespasianus B. XIV.

(2) N<sup>o</sup> 4353.

(3) N<sup>o</sup> 978.

(4) Biblioth. roi, n<sup>o</sup> 7982.

ils transcrivaient celles qui leur plaisaient davantage, et rejetaient les autres ; n'écrivant souvent que pour eux, ils s'embarrassaient peu de la postérité, et on avait alors des manuscrits imparfaits comme nous avons aujourd'hui des éditions tronquées et mutilées.

Le Grand d'Aussy assigne une autre cause de ces variantes : il prétend que les copistes se sont permis d'insérer dans les fables de Marie des pièces étrangères, et en particulier le *Lai de Loiselet*, la fable du *Pré fauché*, celle de la *Femme qui se noie*, etc. Mais comme on trouve également ces apologues ou petits contes dans les manuscrits anglais ci-dessus précités, il faut dire contre toute vraisemblance que les copistes, anglais et les français se sont entendus pour altérer, ou plutôt pour augmenter les fables de Marie, et comme les premiers y ont précisément inséré les mêmes apologues dont le Grand d'Aussy reproche l'insertion aux seconds, regardons comme chimériques les raisons alléguées par

cet écrivain ; ou bien il faudra regarder comme altérées toutes les collections des fables d'Esop et de Phèdre, et regarder comme étrangères à ces auteurs toutes les pièces de ce genre, dont ils ont embelli leurs ouvrages, qui y figurent avec tant d'agrément, et que personne jusqu'ici ne s'est avisé de leur contester. Écartons donc une règle de critique aussi fautive qu'elle est nouvelle, et disons que Marie traduisit les apologues qu'on lit parmi ses fables comme elle traduisit les fables elles-mêmes ; elle avait trouvé les uns et les autres dans la collection anglaise qui lui servit de modèle, et elle les orna également des charmes de la poésie de son temps.

Mais LeGrand d'Aussy ne croit pas à cette collection de fables en langue anglaise, il assure que c'était une *charlatannerie littéraire* très-usitée alors, d'annoncer un ouvrage comme traduit de latin ou du l'anglais (1).

---

(1) Fabliaux, vol 4. p. 329.

J'ai déjà réfuté l'opinion de cet écrivain (1).  
Il ne me reste à prouver que l'existence au  
XIII<sup>e</sup>. siècle, d'une version anglaise de fa-  
bles dites épiques.

1<sup>o</sup>. 82 Nous examinons la manière dont  
Marie s'exprime sur son propre compte, nous  
ne trouverions pas qu'elle ait nom *Marie de*  
*France*, comme le prétend Le Grand d'Aussy,  
sans doute d'après La Croix du Maine et Du  
Verdier, qui l'ont répété d'après Fauchet (2);  
elle dit simplement qu'elle a nom *Marie*, et  
qu'elle est française.:

Al finement de cest escrit

Me nomerai por remembrance,

Marie, si nom, si suis de France (3).

Prenons les termes de ce dernier vers :  
qu'un auteur dise qu'il est de telle ville, et  
qu'il en prenne même le nom, c'était au

(1) Bardes armoricains, p. 66. vol. 1.

(2) Bibl. franc., vol. 5. p. 23. — Fauchet, livre 2 n<sup>o</sup>. 84.

(3) Epilogue de Marie.

moyen âge un usage assez ordinaire ; mais quand on écrit en français et en France, on ne dit pas qu'on est de France, ou bien cette précaution de la part de Marie qui l'emploie annonce qu'elle écrivait dans un autre pays dont les habitans pour la plupart, parlaient français comme elle et où trouver-t-on la langue française alors plus usitée qu'en Angleterre ? C'est donc dans ce sens que pour n'être pas confondue avec les indigènes, ou pour faire remarquer la pureté de son style, elle a dû dire qu'elle était de France. Guernes de Pont Ste Maxence Trouvère qui, dans le XII<sup>e</sup> siècle, écrivait à Cantorbéry, annonce également qu'il était né français, et que par là-même on devait regarder son ouvrage comme écrit plus correctement.

2<sup>o</sup>. Marie nous dit elle-même en parlant d'Esope, qu'un roi d'Angleterre

ne traduist plus en englis,

Et jeo l'ai rimé en francois.

Or pour nier aujourd'hui cette traduction

anglaise ; il faut d'abord dire qu'il répugne que les Anglais eussent dans le XIII<sup>e</sup> siècle une collection de tables ésopiennes dans leur langue ; or quel homme oserait, je ne dis pas se vanter, mais même hazarder une telle opinion ? Ensuite il faut donner un démenti formel à une femme qui assure avoir traduit d'après une version anglaise, ou s'en glorifie, et qui en trouve bien plus de gloire à se dire auteur, si elle l'eût été réellement.

3<sup>o</sup>. Mais si ce témoignage de Marie ne suffit pas, on peut facilement le confirmer par celui d'un manuscrit du musée Britannique (1) ; il renferme une grande partie de ces tables ésopiennes mises en latin, et il y est fait mention formelle de leur traduction en langue anglaise par un roi d'Angleterre. Comme il est écrit dans le XIII<sup>e</sup> siècle, il est du temps même de Marie, et on ne peut accuser de charlatanisme un auteur qui écrivait en la-

---

(1) Bibl. reg. 1059 A. VII.

tin, fait une mention purement historique de la traduction anglaise qui existait alors.

4°. Si enfin nous examinons les fables de Marie en elles-mêmes, nous verrons qu'elle a conservé dans sa traduction française plusieurs expressions de l'original anglais, comme *Welke*, *Wilecos*, *Wassel*, *Wibets*, *Grave*, etc. Ainsi nul doute sur l'existence d'une version anglaise de fables ésopiennes au XIII<sup>e</sup> siècle.

Mais cette version nous offre des difficultés bien plus dignes de nous arrêter que les opinions hasardées de Le Grand d'Aussy. 1°. Était-elle une traduction du fabuliste grec? 2°. Quel était l'auteur de la traduction latine? 3°. Quel était celui de la version anglaise? 4°. Marie a-t-elle suivi littéralement cette version?

La discussion de ces questions appartient trop à l'histoire littéraire des Normands et des Anglo-normands; elle intéresse trop l'histoire particulière de Marie, pour paraître déplacée dans l'article consacré à la vie de cet auteur.

1°. La traduction anglaise dont Marie se

servit, était-elle faite sur le texte grec d'Esope? La plus ample collection des ouvrages de ce fabuliste est, je crois, celle que Nevalet publia à Francfort en 1610, et qui y fut depuis réimprimée en 1660 : l'une et l'autre édition nous fournissent chacune deux cent quatre-vingt-dix-sept fables. Or nous avons vu que le manuscrit le plus complet de Marie n'en renferme que cent quatre, et sur ce nombre il y en a tout au plus une vingtaine qu'on trouve dans Esope. Marie cependant croyait bien traduire cet auteur : elle intitule son ouvrage : *cy commencent à Esope* ; et elle déclare qu'il avait été écrit primitivement en grec, ensuite en latin, puis en langue anglaise et enfin qu'elle va le mettre en langue romane. Mais on peut facilement excuser Marie en voyant Rhodre appeler lui-même ses fables *ésopiennes*, quoiqu'elles ne soient pas toutes prises dans le fabuliste grec.

2°. Quel était l'auteur de la traduction latine ? Marie assure que c'était Esope lui-



même qui avait fait une version latine de son texte grec ; ce qui prouve qu'avec du talent poétique, elle n'avait pas même l'habitude de son métier. Elle nous donne les fables d'un botaf, qui parle de la messe, d'un loup qui faisait carnes, d'un moine qui dispute avec un paysan sur le péché d'adultère, &c. Or comment avec l'instruction la plus commune pouvait-elle ignorer qu'Esopé ne connaît jamais les moines, la messe, &c. le carême ? Quel était donc l'auteur de cette version latine ? La question est embarrassante ; mais elle donne lieu à d'autres questions que les littérateurs qui ont traité le même sujet, n'ont pas prévues et qui sont plus difficiles à résoudre.

Esopé laissa après lui un nom si célèbre, que beaucoup d'auteurs commencent dans le moyen âge, des collections de fables sous son nom, et pour qu'on les sût plus facilement de ce fabuliste, ils eurent soin d'y insérer un nombre plus ou moins grand de

celles qu'il avait composées. Parmi ces compilateurs, on trouve un Bemulus, un Accius, un Bernart, un Selon et quelques anonymes. Le premier est le plus renommé; il adresse ses fables à son fils Tibertius, et il affirme les avoir héritées du grand empereur romain Romain. Les publiées jusqu'en 1854, par M. de la Harpe, Nodding, ont une édition à Leyde en 1700; dans l'une et l'autre édition les fables ne sont qu'un nombre de soixante, et Fabricius, dans sa *bibliothèque latine*, dit qu'elles n'ont cinquante ans d'antiquité. L'imprimé de Ulm, contient quatre-vingt une fables; le manuscrit de Dijon n'en a que quatre-vingt; Schwab, en 1818, a fait une édition corrigée d'après ces deux exemplaires. M. Robert en a publié une autre d'après le manuscrit du roi qui ne contient que vingt-deux fables. Le manuscrit du musée Britannique, A. VII, a cinquante-six fables et sous le n°. 236 de la bibliothèque Harleienne on n'en trouve que trente-quatre. Enfin Vincent de Beauvais, en

a fait connaître vingt-neuf dans son *speculum doctrinale* (1).

Tous ces exemplaires, manuscrits ou imprimés renfermant les fables latines de Romulus, du moins son nom, comme traducteur, est cité en tête de ces exemplaires ; cependant ils diffèrent tous entre eux dans le nombre des fables, et sous ce rapport on peut, si l'on veut, s'en prendre aux copistes. Mais il existe des différences bien plus frappantes et beaucoup plus embarrassantes.

D'abord ces fables semblables pour le fond, présentant dans plusieurs copies, des incidents qu'on ne trouve pas dans les autres ; alors la critique permet au moins de douter si ces variantes ne doivent pas faire croire qu'il a existé plusieurs traducteurs de ces fables. Mais on en est bientôt convaincu, si l'on vient à comparer les différents exemplaires imprimés et manuscrits ci-dessus cités : pas

---

(1) *Specul. doct. lib. 4. cap. 114. — 224.*

un seul dont le texte ne soit différent des autres ; tous sont écrits dans un style qui leur est particulier , et dans un latin plus ou moins correct. Enfin en comparant toutes ces versions attribuées à Romulus , on se demande comment il en a fait jusqu'à huit , et toutes dissimilables , ou plutôt on finit par croire qu'aucune n'a été son ouvrage , parce que si le premier il avait traduit ces fables du grec en latin , pourquoi tant d'autres auteurs , au lieu de suivre sa version , se seraient-ils donné la peine d'en faire de nouvelles dans la même langue ? Une autre difficulté non moins forte , c'est que les manuscrits des fables de Romulus écrits en Angleterre diffèrent également entr'eux pour la latinité , comme ils diffèrent de ceux qui ont été écrits sur le continent tant pour la diction que pour le nombre des fables.

Si nous passons aux traductions de Romulus en vers français , nous ne serons pas moins embarrassés ; les manuscrits anglais ont depuis

soixante et une jusqu'à cent quatre fables, et les manuscrits français en contiennent depuis cinquante-quatre jusqu'à cent trois; mais alors, comment le plus ample des manuscrits latins ne renferme-t-il que quatre-vingt-une fables?

Il reste une dernière difficulté non moins digne d'attention; comment trouve-t-on dans les versions latines et françaises de Romulus, des fables qui ne sont ni dans Esope ni dans Phèdre, et qu'on découvre aujourd'hui dans les *Mille et Une Nuits*, dans les *fables de Bidpai*, et dans d'autres traductions d'ouvrages orientaux que nous devons au dernier siècle? Pour répondre à toutes ces questions, il faudrait se reporter au temps des Croisés, et montrer que, long-temps avant nous, des hommes de lettres de ce pays avaient étudié la littérature des peuples de l'Orient, et avaient su en faire profiter la nôtre. Mais cette discussion serait trop longue et nous écarterait trop de notre sujet. Nous ne chercherons pas non-

plus quel fut ce Romulus auquel on attribue les fables dont nous parlons ; si c'est un empereur ou un grand seigneur, un auteur réel ou fictif, tout est en vain à cet égard ; il faut qu'à de pures conjectures, cherchons plutôt quel fut l'auteur de la version anglaise de ses fables.

3°. Les trois manuscrits de Marie au Musée Britannique varient sur le nom du roi qui fut auteur de cette version. Le manuscrit Harleien n°. 4333 l'appelle *le roi Henri* ; le manuscrit Harleien n°. 978 l'appelle *le roi Mares*, et le manuscrit royal l'appelle *le roi Mares* sous le nom de *roi Mares*.

Mêmes variantes dans la bibliothèque royale de Paris. D'abord les copistes de trois exemplaires ont supprimé l'épilogue de Marie, et par conséquent le nom du traducteur qu'on y trouvait ; un quatrième manuscrit nomme *le roi Mares* ; le cinquième *le roi Mares* ; le sixième *le roi Mares* ; le septième *le roi Mares* et le huitième *le roi Henri*.

Le manuscrit de Pasquier nomme le roi *Aimeri*, et ceux de Ducange et de Ménage le roi *Mérop*; il s'agit de noblesse.

Comme c'est dans la grande Bretagne qu'il faut chercher le nomarque, nous disons d'abord qu'un historien a parlé du roi Mires; les copistes ont forgé ce mot, ou plutôt ils ont lu *Mires* au lieu de *Alfred*, comme *Alfred*, *Alfred*, *Alfred*, *Alfred*, *Alfred* et *Alfred* sont le nom défiguré du roi Alfred; il ne reste donc que les copies qui ne nomment le roi *Henri* (1).

Maintenant lequel de roi Alfred ou du roi Henri est le traducteur que nous cherchons?

Le premier aime des lettres et pendant tout son règne, il s'occupa à les faire fleurir en Angleterre. L'histoire nous a conservé la liste des ouvrages latins qu'il traduisit en anglo-saxon pour l'instruction de ses sujets, et la critique nous donne celle des ouvrages qui

---

(1) Skinner's Etimolog. v. Alfred.

lui sont faussement attribués ; mais on ne trouve ni parmi les uns ni parmi les autres une traduction des fables d'Esopé (1) ; ce silence milite déjà contre de primes, et celui de ses historiens sur ce point doit faire rejeter cette supposition comme impossible. Un ouvrage de cette espèce au XIII<sup>e</sup> siècle et surtout en Angleterre serait un fait si étonnant qu'il serait à peine croyable. En effet, il est constant qu'encore au XIII<sup>e</sup> siècle aucun des professeurs de Paris n'entendait le grec (2) et que même dans le XIV<sup>e</sup> il n'y avait pas dans toute l'Italie si voisine de la Grèce, un seul savant qui pût le lire (3). Enfin, comme l'observe avec raison le judicieux Hallam, il serait difficile de trouver un seul vers d'un poète grec cité dans un auteur,

---

1. Asserius, vita Alfredi. — Malmesb., lib. 2. Cap. 4.

— Spelman., vita Alfredi p. 93 et 98.

(2) Crevier, hist. de l'université de Paris, vol. 1.

(3) Bocace, généalog. D'or... Ap. Hodyum de Grecis illust.



depuis le VI<sup>e</sup> jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle (1). D'ailleurs la traduction de *Marie* suppose partout le régime féodal existant, ce qui ne peut convenir au siècle d'Alfred; et si l'on consulte le manuscrit de la Bibliothèque Harleienne, n<sup>o</sup> 2515, on verra que le copiste a introduit dans le texte de *Romanus* un grand nombre de phrases anglaises qui prouvent un langage bien différent de celui du siècle d'Alfred: or comme ce prince, suivant *Spelman*, avait engagé les gens de lettres de son temps à instruire son peuple par des apologues et des chansons, disant que le souvenir perpétué de ses ouvrages anglo-saxons et de leur origine aura déterminé un copiste à lui attribuer la version anglaise dont nous parlons, et que d'autres copistes auront écrit son texte sans l'examen (2). On peut donc dire

(1) Hallam, t. 4. p. 416 l'Europe au moyen âge,

(2) *Spelman, vita Alfredi*, p. 69.

que ni les gens de lettres de la cour d'Alfred, ni ce monarque lui-même ne furent auteurs de la version anglaise des fables d'Esopé.

D'autres manuscrits attribuent cette version au roi Henri; mais lequel des trois premiers rois de ce nom a rempli cette tâche? Car si un roi Henri a été le traducteur, que nous cherchons, c'est nécessairement un de ces trois princes, puisque Marie vivait sous Henri III.

D'abord ce ne peut être ce dernier monarque, qui, suivant les historiens, n'était pas doué d'une grande intelligence, et leur témoignage suffit bien dans le cas présent pour lui donner une juste et raisonnable exclusion (1).

On ne peut pas dire non plus que c'est Henri II. Son règne fut si orageux, et il faut un gouvernement si paisible pour qu'un souverain ait quelquefois des moments pour s'oc-

---

(1) Henry's hist. of England, vol. vi, chap. 26.

cliper avec les muses, qu'on a peine à croire qu'il ait pu conter ce bonheur, en faisant une traduction dans une langue qui n'était pas sa langue natale.

Reste le roi Henri 1<sup>er</sup>, ce prince né en Angleterre, & ami, été élevé par St-Lanfranc. La brillante réputation qu'un tel maître avait acquise par l'établissement de ses diverses écoles dans notre province, doit faire croire aux soins particuliers qu'il donna à un élève d'un aussi haut rang. Monté sur le trône d'Angleterre en 1100, et duc de Normandie en 1106, ce monarque dut recueillir avec empressement les notions de toute espèce que rapportèrent les premiers Croisés, soit sur l'histoire, soit en littérature; et il dut en profiter. Ce fut incontestablement à ce titre que son siècle lui donna le nom de *Beau-Clers*, car comme on ne donnait ordinairement la qualité de *Clers* qu'aux savants connus par leurs ouvrages, le roi Henri dut l'avoir mérité par quelques compositions littéraires. Les fables latines de

Romans mises en anglais nous paraissent donc s'être vu obtenir ce titre honorable. Dans tous les temps et chez tous les peuples, les fables et les apologues furent toujours les ouvrages les plus répandus et les plus goûtés, et les Grecs les rapportèrent certainement de l'Orient, pays des contes et des fables, des collections plus ou moins amples de celles qui sont attribuées à Homère. On en compte jusqu'à onze brodées au XII<sup>e</sup> siècle sur la tapisserie de Bayeux; on les rencontre dans les historiens normands du même âge, l'expression proverbiale *faire les partages au lion*, pour dire prendre de force, faire violence; Richard Cœur-de-lion avait contre les ingrats au corps que rapporte Mathieu Paris (1), et qu'on retrouve dans une traduction grecque de contes orientaux faite par Siméon Seth à la fin du XI<sup>e</sup> siècle et publiée en latin par Sarrasin

---

(1) Math. Paris ad. a. 1141.



2°. Que la version anglaise n'était pas seulement une compilation de ces différents auteurs, mais qu'elle se composait de plusieurs fables dont les noms nous sont inconnus, mais que sur les cent pages écrites de Marie, il n'y en a trente-sept sur lesquelles on ne trouve dans aucun des auteurs que nous venons de citer, et dont plusieurs existent encore, d'autres dans les *Mille et une Nuits*, et d'autres appartenant très certainement à la littérature orientale ; ainsi on se peut approcher les titres de Marie.

3°. Que Marie déclare avoir mis ses fables en vers français d'après une version anglaise de la collection attribuée à Romulus ; et en les rapprochant de ce traducteur latin, on voit que la version anglaise était plus ample que celle des divers manuscrits de Romulus que nous avons cités, et qu'ensuite il existe dans ces derniers beaucoup de fables qu'on ne trouve pas dans Marie.

Au milieu de cette confusion, il est presque impossible de découvrir laquelle de Romulus nous

voyons seulement que les imprimées comme les manuscrites de son ouvrage ont tous un texte différent, et la diction n'étant la même chez aucun d'eux, il faut nécessairement que ces fables aient été traduites en latin par divers auteurs d'après un original primitif dans lequel chacun d'eux aura puisé suivant son goût; et choisi les sujets qui lui plaisaient davantage, puisque le nombre des fables est inégal dans toutes les copies, et l'ordre suivi toujours différent.

Après les profondes et inutiles recherches de Schwabe sur Romulus (1), nous ne nous arrêterons pas davantage sur cet auteur. Cependant dans les manuscrits de ce fabuliste à la bibliothèque du roi (2), on voit dans la fable du loup qui fait pénitence, qu'il commence son carême à la Septuagésime et qu'il le finit à

---

(1) Phœdri et Romuli fabul. vol. 1. p. 164.

(2) N° 347. B. et 347. C.

Pâques. Or l'usage d'un carême de sept semaines n'ayant lieu entre ces deux époques, qu'à Constantinople, (1) il me paraît très probable qu'un moine de cette église aura réuni quelques fables d'Esop et de Rhodius à d'autres fables prises dans les livres orientaux, qu'il en aura formé une collection dans sa langue, et que pour lui donner plus de prix, il l'aura publiée sous le nom d'un empereur Romulus : delà tant de versions différentes de ce fabuliste en langue latine, du moins il me semble difficile d'en assigner une autre cause.

Parmi les mille et une rêveries débitées par M. de Surville dans son édition des *poésies de Clotilde*, il faut remarquer qu'en faisant l'éloge de Marie de France, il la fait descendre de la race des Carlovingiens, opinion d'autant plus absurde qu'il ne la soutient

---

(1) Socrates, *Hist. ecclesiast.* lib. 5. cap. 22. — Bingham, *Antiquitates ecclesiast.* vol. 9. lib. 21. cap. 1. paragr. 3.



qu'en altérant le texte de l'épilogue qu'elle a mis à la fin de son second ouvrage, et lorsqu'il s'étend sur le mérite de ses tables, il prétend le démontrer en publiant celle de la mort et du bacheron, sujet que jamais Marie n'a traité, puisqu'on ne le trouve dans aucun des ouvrages manuscrits ou imprimés de cette femme. Peut-on voir sans indignation l'homme de lettres qui altère sans rougir le texte des auteurs, pour faire admettre une opinion erronée, et qui ose leur attribuer des ouvrages qu'ils n'ont pas faits ? Si la vérité et la bonne foi sont requises dans toutes les actions de la vie, elles sont indispensables dans la composition de l'histoire, et l'historien qui s'en écarte, est un traître et un faussaire qui abuse de la confiance publique.

Le troisième ouvrage de Marie est une histoire ou plutôt un conte dévot sur le purgatoire de St.-Patrice en Irlande. Il fut primitivement composé en latin par Henri, moine de Saltry, vers l'année 1140. L'historien Mathieu

Paris, Vincent de Beauvais, et l'auteur du *Florilegium Insularum sanctorum* l'ont répété avec plus ou moins de détails (1). Mais les Bolandistes le rejettent comme un ouvrage fabuleux. Il fut long-temps regardé comme authentique par les Irlandais. Ce peuple, d'après de fausses légendes, était persuadé que Dieu lui-même avait fait connaître à St. Patrice une caverne d'où l'on pouvait descendre dans l'intérieur du globe et y trouver un lieu expiatoire pour les pécheurs. Le st. évêque avait fait bâtir un monastère sur le lieu même; les moines préparaient les coupables à ce voyage par des actes religieux et de pénibles épreuves, et l'ouvrage dont nous parlons consiste dans le récit de tout ce qu'ils avaient vu de merveilleux dans ces souterrains; et des pénitences qu'on leur avait fait subir. Marie, qui, comme Mathieu Paris, Gautier

---

(1) Math. Paris ad an. 1152. — Vincent. Bellov. lib. 27. — *Florilegium* cap. 6.


de Metz, Vincent de Beauvais, etc., croyait bonnement à l'existence de ce purgatoire, avait recueilli tous les bruits populaires de son temps sur cet objet; elle avait même consulté les évêques du pays qui paraissent n'avoir pas été moins crédules que leurs peuples; enfin c'est d'après leurs récits et l'ouvrage du moine de Saltry, qu'elle a composé la sienne qui est beaucoup plus ample. On ne le trouve qu'à la bibliothèque du roi, parmi les manuscrits de Notre-Dame N. 5129. On n'en trouve aucun autre, parce que M. Bonuefort l'a publié avec les *Lais* et les *fabliaux* de Marie, vol. in-8°, et que le lecteur peut s'en procurer.

M. Mérimé, dans la préface du *Roman du Renard*, a attribué à Marie de France une branche de ce Roman intitulée *la couronnement du renard* (1). Mais le passage de cette branche sur lequel s'appuie le laborieux éditeur pour défendre son opinion, me semble prouver très-positivement le contraire.

---

(1) *Rom. du Renard*, vol. I. p. VI.

## DENIS PYRAM.


 Ce poète passa une grande partie de sa  
 vie à la cour de Henri III, et fut un des  
 barons anglais. Ce prince et les grands de  
 son royaume, si nous en croyons cet auteur,  
 aimaient beaucoup la poésie française; les

Romans, les fabliaux, les fables et les chansons dans cette langue, faisaient leurs délices, et pour satisfaire leur goût, Pyram consacra ses talens à écrire pour leur plaisir; il parle des Serventois qu'il composa pour les chevaliers, des chansons, des saluts et autres pièces qu'il travailla pour leurs dames; enfin pour remplir les desirs des uns et des autres, il fut souvent occupé avec les muses.

Pour récompenser ses travaux, on l'admit à toutes ses fêtes; il fut de toutes les parties de plaisir. Avec ce genre de vie, on croira facilement que le poète fut un épicurien; sa muse ne fut pas toujours chaste; il avoue lui-même qu'elle fut quelquefois libertine; enfin au sein des plaisirs il aima à en jouir, et comme il le dit, assez énergiquement, *il usa sa vie à les savourer*. Ainsi la vieillesse seule, et non la satiété, amena le dégoût, et le força de renoncer à la vie de courtisan. Dans sa retraite il quitta le luth d'Anacréon et sa muse pénitente ne voulut plus chanter que des sujets religieux:

Mult ai usé come pecheur

Ma vie en trop folle manere

Et bien trop ai usé ma vie

Et en peche et en tonte.

Si fesei jeo les serventeis,

Chansonnettes, rimes, saluz,

Entre les dames, et les seignurs,

Mult me pené de tels vers fere

K'ensemble jeo les puisse treire

Et k'ensemble fussent justes

Pur accomplir lor volente

Ceo me fist fere le enemy,

Si me tint ord et mal bailly;

James ne me burderai plus

J'ouai troué Denis Piramus;

Les jours jolis de ma jeunesse

S'en vont, si crey jeo a la venescence,

Se ne visci droit et me repente

Aillors metterai mon entente

Etc.

C'est a cette conversion que nous devons

deux ouvrages de Denis Pyram en vers fran-

çais: le premier est la vie et le martyre

de St. Edmond roi d'Angleterre, et le second

contient les miracles du même saint. On trouve

l'un et l'autre au musée britannique, biblio-

thèque Cottonienne, Domitianus A. XI. Le premier est de 3286 vers, et c'est dans le préambule que nous avons puise tous les détails que nous venons de donner sur ce Trouvère. On y voit comment, dans un voyage par mer, le Roi et les seigneurs de sa suite oubliant les fatigues et l'ennui de la route, en s'amusant à différents jeux, et surtout à raconter des fables :

Les chevaliers en la nief subyvoient

Si gardent lur seigneur Edmond

En le batel sunt entré oli,

Si parolent pur l'ennui,

As eschecs jouent, auz tables noq mis.

Et dient respiz et content fables.

Le second ouvrage n'est que de 714 vers, mais le manuscrit est incomplet pour cette partie des poésies de Pyram ; il devait nécessairement en renfermer davantage ; le poète dit qu'il le travailla à la demande du *seigneur de l'Eglise de St.-Edmond*, et je ne sais si par-là on doit entendre l'abbé du monastère de St-Edmond, ou quelqu'autre seigneur particulier.

Le poète dit qu'il composa son premier ouvrage d'après des manuscrits latins et des manuscrits anglais. Nous ne connaissons aucun des derniers ; mais Abbon, abbé de Elptry ou de St. Benoît-sur-Loire, écrivit en latin, vers l'an 985<sup>1</sup>, la vie et le martyre de St. Edmond ; l'archidiacre Herman composa, vers l'an 970, l'histoire des miracles du même Saint (1) ; enfin Guillaume moine de Ramsey, mort abbé de Croyland en 1180, mit en vers latins la vie et le martyre du saint roi (2), et ces ouvrages, ou peut-être l'un d'eux, ont pu servir à Pyram pour la composition des siens.

Quant aux autres poésies de notre Trouvère, nous ne savons pas si quelques unes sont parvenues jusqu'à nous ; il nous reste un grand nombre de pièces dans les différents genres dont il parle ; mais comme nous n'y trouvons pas son nom, il nous est impossible de dire si elles lui appartiennent.

(1) Bibl. Cotton. Tabernus. p. 101. St. Edmond, son premier ouvrage.  
 (2) Ibidem, Vitellius D. XIV. Leyser, hist. poetar. p. 448.



Quant à ses talens littéraires, l'accueil favorable qu'il reçut à la cour du roi et dans celle des barons, pendant presque toute sa vie, prouve d'une manière non suspecte, qu'ils furent marquans et distingués. Il paraît qu'il était très-versé dans la littérature de son temps; il parle de plusieurs poètes de son siècle, et le jugement qu'il en porte, annonce un homme de goût, et un littérateur impartial qui rend hommage au mérite, quand le trouve, même dans les ouvrages de ses rivaux.

# ROBERT GROSSE TÊTE.

**R**obert Grosseteste, né à Saffolk, fit ses études à Paris et fut évêque de Lincoln en 1235. On le regarde comme un des plus savants prélats du XIII<sup>e</sup>. siècle. Nous renvoyons aux biographes anglais pour connaître ses nombreux ouvrages sur la théologie, sur la littérature et sur les sciences, et aux historiens de l'église pour apprendre ses démêlés avec le pape Innocent IV.

Nous avons de cet auteur un poème de 1748 vers sur le péché du premier homme et sur sa réparation. Leland et Tanner appellent cet

ouvrage le *Chastel d'amour*; mais il ne porte ce titre dans aucun des manuscrits que nous avons consultés pour lui le trouver qu'à la tête de la traduction anglaise (qui en a été faite par Robert de Bruncliffe comme on croit) du XIV<sup>e</sup>. siècle.

Dans le manuscrit du musée britannique 20 B. XIV<sup>e</sup>, le copiste a intitulé l'ouvrage de Robert Grossetête le *Roman des Romans*, à cause de l'importance du sujet qu'on y traite; ce titre lui a été aussi donné par un poète du XIV<sup>e</sup>. siècle qui a placé à la tête de ce poème une courte préface dans laquelle il développe les raisons de cette dénomination :

Roman des Romans est apelé,  
 Tel nom a dreit li est assigné,  
 Kar de ceo livre la materie  
 Est estrete de haut clergie  
 Et par ceo k'il passe altrés Romans  
 Apelé est Roman des Romans  
 Etc.

Ce poème annonce du génie et de la facilité dans son auteur. Sa description du bon-

heur de l'homme dans l'état d'innocence est intéressante, mais je ne sais où le poète a pris que le soleil étoit alors sept fois plus lumineux que de nos jours, et que la lune étoit aussi brillante que le soleil de notre temps.

Après la chute d'Adam, il semble imiter deux poètes anglo-normands qui l'avaient précédé; il fait intervenir devant le trône de Dieu la justice et la vérité qui demandent la condamnation du coupable, la miséricorde et la paix qui plaident en sa faveur. La promesse d'un Rédempteur par le fils de Dieu qui déclare se mettre à la place du coupable, réconcilie les quatre sœurs; la miséricorde et la vérité vont au-devant l'une de l'autre, la justice et la paix s'embrassent.

Le poète fait ainsi parler la miséricorde à Dieu le père :

Entends a mei, bel douls pere ,

Et te rends a ma priere ,

Por ce d'estant chetif pechiez

Que venir peent a ranson.

Par promesse le trahent,

Par mal trompent le front,

La promesse lui faiserent,

Falsité l'un temps quererent.

Sur tutes tes ovres nomée

Ne direz que ta fille feusse

Si ce de ta fille ne eusse

Merci par droit doit avoir

Et ta merci doit lui salver,

Et ta très dulce piété

Le doit mettre a salver,

Por lui merci ades oierai

Tant que merci lui otiendrai.

En

Pour annoncer la venue du Rédempteur, le poète développe les idées du prophète et montre dans le Messie le Dieu fort, le Père du siècle à venir et le Prince de la paix prédit par Isaïe. L'histoire de sa naissance dans le *Chastel d'amour* occupe une grande partie du poème : ce Chastel est la Ste Vierge, il est habité par toutes les vertus, rempli de toutes les grâces. Il y a du merveilleux dans cet ouvrage, mais c'est un merveilleux allégori-

que dont Robert Grosse-Tête introduisait le goût en Angleterre, et que dans la suite Guillaume de Lorris développa encore plus amplement dans son *Roman de la Rose*.

L'auteur dit qu'il composa son poème pour l'instruction des personnes qui, ignorant les langues hébraïque, grecque et latine, avaient besoin de connaître les vérités fondamentales de la religion. Mais il est étonnant que le prélat emprunté à cet effet la langue française, et comme il ne parle nullement de la langue anglaise, nous devons en conclure que la première était la plus usitée en Angleterre, vers la moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, puis que, pour instruire son peuple, un des pontifes les plus recommandables de cette lie a recours à la langue romane.

Ce premier ouvrage de Peveque de Lincoln est au musée britannique bibl. reg. 20. B. XIV. et bibl. Harleienne n<sup>o</sup>. 1121. Warton dit qu'il en existe une traduction en vers anglais par Robert de Brunne dans Robt. Man-

ning moine Gilbertin dans le Lincolnshire.

Les littérateurs anglais ne sont point d'accord sur un second ouvrage en vers français de Robert Grossetête et Warton le font auteur d'un *Manuel des péchés*, d'autres prétendent que c'est l'ouvrage de Guillaume Wadington, et j'ai été moi-même de cet avis. Mais d'après un plus ample examen, je pense que l'évêque de Lincoln a vraiment composé un *Manuel des péchés* tout différent de celui de Wadington, et qu'il est au musée britannique sous le titre de *Traité des péchés et des vertus*, auquel d'autres copistes aurent donné le nom de *Manuel* (1). Ce second ouvrage est de plus de 7000 vers, son étendue doit faire croire qu'il renferme sur les mœurs anglaises du temps des détails exacts et d'autant plus curieux qu'ils sont écrits par un homme très à portée de bien connaître tous les rangs de la société ; mais

---

(1) Bibl. feg. 16 E. IX.

nous laissons ces recherches aux écrivains qui s'occupent de la statistique morale de l'Angleterre au XIII<sup>e</sup> siècle nous nous bornons à citer les premiers vers de cet ouvrage de l'évêque de Lincoln

Que dites vous de la riche gent

Ki ont elz si grant talent i to, noz nobles

Ke asez lor sert a lor plaisir ?

Mes de ceo k'il deüssent Dieu servir,

Ne leur vient ja droit a talent,

Fors ke s'en defendent sovent

Etc.

On doit remarquer que ce poète fait à volonté ses vers masculins ou féminins tantôt de huit et tantôt de neuf pieds.

Leyser place Robert Grosse-Tête parmi ses poètes latins et lui attribue un poème intitulé : *Disputatio inter corpus et animam* ; mais comme on trouve cette même pièce écrite en vers français au XIII<sup>e</sup> siècle il est difficile de dire laquelle des deux est l'original et laquelle appartient à l'évêque de Lincoln.



### HAVELOEC DE DANOLS.

**Q**UAND les peuples conquérans se fixent dans le pays qu'ils ont envahi, ils en adoptent tôt ou tard les traditions et même les fables; et lorsque le laps du temps les autorise à ne plus se regarder comme étrangers, ils se confondent avec les indigènes; ce sont, dit sir Walter-Scott, des arbres transplantés, ils poussent partout les fibres qui peuvent les unir au sol sur lequel ils ont été transportés; aussi les traditions apportées des bords de l'Elbe s'effacent parmi les Anglo-Saxons, et les Normands oublient non seule-

ment leurs demeures scandinaves, mais même leurs possessions neustriennes, lorsqu'ils sont devenus Anglo-Normands (1).

Déjà nous avons vu Geffroy Gaimar, Robert Wace et les Romanciers de la Table Ronde se livrer à l'étude des antiquités bretonnes et galloises. C'est à des écrivains de ce genre que nous devons toutes les traditions fabuleuses de ces contrées. L'auteur anonyme du Roman de Haveloc le Danois a certainement puisé aux mêmes sources; son ouvrage appartient en partie à l'épique de l'Heptarchie : l'auteur, pour le rendre plus intéressant, y a seulement inséré quelques faits miraculeux, c'était le goût de son temps.

Nous devons beaucoup à la société nommée *The Roxburgh Club* qui a fait publier ce Roman, et à M. Madden garde des manuscrits du musée britannique, pour la savante dissertation qu'il a mise en tête de cet ouvrage, et dans laquelle il a recherché avec beaucoup

---

(1) Pref. de M. Madden.

de succès, la partie historique qui entre dans sa composition :

C'est au XIII<sup>e</sup>. siècle qu'il faut placer la rédaction de ce Roman : le même sujet avait déjà été traité dans la première moitié du XII<sup>e</sup>. siècle par Geoffroy Gaimar, qui dans son histoire des rois anglo-normans, rapporte celle de Harabe en 880 vers, d'après les traditions du pays ; mais il s'agit d'un poème en 1106 qui se composait de 120 vers. Ce dernier poème n'est qu'un poème de 120 vers.

Un Lai en firent li breton,

Et rappellerent de son non

Et Harabe et Gaimar et ne nous an

Li ancien par remembrance

Firent du Lai de sa victoire

Don que Harabe et Gaimar

Etc.

A la suite du Roman de Harabe, M. Madden a publié ce qui est Gaimar, le même héros dans son histoire, anglo-normanne ; avant ces deux ouvrages il a publié le même Roman en un vers anglais dans le XV<sup>e</sup>. siècle,

mais traité d'une manière beaucoup plus ample,  
puisque'il renferme plus de matériaux vers.  
C'est la source principale des données qui au  
moyen desquelles sur le même sujet à des  
époque ultérieures les auteurs ajoutent  
toujours de nouveaux et souvent très per-  
mettant de faire des augmentations; cette méthode  
est même quelquefois prise pour les copistes.

M. Madaun, professeur de philosophie, a répondu, en disant que le *Conte de la Vieille* est antérieur au *Roman de Renart*, et que le *Conte de la Vieille* est antérieur au *Roman de Renart*. Il affirme même que le *Conte de la Vieille* est le plus ancien des romans français.

**Pour repousser ces assertions, nous disons :**

1<sup>o</sup>. Que la méthode des vers en vers  
d'un ouvrage déjà versifié était inconnue au  
XII<sup>e</sup>. siècle.

2°. Que Gallien a vu les ouvrages qu'il a consultés; il ne s'agait pas de les lui procurer; il a vu les manuscrits qui lui ont aidé à les traduire, et il ne s'est contenté

tion de l'ouvrage de l'anonyme (1);

3° Que le Romancier dit positivement qu'avant lui les Bretons avaient fait un Lai de l'histoire de Haveloc; c'est donc d'après les Lais bretons ou gallois qu'il a travaillé son Roman, et il y a probablement ajouté de son chef l'anecdote de l'hermite qu'on ne trouve pas dans Gaimar;

4° Que Gaimar écrivait dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, ainsi que des locutions usitées dans le XI<sup>e</sup> siècle, et que l'anonyme n'emploie pas; ainsi il dit

Li nostre pereunt nos ceter.

N'avez garde, li mien ami.

L'article *Li* devant le substantif précédé d'un adjectif possessif, est une façon de parler du XI<sup>e</sup> siècle,

« Li nostre pere qui es es ciels, seintefes peir li tuens  
» nums, avienget li tuns regnes, seit faite la tue voluntet  
» si cum en ciel e en la terre, etc. »

*Pseudo-Guillaume-le-Conquérant.*

---

(1) Voyez l'article de Gaimar, vol. XI, p. 104.

On trouve aussi dans Gaimar des mots qui sont en partie purement latins, *usor, unus, ne par hob*, il met un *Tou* au lieu de *il* : personne du présent des verbes en *er* : toutes preuves qui démontrent que cet auteur est antérieur au Trouvère anonyme.

Qu'enfin il y a dans Gaimar des détails qui ne sont pas dans le Romancier, et même que l'on ne trouve pas dans le second. Il est impossible que le premier ait fait un abrégé de l'ouvrage du second.


Quant à l'ancienneté accordée par M. Madden au Roman de *Haveloc* sur tous les autres Romans français, c'est une opinion que rien n'appuie ; elle repose uniquement sur l'idée que Gaimar n'est qu'un abrégiateur du Trouvère anonyme : or comme nous venons de prouver que cette idée est fautive, il n'est pas besoin de démontrer que la conclusion qu'on en tire, l'est également.

Le Romancier nous paraît avoir écrit dans le XIII. siècle, et il est très-probable qu'il

a puisé à la même source où Marie a pris ses Lais.

M. Francisque Michel vient de publier le Roman ou Lai de Haveloc, avec une partie de la savante préface de M. Madden ; mais on doit regretter qu'il n'y ait pas joint le texte de Geffroy Gaimar qui, ayant traité le même sujet dans la première moitié du XII<sup>e</sup>. siècle, aurait fait connaître quelques-unes des règles grammaticales qui servent à distinguer le français du XII<sup>e</sup>. et du XIII<sup>e</sup>. de celui des siècles suivants.

## SAVARY DE MAULEON.

 Les *chansons* de *Savary de Mauleon* sont les Troubadours; ce poète, qui a vécu au *XII<sup>e</sup>* siècle, est le font anglais; pour être mieux instruits, consultons les rôles de la Tour de Londres et les manuscrits du musée britannique; ces sources sont plus authentiques que les *balivernes* qu'on a débitées sur son compte, du moins c'est ainsi que l'abbé Millot qualifie les détails que les historiens nous débitent sur Savary de Mauleon (1).

---

(1) Hist. des Troubadours, vol. 2.



D'abord il était fils de Raoul, sire de Mauléon. Le roi d'Angleterre, Henri II leur donna tout le pays appelé la Talmondaie, les Montiers des Mabley, Garson, et dix mille sols de rente à prendre sur la ville de la Rochelle, en échange des droits qu'ils avaient et qu'ils exerçaient à titre de seigneur sur cette ville (1).

En l'année 1201 le roi Jean sans-Terre fit donner à Savary de Mauléon 200 livres d'arrho par Guillaume de la Celle, sénéchal du Poitou, et en 1206 il fit tirer de son trésor de Winchester 200 marcs d'argent dont il le gratifia en le chargeant de jurer pour lui, avec Philibaut de Blaison, la trêve faite avec Philippe-Auguste.

Vers le même temps Savary fut nommé sénéchal du Poitou par le roi Jean. Mais pendant les longues divisions entre la France et l'Angleterre, il servit tantôt l'une et tantôt l'autre de ces puissances, mais principalement la première. Ce ne fut qu'en 1214 qu'il se

---

(1) Bibl. Harleienne, n° 511.

reconcilia, définitivement avec la seconde : un sauf-conduit du roi Jean lui facilita le moyen d'aller le reconnaître pour son souverain légitime, et son repentir sincère obtint bientôt son pardon et même les faveurs les plus signalées.

D'abord le roi Jean sans Terre lui donna tous les biens paternels et maternels de Geffroy de Magneville, comte d'Essex, les seigneuries de Peterfield, Mapldurham, etc., dans le Comté de Southampton. Ensuite par des lettres patentes du 15 mai 1215, adressées aux barons et aux chevaliers de la Rochelle, d'Angoulême, de Limoges, de Niort et de St-Jean-d'Angely, il ordonna que la monnaie de Savary de Mauléon et de ses descendants aurait cours dans tout le Poitou et le dans duché d'Aquitaine. Ces lettres furent confirmées par d'autres du 31 août et du 6 novembre de la même année, portant défense à tous les officiers royaux de laisser courir dans ces provinces d'autre monnaie que celle du roi et celle de Savary de Mauléon.

Le roi Jean étant mort l'année suivante, Henri III son fils ne fut pas moins bienfaisant envers ce poète puisqu'il le nomma en 1222 sénéchal du Poitou et de la Gascogne. Savary avait eu pour maîtresse Amabilie Du Bois dont il eut un fils, nommé Raoul, que l'Archevêque de Bordeaux légittima par ordre du pape; le roi d'Angleterre le légittima également par des lettres patentes du 10 mai 1232. Le père paraît s'être fixé dans cette ile dans les dernières années de sa vie, et il y mourut en 1234, parceque la garde-noble de son fils était cette même année dans les mains du roi, avec des réserves pour le douaire et les droits de viduité d'Amabilie Du Bois sa mère.

Tous ces faits ont été inconnus aux historiens des Troubadours, et même aux éditeurs du *Recueil des historiens de la France* (1), quoiqu'ils aient fourni des détails assez amples sur la vie politique et militaire de Savary de

---

(1) Recueil des hist., etc. vol. 17. *Passim*.

Mauleon ; mais les uns et les autres n'avaient pas consulté les Rois de la Tour de Londres où les faits sont consignés sous la date des années précitées.

Quelques auteurs ont prétendu que ce poète était d'origine anglaise, et d'autres ont dit qu'il était français. On peut juger par les faits que nous venons de rapporter, combien les premiers sont dans l'erreur ; il était sujet du roi d'Angleterre en sa qualité de Comte du Poitou, et il le fut doublement lorsque ce dernier lui eut concédé de riches possessions dans son fief. Ainsi l'origine française de cette famille ne peut être révoquée en doute. D'ailleurs les poésies composées par Savary de Mauleon constatent parfaitement cette origine. M. Raynouard en a publié plusieurs morceaux dans la langue des Troubadours (1), mais je n'ai pu en découvrir dans celle des Trou-

---

(1) Choix de poésies des Troubadours,

vères , quoique je ne doute pas qu'il n'en ait composé dans cette langue , puisqu'il habita long-temps l'Angleterre , et qu'il y maria sa sœur à Eustache d'Ardenne , un des barons de ce royaume.

## CHARDY

III. Lequel

## CHARDRY.



Le Trouvère anglo-normand paraît avoir reçu le jour dans le Gloucestershire , du moins on trouve dans le livre noir de l'échiquier d'Angleterre le détail des fiefs que Richard de Chardry possédait dans ce comté (1).

On ne connaît de ce Trouvère que des poésies religieuses ou morales , et plusieurs des sujets qu'il traite , prouvent qu'il n'a pu écrire que dans le XIII<sup>e</sup>. siècle.

---

(1) Lib. nig. scarar. , vol. 1, p. 165.

Le premier est une vie des Sts. Barlaam et Josaphat ; l'un est un hermite , l'autre un fils d'un roi des Indes. Le poète ne fait que traduire leur vie en vers françois d'après un texte latin mentionné par Vincent de Beauvais , et qui n'était lui-même qu'une version d'un texte grec. On a long-temps attribué l'original à St-Jean-le-Climaque et surtout à St-Jean Damascène ; mais une critique plus épurée démontre aujourd'hui qu'il n'est l'ouvrage d'aucun de ces auteurs. C'est celui d'un chrétien de l'Orient ; quelques manuscrits portent qu'il avait été apporté à Jérusalem par un moine du monastère de St-Saba. Mais quoique la plupart des Agiographes et même le Martyrologe romain placent la fête des Sts-Barlaam et Josaphat au 27 novembre , la critique regarde leur vie comme fabuleuse , c'est un Roman , dit M. Huët , mais spirituel...., et « quoique la vraisemblance y soit assez exactement observée , il porte tant de marques » de fiction qu'il ne faut que le lire avec un

» peu de discernement pour le connaître. On  
 » y découvre l'esprit fabuleux de la nation de  
 » l'auteur par le grand nombre de paraboles,  
 » de comparaisons et de similitudes qui y sont  
 » répandues (1). » Baillet est de la même  
 opinion (2). Aussi, long-temps avant ces hommes  
 érudits, Pierre Alphonse dans son ouvrage  
 intitulé *Disciplina clericorum*, et Bocace dans  
 son *Decamerone* ont-ils placé sous d'autres noms,  
 parmi leurs contes l'histoire de Barlaam et  
 de Josaphat, et le premier de ces auteurs  
 confesse qu'il avait pris cette prétendue his-  
 toire parmi les contes des Arabes.

Cependant, quoique la vie de Barlaam et de  
 Josaphat soit par elle-même agréable et très  
 intéressante, tel était le goût pour les Romans  
 de chevalerie, que le poète traitant un  
 sujet romanesque, mais présenté sous le voile  
 de la religion, ne se croit pas encore sur de

(2) Traité de l'orig. des Romans;

(1) Vie des Sts, vol. 3. 27 novembre.



plaire à ses lecteurs : je crois, leur dit-il, que  
vous en ferez mieux entendre

chanter

Et de Rollant et d'Olivier

Les batailles des duze pers

Orriun mult plus volenters

Ke ne frum, si c'ne je çois

Le prus de Jesus Crist

Tant sumes feinz ken ubliance

Mettum tut Deu e sa puissance.

Guy de Cambrai, Trouvere français, a aussi  
mis en vers la vie de Barlaam et de Josaphat;  
c'est lui qui nous apprend que cet ouvrage  
est de St.-Jean Damascène et qu'il avait été  
apporté en France par Jean, doyen de la ca-  
thédrale d'Arras (1).

Le second ouvrage de Chardry est de la  
même espèce. Le poète n'est pas heureux dans  
le choix de ses sujets; encore une vie des  
Sfs. entièrement fabuleuse. Mais comme à  
cette époque il fallait du merveilleux pour  
plaire, on pourrait dire que l'auteur ne pou-

(1) Bibl. du roi, n° 7595.

avait mieux choisir que la vie des sept frères dormans ; enfermés vivans dans une caverne , lors de la persécution de Décius , on les y retrouva dormans près de deux siècles après , sous le règne de Théodose le jeune. Certainement Dieu a pu opérer ce prodige et même de plus grands. Mais la croyance à un tel miracle doit être plus fondée sur l'autorité que sur le raisonnement. Le martyre de ces Sts. peut être vrai ; mais les Grecs du V<sup>e</sup>. et du VI<sup>e</sup>. siècle l'ont surchargé d'un merveilleux qui n'a ni le fonds ni l'apparence de la vérité. Aussi Baronius remarque que les raisons qu'on allègue pour le rendre vraisemblable , sont toutes fausses (1).

D'ailleurs les Arabes ont parmi leurs contes , celui des *compagnons de la caverne* ; c'est ainsi qu'ils appellent les sept dormans ; ils y ajoutent même pour l'embellir que le chien enfermé avec eux devint raisonnable ; ils le

---

(1) Voyez Baronius et Baillet au 27 juillet.

placent même dans le ciel des astronomes surpris de l'âne de Balaam et avec celui du Messie; enfin pour peindre la passion d'un avare, ils disent en proverbe : *il ne donnerait pas un os au chien des sept dormans* (1), de manière qu'il est difficile de dire si leur source est d'origine grecque ou arabe, s'il est dû aux Grecs ou aux Mahométans.

Le poète, après avoir annoncé dans son prologue, qu'il va parler de la puissance de Dieu et des merveilles qu'elle a opérées en faveur de ses saints, ajoute :

Ne ja sachet ne parierun,  
Ne de Tristan ne de Galerun;  
Ne de Renard ne de Hersente  
Ne voil pas mettre mon entente;  
Mes voil de Dieu e de Vertu  
Ki est puissant e tut jurs fu  
Etc.

Le poète finit son ouvrage par ces vers :

Ici finist Chardry son conte  
E dit : *adieu* Deus a trichierie

---

(1) Herbelot bibliothèq. Orientale. vol. 1<sup>er</sup>. verbo — *Ashab Kahaf*.

Petit honur e curte vie,  
E a touz ceus qui l'amerunt;  
E qui pur ceo me blasmerunt.  
Amen, amen, dites en haut,  
Je le cumferm, si Deus me saut.

Ces deux poèmes paraissent deux ouvrages d'un Jongleur, parce que le poète parle à des auditeurs qu'il appelle *seigneurs*. Ce sont alors deux de ces pièces dévotes qu'on récitait ou chantait tous les jours de fête dans les cours des barons, ou dans les monastères. Warton a prouvé, par les registres de dépense des anciennes abbayes, qu'on y admettait des Jongleurs à certains jours de l'année, et qu'ils jouaient des Mystères, ou chantaient des pièces saintes et même des Romans de chevalerie devant les moines. Warton prouve aussi que dans les siècles du moyen âge, les Jongleurs étaient plus largement retribués que les prêtres célébrant le service divin.

Le troisième ouvrage que nous attribuons

à Chardry est intitulé *le petit Plet* : c'est une dispute entre un vieillard et un jeune homme sur le bonheur et les malheurs de la vie ; et c'est encore une pièce de Jongleur. On en peut juger par le début du poème.

Beau duz seignors , pour vous dedure ,  
 Vus cunterai une enveisture  
 De un veillant e d'un enfant  
 Ki se contralignent tant  
 De juvence e de veillesse ,  
 De jolité e de paresce.  
 Etc.

Le lieu où la scène se , passe est agréablement décrit par le poète.

Par un verger e ça et là  
 Icest vaslet itant a la ,  
 Ke il choisi une funtaine  
 Dunt l'ewe esteit e clere e saïne ,  
 La surze esteit e nette e bele  
 Ke rouleout cele gravele ,  
 Si fu la noise duce e sutive ,  
 Si resembloit ben chose vive ,  
 Trestut entur fu l'erbe drue  
 Estincelant de flur menue  
 Et si esteint li arbre haut ,  
 Ke ja si grant ke fust le chaut ,

Ke nul n'en fust gueres grevé,  
 Ja, kelle chant ke fust l'esté,  
 Les oiseals de mainte manere,  
 Se acostelent a la rivere,  
 Por la vesdure por la flur;  
 Mult chantoient a grant ducur.  
 Le vaslet de ceo mult s'es joï,  
 E del duz chant ke il oï,  
 Et mult li heta plus le lieu  
 K'a maint riche, hum, sur riche fieu.

Li vaslet sist desus la rive  
 Auprès de la surse naïve,  
 Si en out al quor joie si grant  
 Ke unkes Reis ne Quens n'out tant;  
 A tant survint un veil villart  
 Ki li venist del autre part  
 Etc.

Le jeune homme est touché en le voyant triste, languissant et se soutenant à peine ; il l'engage à s'asseoir auprès de lui et à lui raconter ses malheurs. Le vieillard qui en avoit eu beaucoup dans sa vie, se prête à ses désirs ; de là des détails intéressants, des discussions morales et curieuses ; c'est toujours le jeune homme qui relève le courage du vieillard, et dans leur conversation on reconnaît

dès cette époque l'esprit national et la morgue des Anglais. Ainsi le vieillard ne peut se consoler de la perte d'une épouse chérie, et prétend que ce n'est qu'en Angleterre qu'on trouve de *bonnes femmes* ; mais , lui répond le jeune homme , la lune luit pour tout le monde , et vous ne pouvez nier qu'il n'y ait quelques bonnes femmes chez nos voisins ; il est juste que la providence fasse jouir tous les peuples de ses bienfaits , et comme le plus grand de tous est une bonne femme , elle ne peut pas l'avoir entièrement refusé aux autres nations. Cependant je pense comme vous , Dieu nous a plus favorisé que les autres pays : les honnes femmes sont aussi nombreuses chez nous , que les belles fleurs dans une belle prairie.

Mes de celes en est flurie  
 Engleterre cum bel prairie ;  
 Tuz les reagues ki one sunt  
 Passe Engleterre , e savez dunt ,  
 De tuz deduiz e de franchise ;  
 Femmes i sunt de hel aprise ,  
 Ne devez pas esmerveiller ,  
 Si sunt assez li chevalier ,

E tuz li autre ki sunt après,  
Sunt pruz, gentils e frâns adès.

Cependant le poète fait l'exception suivante pour ces chevaliers et ces ecuyers qui s'enivrent trop souvent :

Eors seultant le beverès  
Empire mult lur bele vie.

On trouve les trois ouvrages dont nous venons de parler, au musée Britannique, bibliothèque Cottonienne, Calligula A. IX ; ils sont écrits de la même main et en caractères anglo-saxons. Le premier est de 2924 vers, le second de 1750 et le troisième d'environ 2000. C'est dans ce même manuscrit qu'on trouve la traduction du *Roman du Rou* de Robert Wace, faite par Layamon en vers anglo-saxons, vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

Je ne sais pas si on doit attribuer à notre poète un ouvrage qu'il a cité à ses auditeurs, en leur disant qu'ils aimeraient mieux entendre chanter des *Romans de chevalerie* que la Passion de Jésus-Christ ; on trouve ce poème



dans la bibliothèque Harleienne n°. 2253; il est certainement l'ouvrage d'un poète normand ou anglo-normand : la procédure contre le sauveur est remplie de termes de loi qu'on ne peut trouver que dans les rôles des échiquiers d'Angleterre ou de Normandie. Au reste, pour donner une idée du poème, nous citerons le morceau suivant sur le couronnement de J. C.:

Cele corone dunt vas m'oez parler ,  
 Sun chef li funt autour avironner ,  
 Tortice fud , et fud d'un aiglânter ,  
 E les espines li funt el chef entrer ,  
 Tut sun bel vis li funt ensanglerer ,  
 Aval la face li cart le sanc tut cler ;  
 Un rosel tient , icel li funt porter ,  
 Séer le funt , puis le funt saluer ;  
 Mult se travaillent cum le porrunt gaber ;  
 Queique il facent , ne velt a els parler ,  
 Cum uns aignels ne velt un mot soner ,  
 Plus li funt ke jo ne puisse penser

Etc.

---

**ADAM DE ROS.**

**L**A famille de ce Trouvère tirait son nom de la terre de Ros près Caen; quelques uns de ses membres avaient probablement passé en Angleterre avec Guillaume-le-Conquérant, ou y avaient été appelés par ses enfans. Dès les premières années du règne de Henri II, ils sont marquans, soit par les places qu'ils occupent dans ce royaume, soit par leur fortune; leurs possessions sont principalement dans l'Yorxshire et dans le comté de Kent (1). Celui dont nous parlons, était

---

(1) Madox's, hist. of the exchequer; *Passim*.

moine; du moins il paraît nous l'apprendre lui-même, puisqu'il commence son poème en s'adressant à ses coreligieux :

Seignos freres, or escoutez,

Vos qui tates a Den voute,

Et aidez mei a translater

La visium St-Pol li Ber.

Etc.

Mais le poète ne nous dit pas à quel ordre monastique il appartenait; il ne prend d'autre titre que celui de *serf de Dieu*.

Ieo sui serf Deu, Adam de Ros

Etc.

Le seul ouvrage que nous connaissions sous le nom de ce Trouvère, est l'histoire de la descente de St-Pol aux enfers. Ainsi avant que le Dante s'immortalisât par sa *Divine Comédie*, un moine anglais s'occupait déjà d'une description de l'enfer. Mais où l'un et l'autre avaient-ils pris l'idée de leurs poèmes? L'avaient-ils conçue eux-mêmes, ou leur avait-elle été suggérée par quelque auteur qui les

eut précédés ? On trouve , il est vrai , dans de très-anciens manuscrits latins cette matière traitée sous le titre de *Vision d'Enfer* (1). Aussi Cancellieri a récemment prétendu que le Dante avait pris le fond de son ouvrage dans celui d'Alberic moine du Mont-Cassin , qui vivait en 1120 , et qui avait laissé par écrit ses visions de l'enfer. Mais n'est-il pas plus raisonnable de penser que Virgile avait fourni au Dante l'idée principale de son poème , et même beaucoup d'accessoires , puisque c'est par ce poète qu'il se fait conduire aux enfers ? Sans nous arrêter à cette discussion qui nous écarterait de notre sujet , disons qu'Adam de Ros ne paraît pas non plus avoir eu l'honneur de l'invention , puisque , comme nous l'avons vu , il débute en s'annonçant lui-même comme traducteur. Cependant il ne faut pas oublier que souvent les Trouvères , pour donner plus de prix à

---

(1) Bibl. Harl. , n°. 2851 et n°. 3776.

leurs ouvrages, les annoncèrent comme traduits du latin, de manière qu'on peut avec raison balancer à réduire notre poète au seul titre de traducteur.

Ce n'est pas, comme dans le Dante, un payen qui conduit un chrétien dans les sombres demeures : Dieu envoie l'Archange St.-Michel à St.-Paul, et lui ordonne de l'y conduire pour lui en faire connaître toutes les horreurs. L'ange obéit, et va dire à l'apôtre :

Suis mei, bons hom, senz esmeance,

Et senz poor et senz dotance ;

Car Deu veut, que jeo t'enmeine

Por en enfer veir la peine

Et le travail et la tristor

Que sufrent ilor pechieor.

Saint Michel s'en vait avant,

Saint Pol le suit, psalmes disant

Etc.

Le premier objet qui vient frapper les regards de l'apôtre, est un arbre de feu, d'une grandeur considérable, placé à la porte de l'enfer; à ses branches sont suspendues les âmes

des avarés et des calomniateurs ; il voit ensuite l'air rempli de démons qui amènent une foule de pécheurs aux supplices qu'ils ont mérités , et des anges qui conduisent au ciel quelques gens de bien , en petit nombre. L'apôtre entre bientôt dans l'abîme pour en parcourir les diverses régions , et en lui montrant les différens supplices , l'ange lui apprend les crimes de ceux qui les éprouvent ; des fournaises ardentes , des fleuves de feu où nagent les démons , les pécheurs qui y sont plus ou moins enfoncés suivant la gravité de leurs fautes ; il serait trop long de raconter les tourmens que le poète décrit. Nous dirons seulement qu'ils deviennent plus effreux à mesure que l'ange et l'apôtre descendent dans l'abîme. St.-Paul tremble et s'afflige , comme le Dante conduit par Virgile ; mais l'ange l'encourage et le prépare à voir des supplices plus horribles , ce qui n'empêche pas l'apôtre d'être à chaque pas saisi de terreur et d'épouvante.

Bons home por nient as dolours  
Encor verras peines majours.

Puis il le conduit vers un puits scélé de  
sept aceaux qu'il lève, mais avant l'ouverture  
il ménage l'apôtre et lui dit :

Sta plus en loing, por Deu amor;

Cum puès tu soffrir la puor ?

La bouche del puiz ovri

Et tele puor, en issi

Ke soz ciel n'est pas home né

Ki en dise la verité.

Alors l'ange fait connaître et les coupables  
plongés dans ce puits et les tourmens qu'ils  
endurent. St-Paul lui demande pendant com-  
bien de siècles dureront ces supplices ? Mais  
ici soit ignorance, soit erreur de la part de  
l'écrivain qu'il dit traduire, le poète anglo-  
normand fait répondre par l'ange qu'il n'est  
pas bien instruit sur ce point, et que peut-  
être cette durée sera de cent quarante-quatre  
mille ans ; au reste, ajoute St-Michel, je ne la  
connais pas,

Et souz ciel n'en a nul home  
 Qui vos en dise la come.

C'est d'après cette incertitude que St. Paul contristé, prie l'archange de s'adresser à Dieu avec lui, et de le conjurer d'adoucir les peines des damnés; d'autres anges se réunissent à eux pour prier, et leur ferveur obtient qu'à l'avenir les supplices cesseront depuis le samedi au soir jusqu'au lundi matin. Cette idée n'est pas neuve : nous avons vu St-Brendan obtenir la même grâce pour Judas dont Dieu lui avait montré les tourmens.

On trouve l'ouvrage d'Adam de Ros à la bibliothèque du roi n°. 2560 et au musée britannique, bibliothèque Cottonienne *Vespasianus* A. VII. C'est dans ce dernier manuscrit que l'auteur se nomme :

Jeo suis serf Den, Adam de Ros,  
 Ici fais jo le mün repos.



## SARASIN.



Le poète est, je crois, le dernier des Trouvères qui ont travaillé sur des sujets de la Table Ronde, et ce fut en 1278 qu'il composa le *Roman du Ham*. C'est l'histoire d'un tournoi qu'il suppose avoir eu lieu dans la ville du Ham en Picardie. Il fait dans son prologue un grand éloge du roi Henri I<sup>er</sup>., et il est évident qu'en prenant la plume, il n'avait d'autre dessein que de critiquer la conduite d'un roi qu'il ne désigne qu'en disant qu'on le nommait Louis, et que son père portait le même nom. Alors on voit que c'est

St-Louis dont il attaque l'ordonnance contre les tournois. Son premier motif est le tort qu'elle fait aux Jongleurs, qui gagnaient leur vie en allant amuser les chevaliers par leurs chants ou par leurs récits romanesques, lorsqu'ils étaient blessés dans les tournois ; il se plaint ensuite des pertes qu'éprouvaient par cette ordonnance les selliers, les fourbisseurs, les maréchaux et autres marchands et ouvriers qui vivaient par la dépense des seigneurs qui allaient se signaler dans ces combats. Enfin il déplore les suites fâcheuses que la défense du roi devait amener pour les mœurs ; il prétend qu'il n'y aura plus ni vaillance ni chevalerie. Il fait tenir par la Courtoisie un discours où elle se plaint de ne plus habiter parmi les nobles et surtout parmi les jeunes gens ; elle leur rappelle le temps heureux des chevaliers de la Table Ronde, et les renvoie aux ouvrages de Chrétien de Troyes pour y prendre des leçons d'urbanité et des autres vertus qui conviennent à des chevaliers.

C'est d'après ces préliminaires que l'auteur , malgré l'ordonnance , fait indiquer par madame Courtoise un tournoi solennel au château du Ham. Les sires de Longueval et de Barentin sont chargés de le publier dans toutes les provinces de France et à l'étranger. La reine Genievre, femme du roi Artur, vient d'Angleterre avec une suite de sept cents personnes , tant demoiselles que chevaliers , pour présider ce tournoi, qui dure trois jours , et où se distinguent par leur valeur le chevalier au Lion , messire Yvains et plusieurs chevaliers de la Table Ronde. Mais , par une bizarrerie inconcevable , le poète fait briller avec ces êtres imaginaires , plusieurs des grands Seigneurs de France , et surtout des chevaliers normands et anglo-normands : les sires de Harcourt , de Montague , de Neville , de Ver , de Bailleul , de Tesson , de Hangest , de Blosseville , de Carbonel , de Ferrieres , d'Esneval , de Trie , etc. Il fait principalement l'éloge d'Enguerrand de Bailleul ,

Messire Eguerran qui envie  
A de bien faire en tous liex,  
Et si crois je, si m'ait Dex,  
Qu'il fu fiz au plus cortois home  
Qui fut entre Londres et Rome;  
Mult de gens le tiennent a preu,  
Sire fu de tout en Vimeu,  
En Escocche (1) ot de grant terre  
Etc.

Dans les rôles de la 42<sup>e</sup>. année du règne de Henri III, (1258) il est fait mention de Pierre Sarasin et de ses recettes à l'échiquier, mais je ne puis dire s'il est le Trouvère dont nous parlons, parce qu'il n'a pas mis son prénom dans son prologue. Son ouvrage est à la bibliothèque du roi n<sup>o</sup>. 7603.

---

(1) Ecosse.

**HELIE DE WINCHESTER****ADAM LECLERC.**

soit que la traduction des Distiques  
 de Caton par Ervard de Kirkham  
 n'eût pas passé d'Ecosse en Angleterre, ou  
 que le français en eût trop vieilli, Helie de  
 Winchester en fit, au XIII. siècle, une tra-  
 duction, nouvelle dont on trouve un manuscrit  
 au musée britannique, dans la bibliothèque  
 Harleienne, et un autre dans la bibliothèque  
 du collège du *Corpus Christi*, à Cambridge.

Vers la même époque, Adam le Clerc en  
 fit une autre traduction également versifiée,  
 et dont on trouve deux exemplaires dans la

bibliothèque Harleienne. Ce Trouvère était du pays de Caux, et comme il avait été un des bienfaiteurs du prieuré de Ste-Foy de Longueville, on le mentionne dans le nécrologe de ce lieu, où il est célébré tous les ans, le 26 décembre, son obit dans ce prieuré (1).

Le premier de ces poètes dit qu'il a traduit pour ceux des anglais qui, n'entendant pas le latin, ne parlaient que le Roman; tous deux déclarent qu'ils ont écrit dans un but moral, et surtout pour l'instruction des enfans.

Nous avons une traduction en vers français de l'art d'aimer d'Ovide par *matra Hélie*, mais je ne sais pas si cet Hélie est celui de Winchester, ou un autre Trouvère.

(1) *Obituaire de Ste-Foy.*

---

**GERBERT DE MONTREUIL.**


Le Trouvère est auteur du *Roman de Girard de Nevers* qu'on appelle aussi le *Roman de la Violette*. Cette ouvrage fut composé à la demande de Marie de Montgomery, fille du dernier comte du Ponthieu, de la famille des comtes de Belesme et d'Alençon, dont elle fut héritière, et ensuite Comtesse d'Aumale par mari.

Ce Roman de Girard de Nevers a eu plusieurs éditions; la dernière est celle de M. de Tressan (1); mais aucune n'a été publiée

---

(1) Rom. de chevalerie, vol. 3.

d'après les anciens manuscrits en vers du XIII<sup>e</sup> siècle ; elles ont toutes été faites d'après une copie en prose française qu'un anonyme dressa au XV<sup>e</sup>. siècle sur un exemplaire en langue provençale. Je n'oserais affirmer, avec les auteurs du catalogue du duc de la Vallière que cette version en langue du midi de la France, n'a jamais existé (1), et que l'anonyme n'a pu traduire en prose que d'après l'original en vers ; le Roman de la Violette est assez intéressant pour qu'un amateur l'ait mis jadis en langue méridionale. D'ailleurs l'anonyme ne fait aucune mention de plusieurs faits marquans qu'on lit dans l'original, et qui manquaient probablement dans sa copie du midi : ainsi il ne nomme pas Gerbert de Montreuil, auteur primitif du Roman, et qui se fait connaître dans son ouvrage ; il place les gestes de son héros sous Louis-le-Gros, tandis que le Trouvère ne désigne pas sous quel prince

---

(1) Catalog. de la Vallière, vol. 2, n° 107.



du nom de Louis ces gestes arrivèrent ; enfin il ne dit pas que ce Roman fut composé pour Marie de Montgomery : il nous semble donc très-probable qu'un littérateur du midi a traduit en prose française le Roman de la Violette d'après un texte provençal dans lequel on avait supprimé les faits ci-dessus comme n'intéressant pas la Provence.

D'ailleurs, en parcourant les poésies des Troubadours, on voit qu'ils citent très-souvent les Romans français ; ils devaient donc avoir été traduits pour eux, ou par eux dans cette langue, ou bien il faut dire qu'ils l'entendaient tous, ce qui n'est guères probable.

Le fond du Roman de Girard de Nevers n'a rien qui ait trait à l'histoire : c'est un Roman d'amour et de chevalerie ; tous les détails sont le produit de l'imagination du poète, qui prend toutes ses allusions dans la mythologie ou dans les Romans de la Table Ronde. Il annonce d'abord qu'il veut mettre en rimes

Un conte bel et delitable,  
N'est pas de la Ronde Table,

De quens a nul, n'ando les gens

Et si est li contes biaux et gens

Que je vous voel dire et conter;

Car on l' puet lire et chanter,

Et si est si bien recordans

Li chants au dit, les entendans

Ma trai a garant que dis voir.

Enfin le Trouvere, pour intéresser ses lecteurs, leur promet que dans son Roman ils entendront *maintes courtoises chansonnettes*.

En effet son ouvrage commence par la description d'une cour plénière que le roi Louis tient au Pont de l'Arche, et c'est dans cette fête que plusieurs princesses chantent, chacune à leur tour, et entre autres madame Nicole, Comtesse de Besançon, sœur de l'évêque de Lincoln. Girard lui-même chante une *chanson à Carole*, et on en trouve plusieurs autres dans son Roman. Ses amours avec la belle Oriant forment la partie principale de l'ouvrage; il est rempli d'aventures chevaleresques qui attachent le lecteur; on y remarque surtout un incident imité des Romans de la


Table Ronde, c'est le déguisement de Girard qui, pour pénétrer plus sûrement dans le palais de Lisiard qui avait usurpé le Comté de Nevers, prend le costume d'un Jongleur, et s'accompagnant d'une sautelle, chante devant la cour un morceau de poésie tiré du *Roman de Guillaume le Marquis au Court-Nez*.

Quoique le *Roman* de Girard de Nevers soit un des plus jolis que le moyen âge nous ait laissés, il n'a pu trouver place devant M. de Tressan; toujours entraîné par sa manie de ramener à nos mœurs actuelles, celles des temps de la chevalerie, cet éditeur a changé et quelquefois supprimé plusieurs faits de l'ouvrage primitif; cette licence dont il a trop abusé en publiant sa collection de nos anciens Romans, ne l'empêche pas de les appeler des Romans de chevalerie, quoiqu'il les ait souvent défigurés.

Nous avons du même poète une *vie de St-Eloy* en vers français. C'est un manuscrit assez ample qu'on ne trouve que dans la bibliothèque de M. Douce, à Londres.

## TROUVÈRE ANONYME.

Continuateur du Brut d'Angleterre par Robert Wace.

ous avons vu que Robert Wace  
mit en vers français, en 1155, l'his-  
toire des rois Bretons ou le Brut d'Angleterre  
d'après le texte latin de Geoffroy de Mon-  
mouth, et que le manuscrit de la bibliothè-  
que Cottonniene Vitellius A. 9. renfermait  
cette traduction avec un supplément par un  
Trouvère anonyme.

La traduction versifiée de Wace finit, comme  
l'ouvrage de Geoffroy de Monmouth à la mort de  
Cadwalladre, à la fin du VII<sup>e</sup>. siècle, et la partie de  
son continuateur va depuis cette époque jus-

qu'à la vingt-quatrième année du règne de Henri III. Ce n'est pas qu'il nous donne des détails sur la vie de ce prince; il ne fait que le nommer; mais il parle de la mort de la princesse Eléonore fille de Geoffroy, duc de Bretagne, et sœur du malheureux prince Artur, assassiné par le roi Jean sans Terre son oncle, et comme elle fut enterrée au prieuré de St-Jacques de Bristol, en 1241, n'est après cette année qu'il faut placer le continuateur du Brut en vers français.

Si le poète qui fut auteur de cet ouvrage nous a caché son nom, il nous a du moins conservé celui du lieu où il le travailla, et d'où probablement il était originaire: ce fut à Amesbury dans le Wiltshire, qu'il le rédigea. Il paraît qu'il n'était pas de race normande, mais qu'il descendait d'une de ces familles qui avaient été dépeuillées lors de la conquête. La manière énergique avec laquelle il s'exprime contre les spoliations commises par le duc Guillaume et ses nor-

mands, l'indignation avec laquelle il décrit les ravages que ce monarque se permit pour augmenter l'étendue de ses forêts, la barbarie qu'il signale dans ses lois forestières, les soupçons qu'il répand sur la vertu de la femme du Conquérant, l'esprit vindicatif et l'âme atroce qu'il lui prête; tout annonce la plume incontinent d'un anglo-saxon.

Lorsque ce poète dit qu'il a traduit son ouvrage, il veut sans doute parler des chroniques latines qui existaient de son temps. Je n'ai pas examiné si l'on doit compter sur son exactitude dans son histoire anglo-saxonne, mais j'ai trouvé beaucoup d'erreurs dans la partie anglo-normande: ainsi il dit que Mathilde de Flandres, femme du Conquérant, était nommée *Mathilde d'Écosse* à cause de sa mère qui avait épousé le roi d'Écosse, tandis qu'elle était fille d'Adèle de France, fille du roi Robert; il assure que le duc Guillaume mourut à Caen, tandis qu'il mourut à Rouen; il dit que le roi Henri I. fut enterré à Caen, tan-

dis qu'il le fut à Reading ; enfin il nous apprend que Mathilde de Flandres, encore fille, avait été prise d'un jeune Comte anglo-saxon, nommé *Brietricman*, qu'elle lui avait offert sa main qu'il dédaigna ; mais que devenue reine d'Angleterre elle se vengea de ce mépris en rendant le Comte suspect à son mari, qui lui permit d'en *faire sa volonté* ; qu'alors elle le fit assiéger dans son château de Haneley, et conduire en prison à Winchester, où il mourut après avoir été privé de tous ses biens. Ce fait deshonorant pour la mémoire de cette princesse ne me paraît consigné dans aucun des historiens contemporains ; il est très fâcheux que le poète n'ait pas cité ses autorités ; parcequ'il rapporte des événemens qu'on ne trouve pas ailleurs ; comme il serait trop long, et d'ailleurs étranger à mon sujet, de m'apesantir sur ce point, je ne consignerai ici qu'un seul de ces faits ; il est inconnu aux autres historiens, et de plus il est curieux.

La gloire ne suffit pas toujours aux conqué-

rants : le duc Guillaume s'en était couvert par la conquête de la grande Bretagne, cependant son cœur n'était pas satisfait, il aurait voulu soulever le voile qui nous cache l'avenir, et savoir si ses enfants, devenant dignes de leur père, soutiendraient la gloire de son nom. Continuellement agité par cette incertitude, il ordonne de convoquer les savants de ses états, et surtout son clergé d'Angleterre et de Normandie, non pas simplement pour les consulter, mais pour demander une réponse claire et positive à cet égard. Il faut convenir qu'elle n'était pas facile à donner ; aussi jamais concile ne fut plus embarrassé. Le roi lui-même se présente dans l'assemblée.

Seignors, dit il, ki estes ici

De estre venus mult vus merci :

De vos sens e vostre savor

Ore endreit mult ai mestier :

Une pensé ki m'est al quer

Ne me soffre repos aver,

De mes trois fils ki boal ont,

A quele fin il avendront

Por ceo vus prie e vus requier



Et entre ces deux voillai traites

De mes enfans coment ira

Et quele fin chascun vendra ;

Et mes aces et aces aces

Et mes aces la verité

Li Rois atant a pris congie.

Et mes aces

Les plus âgés parlèrent les premiers, et  
parlèrent peu : la jeunesse est sage ; elle  
sentait le ridicule de la demande et l'impos-  
sibilité de la réponse. La discussion s'ouvre  
enfin : les uns veulent qu'on raisonne d'après  
le caractère des enfans, les autres d'après  
leur couleur ; on dispute ; les avis se parta-  
gent, et la diversité des opinions ne fait que  
rendre encore plus obscures les ténèbres de  
l'avenir.

Cependant il fallait une réponse au mo-  
narque impatient, et l'assemblée allait tou-  
jours disputant sans la trouver. Lorsqu'un  
de ses membres lui fit sentir que le calme  
avant tout était nécessaire, et qu'il se chargeait  
de la solution, si l'on voulait être tranquille,  
et le laisser faire. L'embarras général fait bien-

tôt accepter l'offre, on s'asseoit, on se tait.

Alors le sage maître, comme l'appelle le le poète, demande qu'on fasse comparaître les enfans séparément devant l'assemblée. Robert de Courteuse, comme aîné, paraît le premier, et son fils, le digne maître. Dieu qui est tout puissant, eût fait de vous un oiseau, à quelle espèce de ceux qu'il a créés, voudriez-vous vous appartenir. De voudrais avoir été un épervier, répond le prince. Pourquoi, lui demande le maître. — Parce que cet oiseau est noble, hardi et toujours décidé à fondre sur sa proie, c'est par sa valeur qu'il est chéri des princes, aimé des chevaliers, et porté même avec plaisir sur la main de leurs dames, et je voudrais être comme lui courtois, vaillant et recherché pour tout le monde, mais aussi redouté de mes ennemis.

Seigneurs, dit-il, à mon voier,

Je vous en dirai ce que j'ai vu.

E la raison j'eo vus dirai :

Porquoi esperver estre voldrai ;

L'espervier est gentils oïel, mais

Le plus hardy ki volei de hel,

En besoigne il est bienvolant,  
 A prendre praie est bienfaisant;  
 De tote gent il est prisé,  
 De princes cheri e honoré;  
 Issi, di jeo, en droit de moi,  
 Curteis, gentis estre voldrai,  
 Chevaler pruz e bien vaillant,  
 En besoigne estre bienfaisant  
 De tote gent estre honoré,  
 E sortuz cremu e amé.

Après cette réponse on congédie l'aîné des fils du conquérant, et on fait entrer le second. Beau fils, lui dit également le sage clerc, si Dieu eut voulu faire de vous un oiseau, lequel auriez-vous désiré être? Guillaume le Roux réfléchit un instant, et répond qu'il aurait voulu être aigle. — Pourquoi? — Parce qu'il est le plus fort et le plus puissant de tous les oiseaux, en un mot parcequ'il en est roi; s'il aime à ravir sa proie, il aime aussi à la partager, et comme lui j'aurais aimé à régner, à prendre et à donner à mon gré.

Guillaume le Roux se retire; Henri son

jeune frère vient prendre sa place ; on lui fait les mêmes questions, et il répond qu'il aurait voulu être un étourneau :

Mult bien sagement a parlé.  
 Sire , cœo dist , en verité  
 De nul quer dirai le pense :  
 Si dex de moi eust destiné  
 Ke oïsel fusse par son gré ,  
 E jo meismes choisir porrais  
 Estre tel ke jo voldrais ,  
 De tuz icels ki volent de hele ,  
 Mēlz voldrais estre un estornele ;  
 Si vus en disti ma resun  
 Devant vus tuz e en cōmūn :  
 Mult bien savez ke l'estornele  
 Est deboneers e simple oïsele ,  
 En grant soide il molt voler ,  
 Et le pais environner ,  
 E simplement son vivre querre ,  
 E sans damage a nului faire ,  
 Il n'a ja cure de ravīn ,  
 Ne de grever aucun velsin ,  
 E si en cage seit horri ,  
 Hom ne sera grevé par lui ;  
 Meis par parler e par son chant  
 Il est a toz jorz solazant.  
 Issi vus di jeo de par moi  
 Com lui simples estre voldroi ,

Ne voldroi ja home grever ,  
 Ne por ravine guerre aver ;  
 Mais jo voldroi en ma meson  
 As mienz estre compaignon ,  
 Vivre en pais e en compaignie ,  
 En solace tote ma vie.  
 Quant Henri ceo aveit dit ,  
 Sus leva e congie pris.

Alors, le sage clerc qui avait questionné les trois frères prend la parole et dit : nous connaissons tous le goût des trois frères, et et il nous est facile maintenant de répondre à leur père.

L'aîné voudrait être épervier : c'est un oiseau courageux ; on l'aime ; mais on le craint ; il ne vole pas toujours quand il le veut ; il passe la plus grande partie de ses jours à la chaîne : j'en dis autant de Robert ; il sera brave , il acquèrera de la gloire par ses exploits ; mais après avoir parcouru les pays lointains pour voler après la renommée , il sera pris de force comme lui , et comme lui il mourra dans les fers.

Le second voudrait être aigle : cet oiseau

est puissant, parce qu'il est fort, et par là même on ne lui sait pas gré de ses prouesses ; on n'honore pas la force ; on la redoute ; alors la faiblesse calcule, l'adresse se joint à elle, et une pierre, une flèche abat le plus fort : Guillaume sera roi comme l'aigle, mais aussi comme lui, il sera malaisant, cruel, redouté, haï, et en un mot il finira mal.

Le troisième fils du conquérant voudrait être étonneur ; c'est un oiseau simple et débonnaire ; il aime à voler accompagné de ses semblables ; il veut vivre en paix avec eux, ne faire mal à personne et attendre sa fin dans le repos et la tranquillité ; c'est là le caractère de Henri ; naturellement pacifique, il ne fera la guerre à ses ennemis que quand on l'y forcera ; riche et bienfaisant, il aura une cour nombreuse et brillante ; s'il a quelques chagrins, le temps et la raison les adouciront, et il finira par mourir en paix, regretté de ses sujets.

De ces enfans j'v'us ai dit  
Ceo ke Deus en mon quer a mist ,  
E vus qui ma resot savet ,  
Si j'ai mespris , si m'amendez.

On prévoit facilement que chacun des délibérans étant embarrassé , aucun d'eux n'osa contredire une opinion qui donnait un moyen facile de satisfaire le monarque ; elle fut donc généralement adoptée , et son auteur fut chargé de l'exposer au prince à la tête de l'assemblée. On reçut avec de grands honneurs dans le palais , des hommes qui venaient révéler les événemens de l'avenir. Le sage clerc annonça au conquérant que son fils aîné serait un preux chevalier , mais peu estimable , et qu'il mourrait en prison ; que le second serait roi , mais un roi méchant et qui serait tué ; qu'enfin le troisième serait un prince qui régnerait avec gloire et mourrait en paix. Guillaume fut fort affligé de la fin malheureuse réservée à ses deux fils aînés , et ne se consola qu'en songeant à la gloire future du troisième de ses enfans.

Cette anecdote est-elle un conte inventé à plaisir , ou un fait consigné dans quelque historien du moyen âge ? (1). Dans le premier cas il faut rendre hommage à l'imagination de l'auteur , et , dans le second , il faut dire que la source où il a puisé nous est inconnue. Comme on trouve dans la bibliothèque Cottonienne, Cléopatra A. XII, l'anecdote ci-dessus en pièce détachée , on pourrait la regarder comme un conte que le Trouvère aura ensuite inséré comme un fait réel dans sa continuation du Brut d'Angleterre. D'un autre côté , les dernières volontés du conquérant , la prédiction qu'il fait en mourant à son jeune fils , pourraient peut être offrir quelques rapports de vraisemblance avec le récit du poète.

---

(1) Cette pièce est de 266 vers.



**PIERRE DU RIES.**



Le Trouvère normand nous a laissé plusieurs ouvrages qui doivent le faire placer parmi les poètes les plus distingués du XIII<sup>e</sup>. siècle; on y trouve de l'ima-  
gination et du génie; l'auteur a su y répandre beaucoup d'intérêt, et quoiqu'on eût alors un grand nombre de Romans de chevalerie, les siens furent si estimés qu'on en fit des traductions anglaises et italiennes presque à la même époque.

Le premier de ces Romans est celui d'Anseis de Carthage, un des paladins de Charlema-

gne. Quelques copies disent son neveu, et ce titre lui conviendrait mieux, d'après la conduite de ce prince envers lui. Anseïs avait figuré avec tant d'éclat dans les guerres de cet empereur, en Espagne, qu'après avoir soumis la Péninsule, le conquérant l'en établit roi, ainsi que de la rive opposée dont il forma le royaume de Carthage. Ce Roman, qui est de 10850 vers, n'est rempli que des exploits des Français contre les Maures, tant en Espagne que dans le nord de l'Afrique. L'auteur, dans son préambule, nous apprend que les Jongleurs chantaient bien avant lui quelques faits historiques sur Anseïs de Carthage, mais que lui seul connaissait l'ensemble de l'histoire de ce paladin, et qu'il va la raconter. Ainsi, il est évident que si les Jongleurs pillaient quelquefois dans les ouvrages des Trouvères, ceux-ci allaient souvent chercher leurs sujets dans les chants des Jongleurs.

Cil Jongleur vos en ont dit partie,  
Mais il n'en sevent valissant une alie,

Ains la corrompent par lor grant druerie ;  
 Par moi vos ert iceste radrecie ,  
 Car il n'est hom qui de meillor vos dic...  
 Hui mais orres chanson enluminée ;  
 Onques par home ne fut neudre cantée ;  
 Bien ait de Dieu qui si bien la gardée.  
 Cil Jongleour en font male oubliée  
 Qui la rime ont corrompue et faussee ,  
 Mais je la rai a droit point ramenee .

L'auteur se nomme à la fin de son Roman ;  
 mais je remarque que son héros n'est pas  
 nommé parmi les paladins que le faux Turpin  
 désigne comme accompagnant Charlemagne  
 dans ses guerres d'Espagne ; ainsi, ce poète a  
 dû écrire d'après des traditions populaires  
 conservées par les Jongleurs et embellies sans  
 doute par les fictions de son génie.

Quelques copistes ont mal à propos attri-  
 bué ce Roman à Graindor de Douai.

Le second ouvrage de notre poète est le  
*Roman de Beuves de Hanstone, et de s'amie ,*  
*Josiane, fille du roi d'Arménie.*

Ce poème est de 18515 vers ; mais cette  
 longueur n'a rien qui doive effrayer le lec-

teur, le poète sait, pour ainsi dire, l'attacher à chaque page.

Beuves est fils de Guy, comte de Hampton; l'épouse de ce dernier le fait massacrer par Doon de Mayence, son amant, et leur fils n'échappe au même sort qu'à travers mille dangers. C'est le récit de ses malheurs et des combats qu'il a perpétuellement à essayer qui commence à rendre l'ouvrage intéressant; aussi le poète, dans son début, a-t-il eu soin d'avertir qu'avant le lever de l'aurore les faits qu'il va raconter auront fait verser bien des larmes : réflexion qui prouve que les Romans étaient quelquefois chantés le soir par les Jongleurs, et que ces chants se prolongeaient très-avant dans la nuit.

Parmi les combats que Beuves de Hanstone livre en Angleterre, on distingue ceux qu'il soutient pour établir Maxin, Comte de Gloucester, dans les états dont le Comte palatin son père avait été dépouillé. Parent très-proche du roi il fréquenta souvent la cour; mais des cour-

tisans jaloux cherchent à le perdre, et le fils du roi partage leurs perfides projets. Ce dernier est tué par Arondel, cheval de Beuves : c'est un second Bucéphale, qui ne connaît que son maître, et qui semble deviner ses ennemis; mais aussi point d'éloges donnés au cavalier qui le monte, sans que le poète ne les fasse partager à son dextrier. La mort du fils du roi fait expulser d'Angleterre Beuves, Josianne et Guy leur fils. Arrivés sur le continent sans aucune ressource, ils vont se reposer dans une forêt; mais pendant que le père est allé à la chasse, pour trouver quelques vivres pour sa famille, des pirates enlèvent sa femme et son fils. C'est alors que commencent des aventures romanesques que l'auteur conduit avec art. Guy est donné à un pêcheur qui l'élève; le mari va à la recherche de sa femme, et Josianne, délivrée des mains des pirates, va courir le monde pour retrouver son mari; enfin, le fils, devenu âgé, va de son côté cherchant père et mère. Ce sont les malheurs de ces

trois individus , se cherchant mutuellement, qui forment une grande partie du Roman.

Cependant Guy est reconnu à la cour du roi de France, et le roi d'Angleterre étant mort sans postérité, les barons anglais viennent lui offrir la couronne comme au principal héritier du trône; mais il préfère aller à la recherche de son père et de sa mère, qu'il retrouve enfin à la cour du roi d'Arménie. Josianne, fille de ce dernier, devient son héritière, et Beuves devient roi au droit de sa femme.

Mais bientôt informés par leur fils de leurs droits à la couronne d'Angleterre, ils lui laissent celle de l'Arménie, et viennent à la cour du roi de France, qui les conduit à Gravelines, et de là en Angleterre. Fêtes brillantes pour leur sacre auquel assistent le roi de France et ses pairs, les rois d'Ecosse et d'Irlande. Josianne meurt après cinq ans de règne, et Beuves, dégoûté bientôt des honneurs du trône, se dérobe à sa cour, et va se réfugier dans un ermitage où il se renferme pendant sept

ans, sans qu'on puisse découvrir le lieu de sa retraite; c'est un ange qui vient l'apprendre au roi de France, au moment de la mort du héros du Roman.

L'auteur, en débutant, cherche à donner du prix à son ouvrage, en assurant que l'original avait été découvert dans une ancienne abbaye :

Mais vous or, bonne gent honorée

Bonne chanson de bien eslatinée ;

Meillour de li ne puet estre chantée

Par Jongleur dite ne devisée,

Comme celle et qui ti vous est contée,

Si comme fu en un livre trouvée

D'une abeie anciennement fondée.

Cependant le poète convient qu'on chantait les aventures de Beuves de Hansfone long temps avant que son Roman eût paru :

Tel vous en conté, c'est verité prouvée,

Et de l'estore ne est une vintée,

Del mien ep ont grant partie oubliée,

La chanson ont corrompue et faussée;

Mais j'en dirai, c'est verité prouvée,

La droite estore sans point de demourée,

Si comme fu en Romau translitée,

Et par un clerc nos fu renouvelée.

Etc.

Sinous en croyons Selden et Camden, Beuves était comte de Southampton, dans le siècle de la conquête de l'Angleterre par les normands : sa demeure était à Daneton, dans le Wiltshire, et on conservait son épée au château d'Arundel. Ses malheurs et ses prouesses lui avaient acquis une grande popularité, et il est certain que les normands et les anglo-normands, recueillant les traditions conservées dans les chants des Jongleurs sur ce champion du moyen âge, en firent le sujet de leurs Romans en y ajoutant toujours du merveilleux. En effet, nous avons encore un autre Roman de Beuves de Hanstone, composé par un anonyme et dont M. Vanpraet a donné quelques extraits dans le catalogue de la Vallière (1) : le style en est plus ancien que celui du Trouvère dont nous parlons ; il n'a d'ailleurs que 10800 vers, et celui qui lui est postérieur, en a 18525 ; c'est la marche ordinaire : le même

---

(1) Vol. 2. p. 215,



sujet traité par un Trouvère, est toujours amplifié par celui qui le traite de nouveau.

Les Anglais ont aussi dans leur langue, et en vers, le Roman de Beuves de Hanstone ; mais l'auteur convient que c'est une traduction faite d'après le Roman français, et, en comparant, on trouve que c'est le Roman du Trouvère anonyme de la Vallière qu'a suivi le poète anglais, en changeant quelques noms des personnages. M. Ellis, qui a publié un abrégé du Roman anglais, convient qu'il n'est que de 4110 vers ; alors, c'est un extrait d'un abrégé, puisque l'original en a 10800 (1).

Pierre Du Rièstermine son Roman en disant :

Ci fine l'estoire de Petron, ce sachiez , :

Meillors Anglais n'ala onques sur piez.

Le troisième ouvrage de ce Trouvère est la continuation du Roman de Judas Machabée, commencé par Gautier de Belleperche. Langlet

---

(1) Specimens of early, English metrical Romances, vol 2 p, 95,

(2) Bibl. des Romans, vol. 2 p. 233.

Du Fresnoy dit que ces deux poètes vivaient avant 1280; Warton dit que Gautier de Belleperche avait commencé l'ouvrage en 1240; On voit, dans les rôles de la Tour de Londres, que la famille de Gautier habitait le Cotentin, sous le duc Jean sans-Terre. Pierre de Belleperche archidiacre de Lisieux, fut ensuite grand doyen de Paris, évêque d'Auxerre, et chancelier de France en 1306; il mourut en 1307: c'est tout ce que nous pouvons dire sur ce poète et sur sa famille.

---

**RICHARD D'ANNEBAUT.**

Le poète était de la famille des seigneurs d'Annebaut, dans l'arrondissement de Pont-l'Évêque ; sa maison était aussi ancienne qu'illustre en Normandie. , Robert Wace place le sire d'Annebaut parmi les seigneurs qui accompagnèrent le duc Guillaume à la conquête de l'Angleterre, et ses descendants y possédèrent de grands biens dans le comté de Sommerset (1) Le cartulaire de l'abbaye de Troarn rapporte les donations faites à ce

---

(1) Collinson's Somersetshire *Passim*.

monastère par les seigneurs d'Annebaut, depuis l'année 1101 jusqu'en 1250. Cette famille s'éteignit dans le cardinal d'Annebaut, évêque de Lisieux, mort en 1558, et dans Claude d'Annebaut son frère, maréchal et amiral de France, qui ne laissa pour héritière que Magdeleine d'Annebaut, épouse de Jacques de Silly, morte en 1568.

Ce poète, qui vivait sous St-Louis, écrit son nom *Onebault*; les anciennes chartes portent *Olnebault* et *Onnebault*, et les Anglais écrivent *Enebaud*. Ses principales études furent celles du droit civil dont le goût s'était répandu en Normandie pendant le XII<sup>e</sup> siècle. Théobald, abbé du Bec, nommé à l'archevêché de Cantorbéry, étant allé à Rome, en 1139, en avait rapporté les pandectes; Vacarius, jurisconsulte de Boulogne, était venu d'Italie en 1148, pour enseigner le droit civil dans les états de nos ducs, et principalement à Oxfort, où il composa pour ses élèves un abrégé du

code et du digeste en neuf livres (1). Envain les papes , à cette époque et dans le siècle suivant, défendirent l'étude des lois Romaines, afin de tout régir par leurs décrétales : les Normands persuadés que le pape n'avait pas le droit de régler leurs études , continuèrent avec ardeur de se livrer à celle du droit civil. Ce fut sans doute pour rendre leur travail plus facile que Richard d'Annebault, en 1280, mit en vers français les *Institutes de Justinien*. Il paraît , d'après le témoignage de cet auteur, qu'il y avait en Normandie des écoles où on les enseignait en latin, et qu'elles avaient même quelque célébrité, puisque des élèves nombreux venaient des autres provinces de la France pour s'y former. Nous ignorons s'il y en avait d'établies dans les autres villes normandes, mais nous en trouvons plusieurs ouvertes à Caen pendant tout le XIV<sup>e</sup>. siècle, et c'est par ce quelles subsistaient encore dans

---

(1) Rob. de Monte ad an 1148 et Chron. N rm.

le XV<sup>e</sup>. que le roi d'Angleterre Henri VI. les érigea en facultés de droit civil et de droit canonique.

Ce fut principalement pour un jeune homme confié à ses soins , nommé Bertrand d'Eschallépié , que Richard d'Annebaut composa son ouvrage ; cet élève lui avait été envoyé de la Gascogne pour l'instruire , ce qui nous permet de présumer qu'il enseignait dans quelques-unes des écoles dont nous venons de parler. Au reste, il commence par montrer à ses élèves les dangers de la paresse :

Qui de rien ne se veult gêner ,  
 Il ne porra pas achever  
 Chose dont honneur li viengne ;  
 Il est droiz qu'a chacun souviengne  
 Que hom qui est plein de paresce  
 N'aura ja loz de grant prouesce ;  
 Et qui volontiers ne travaille  
 Ja ne fera chose qui vaille  
 Ne de quoi il soit honuré.  
 Etc.

L'auteur parlant des avantages que sa tra

duction pouvait procurer aux jeunes gens qui étudiaient le droit civil, dit

Et quant des escoles vendront ,

Du latin que il n'entendront

S'yront en francois:conseillers ;

Si lor convendra mains veiller

Pour avoir en l'entention ;

Et se il font collation

De français contre le latin ,

Quant il le verront au matin

Pour aller a l'escole apprendre ,

Facilement pourront entendre

Ce que les maîtres lor diront ,

Qui tout en latin lor liront.

Fauchet n'a pas connu ce poète. Galland, dans son mémoire sur les anciens poèmes français, en a donné une notice absolument fausse ; il avait dans les mains un manuscrit de la bibliothèque de M. Foucault, qui commençait par la coutume de Normandie en vers français ; après avoir lu le titre de l'ouvrage, il sauta à la fin du volume et y lut le nom de Richard d'Annebaut dans les derniers vers ; alors, sans plus ample examen, il

conclut que cet auteur avait mis en vers la coutume de Normandie , et c'est sous ce rapport qu'il le fit connaître dans la république des lettres. (1)

Mais comme le manuscrit de M. Foucault a passé dans la bibliothèque Harleienne (2) , en le parcourant plus attentivement , nous avons vu qu'il contient d'abord la coutume de Normandie versifiée par Guillaume Cauph , et ensuite les institutes de Justinien en vers français par Richard d'Annebault. Nous relevons cette méprise , parce que Galland a cité des vers qu'il attribue au dernier de ces auteurs, tandis qu'ils appartiennent au premier.

Houard, dans son ouvrage sur les lois anglo-normandes , a commis la même faute , parce qu'il a lu avec la même légereté que Galland. On trouve dans le journal des savants (3)

---

(1) Mém. de l'acad. des inscrip. vol. 2. p. 734.

(2) N° 447.

(3) Août et décemb. 1785.



deux lettres de l'abbé de St-Leger, qui prouvent la trop grande précipitation de cet avocat en lisant son manuscrit, et son erreur en attribuant à Richard d'Annebault la coutume de Normandie en vers français; mais l'abbé ne leva pas la difficulté; n'examinant pas plus soigneusement que les autres; il ne vit pas qu'il y avait deux ouvrages dans plusieurs des manuscrits qu'on citait de part et d'autre; il finit par décider que Guillaume Cauph avait mis primitivement la coutume normande en vers, et que postérieurement Richard d'Annebault avait revu cet ouvrage, c'est-à-dire que, pour refuter une erreur, l'abbé de St-Leger en émettait une autre.

En général, les manuscrits de la coutume de Normandie en vers français renferment assez ordinairement les institutes de Justinien également en vers. Cette réunion des deux ouvrages pourrait servir à la solution d'une question fameuse et encore indécise parmi les jurisconsultes, savoir si le droit romain

était le droit commun en pays coutumier, pour les cas qui n'étaient pas prévus par les coutumes. L'affirmative paraîtrait assez probable par cette attention de nos anciens jurisconsultes à réunir dans le même volume les deux ouvrages de Guillaume Cauph et de Richard d'Annebault, comme leur étant également nécessaires.

Au reste, la traduction des *Institutes* est d'autant plus curieuse, que cette version d'un ouvrage classique est faite dans le XIII<sup>e</sup> siècle, et qu'à cette époque on ne trouve presque aucun littérateur occupé à ce genre de travail. La diction de Richard d'Annebault est toujours claire, et son style avait si peu vieilli, qu'on fit imprimer son ouvrage dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, (1).

---

(1) Catalogue de la Vallière n<sup>o</sup>. 2920.



## CHANSONNIERS

Des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.



QUELQUES écrivains ont affirmé que, dans le genre lyrique, les Troubadours furent les instituteurs de la France et même de l'Europe moderne.

Cette opinion, émise par des littérateurs, d'ailleurs très-distingués, n'a jamais été appuyée de preuves décisives, et il était difficile de les fournir : en effet, la langue romane du nord, sortant de la langue latine, la prosodie de la dernière dut également servir à former celle de la première, et les poètes français et anglo-normands n'eurent pas besoin

de recourir à d'autres maîtres dans l'art lyrique; ils trouvèrent dans la poésie latine classique des modèles pour les différentes coupes de vers et pour des stances de toute espèce. Ils firent plus; loin de s'asservir à suivre ces modèles, ils inventèrent de nouvelles formes de versification, et les Jongleurs et les Trouvères durent, en les imitant, en inventer également. Si nous n'avons ni la chanson des Normands à la bataille d'Hastings, ni celles des poètes qui célébrèrent cette mémorable journée, il nous reste des pièces de vers latins du même siècle sur la mort du Conquérant, et les strophes, qui sont d'une coupe nouvelle, sont par là même de l'invention de leurs auteurs. Qui pourrait soutenir que ces chansons en langue romane dont parle l'histoire, composées en l'honneur du Conquérant, n'avaient pas le mérite d'une nouvelle forme, et par conséquent celui de son invention? Or comme il n'existait pas de Troubadours à cette époque, eut-on dire qu'ils en avaient fourni des mo-

dèles ? Rendons hommage aux talens des poètes du midi de la France ; convenons même qu'au-delà de la Loire on chantait aussi anciennement qu'au nord de ce fleuve et les faits historiques et les charmes de l'amour ; mais qu'on ne leur accorde pas une espèce d'autorité magistrale , en leur attribuant exclusivement la gloire d'être les fondateurs de la poésie dans l'Europe moderne. L'ancienneté de la date ne protive rien dans une pareille discussion , parce que les titres littéraires de chacune de nos provinces n'étant pas connus , la question restera toujours indécise , excepté aux yeux de ceux que l'esprit de localité aveugle.

Nous avons donc eu des chansonniers parmi nos Jongleurs et nos Trouvères Normands et Anglo-normands ; nous avons vu qu'ils chantaient en langue romane dans la première moitié du X<sup>e</sup>. siècle , qu'ils célébraient Charlemagne et Roland dans le XI<sup>e</sup>. , et enfin dans le XII<sup>e</sup>. et le XIII<sup>e</sup>. ils chantent les événemens

mémorables, et leur amour pour leurs dames. On trouve et les noëls et les ouvrages des derniers dans plusieurs manuscrits de la bibliothèque du roi, et surtout parmi ceux de Cangé; leur liste est très-nombreuse, et ils comptent avec gloire parmi eux des hommes distingués dans les premiers rangs de la société.

Notre duc Richard Cœur-de-Lion,

Thibaut, roi de Navarre,

Pierre de Dreux, duc de Bretagne,

Jean de Dreux son frère, comte de Braine,

Hugues de Lusignan, comte de la Marche,

Henri III, duc de Brabant,

Charles, comte d'Anjou,

Le Chastelain de Coucy,

Le Vidame de Chartres,

Le comte de Bar,

Le comte de Béthune,

Et un grand nombre d'autres seigneurs des premières maisons de la France. M. de la Borde, dans ses *Essais sur la musique ancienne et*

*moderne*, a donné leurs noms, et a publié une partie de leurs chansons, mais nous ne parlerons ici que de ceux qui ont appartenu à la Normandie et à l'Angleterre.

**MAURICE DE CRAON  
ET PIERRE SON FILS.**

Maurice de Craon était petit fils de Guy de Craon, qui accompagna le duc Guillaume à la conquête de l'Angleterre en 1066, et qui fut fait baron de Burton dans le Lincolnshire, baronnie qui porte encore le nom de *Burton Craon* (1). Alain son père fonda le prieuré de St-Jacques de Freston dans le même Comté sous le règne de Henri 1<sup>er</sup>. (2). Enfin Maurice de Craon est mentionné dans les rôles anglais de l'année 1156, où il paie à l'échiquier trois gerfaux et un épervier de Norwège (3).

L'illustration suivit en Angleterre cette bran-

(1) Domesday Book.

(2) Tanner's Notitia monastica.

(3) Dugdale's Baronag. vol. 1. p. 412.

che de la famille de Craon : Maurice fut nommé gouverneur d'Angenis par Henri II en 1174 (1) ; la même année, il assista comme témoin à l'acte de pacification signé à Falaise entre ce prince et ses enfans (2). Le même roi le nomma, en 1177, pour juger, conjointement avec les évêques du Mans, de Nantes et de Périgueux, les contestations qui pourraient s'élever sur le traité fait entre lui et le roi Louis le jeune. Enfin Maurice de Craon possédait au XII<sup>e</sup>. siècle les terres de Ham de Waleton, d'Ewell, de Combe etc, dans le comté de Surrey, et en 1216, année de sa mort, son fils Pierre fut confirmé par le roi Jean-sans-Terre dans la possession des mêmes domaines (3).

C'est dans les manuscrits de Cangé, à la bibliothèque du roi, qu'on trouve les chan-

---

(1) Rad. de Dicet. adan. 1174.

(2) Rymer. acta, vol. 1.

(3) Litt. pat. 17. Johan. Reg. m. 24.



sons de Maurice de Craon et de son fils ; elles y ont leur place parmi celles des seigneurs et des Trouvères du moyen âge. C'est sans raison que La Borde dans ses *Essais sur la musique* les a attribués à un vassal qui avait pris le nom de Craon ; il n'a pas saisi le sens du texte de ces deux poètes ; il eut dû remarquer que dans les manuscrits on les qualifie de *Messires*, et que même les armes de leur famille y sont enluminées(1). Cet auteur s'est également trompé en faisant de Maurice et Pierre de Craon deux frères, ce qui est contraire aux actes les plus authentiques ; le fils dit qu'il chante l'amour par droit d'héritage, et voici comment le père le chantait avant lui :

Al entrant del doux termine  
 Del temps nouvel,  
 Que naist la flours en l'espine,  
 Et cist oisel  
 Chantent parmi la gaudine

---

(1) *Essais sur la musique*, vol. 2 p. 184.

Seri et bel,  
 Donc me rassent, amours fine  
 D'un très-doux mal,  
 Quar je ne pens a rienz al  
 Fors la v'mes ciers s'adine  
 Etc.

### ROBERT DE MAUVOISIN

Ce poète était de la famille Mauvoisin, qui possédait la terre de Rosny dans les XII<sup>e</sup>. et XIII<sup>e</sup>. siècles ; il avait d'autres terres dans les environs de Mantes, comme on le voit dans les registres de Philippe - Auguste, qui place Robert parmi les chevaliers de la Chastellenie de cette ville. Il possédait encore d'autres seigneuries dans la Basse Normandie, comme celle de Rosel, canton de Creully, et celle du port *Mauvoisin*, commune près de l'embouchure de l'Orne, et qu'on nomme aujourd'hui *Benouville* (1). Robert est cité comme témoin dans plusieurs chartes de l'abbaye

---

(1) Regist. Philip.-Aug.

de St-Sauveur-le-Vicomte, et entre autres dans celles des Tesson, barons de St-Sauveur, et des Fitz Ernis, barons de la Motte de Cesny (1). Il prit la croix avec le sire de Coucy son parent en 1197, et on peut voir sa conduite dans l'Orient, d'après l'historien Villehardouin.

Il était difficile qu'appartenant à la maison de Coucy, Robert de Mauvoisin n'eût pas appris à chanter l'amour : aussi trouve-t-on ses chansons parmi celles des Trouvères du moyen âge dans les *Mss de Campé*.

#### ROGER D'ANDELY.

Ce poète était seigneur d'Hermanville, dans le pays de Caux ; il est nommé parmi les chevaliers qui devaient au duc de Normandie le service militaire à raison de leurs fiefs, comme on peut le voir dans le registre de Philippe-Auguste (2).

(1) Bibl. du Roi mss. de Boze.

(2) Hist. de la maison de Harcourt, vol. 1. p. 287.

Avant l'invasion de notre province par ce monarque, le duc Jean-sans-Terre l'avait nommé, en 1201, gouverneur du château de Lavardin, et en même temps il lui avait donné la jouissance des terres et des droits qui appartenaient à cette forteresse; ce fut à Garsin de Glapion, grand sénéchal de Normandie, que furent adressées les lettres du duc pour le mettre en possession (1).

Ce seigneur fit en priuré de Ste-Foy de Longueville plusieurs donations de biens situés dans sa terre d'Hermanville, et pour reconnaître ses bienfaits, on célébrait pour lui, tous les ans dans ce priuré, un service solennel, le 15 des ides du mois d'août (2).

Il ratifia comme seigneur suzerain les donations faites au même priuré, par Raoul de Canteloup, et en reconnaissance on célébrait

(1) Bot. cartar. 3ii an. regis Johan. in dorso.

(2) Obituair. Sanctæ-Fidis de Longavilla, bibl. reg. Pari. N°. 5198.

pour lui un autre service le 3 des calendes de juin. (1).

On trouve les chansons de ce poète dans les diverses collections de celles des princes, des seigneurs et des Trouvères français, conservées à la bibliothèque du roi parmi les manuscrits de Cangé; celles de Roger d'Andely sont dans le genre érotique.

#### RAOUL DE FERRIÈRES.

Ce Trouvère appartenait à une famille qui date de la conquête de l'Angleterre par les Normands, et dont le nom fut aussi illustre dans cette île que dans notre province. Les baronnies de Ferrières, du Neubourg et de Thury (Harcourt), les terres de Livarot, St-Vincent du Boulay, Monstreul, Faveroles, etc. furent jadis ses possessions en Normandie, et aujourd'hui les lords Ferrers la représentent en Angleterre (2).

---

(1) Ibidem.

(2) Domesday Book, et les pérages d'Angleterre.

Raoul de Ferrières était fils de Hugues , seigneur d'Osmonville ; il confirma , en 1209 l'abbaye de la Noë , diocèse d'Evreux , dans la possession des biens donnés par Sybille du Merle , et qui étaient situés dans l'étendue de ses fiefs (1). Sa famille avait du goût pour les lettres ; son parent Gilles de Ferrières donna au prieuré de Longueville les *chroniques d'Hégesipe* et les *commentaires de St-Augustin sur les psaumes* ; en reconnaissance on célébrait tous les ans pour lui un service solennel le 3 des ides de juillet (2). Le goût de Raoul fut pour la poésie érotique ; c'est un des Trouvères qui ont laissé le plus de chansons dans ce genre. Quelquefois il exprime les sentimens de l'amour en respectant la décence : ainsi , dans une de ses chansons , s'il fait le portrait de sa dame , il dit avec calme :

(1) Mss de Dom le Noir , vol. 75.

(2) Obituar. Sanctæ Fidis de Longavilla.

Cortoise et sage et simple sens orgueil ,  
 Gente de cors et de clere facon ,  
 Se de son cuer sont vrai temoig si oils ,  
 Ses dous regard me promet guérison  
 Des maux dont ja je ne quier guérir  
 Se par li non ; mes je suis en doutance  
 Se mon pensé li oserai gehir ,  
 Ou , s'en tesant , ferai ma penitence ;  
 Asez aim meux éprouver que faillir.

Une autre fois il se laisse entraîner par le délire de la passion , et alors il en montre tout l'aveuglement ; ainsi dans une autre chanson sur la beauté de sa dame , Dieu même selon lui a épuisé tout son pouvoir en la faisant ; s'il voulait en produire une semblable , le poète est persuadé qu'il ne le pourrait pas :

Dex , qui tous ses biens i assist ,  
 Voloit il son pooir monstrier ?  
 Onques sa pareille ne fist ;  
 Et s'il s'en voloit bien pener ,  
 Ne feroit il mie sa per.  
 Mais ce me grieve qu'il n'y mist  
 Que bien me vousist esgarder  
 Etc.

D'autres chansons de ce poète expriment des transports aussi délirants. Il y en a une adressée à Henri de St-Denis ; je pense que c'est St-Denis d'Aclon près Dieppe.

C'est toujours dans les manuscrits de Cangé qu'il faut chercher les chansons de Raoul de Ferrières.

#### HUGUES DE LA FERTÉ.

Les seigneurs de la Ferté-Fresnel sont qualifiés *Chastelains*, dans le dénombrement des fiefs de la Normandie, rédigé sous Philippe-Auguste (1). On y lit que cette famille possédait encore cinq fiefs de chevalier dans le comté de Breteuil. Hugues de La Ferté, qui vivait pendant la minorité de St-Louis, est qualifié *Messire* dans les manuscrits qui renferment ses poésies (2). Il ne s'amusa pas comme les preux de son temps à chanter l'amour ; ses sujets sont tous patriotiques :

---

(1) Regist. Philip. Aug.

(2) Bibl. du roi 7222.



dans une de ses chansons il attaque les princes et barons dont la ligue tendait à priver la reine Blanche de la régence du royaume. Après l'éloge des vertus de cette princesse, de sa tendresse pour son *petit enfanchon*, et surtout de sa sage prévoyance en faisant raser les fortresses de Thibaut, comte de Champagne, un des chefs de la ligue, il s'adresse aux barons, et en leur reprochant leur incapacité en fait de gouvernement, il leur dit que tous ensemble ils ne seraient pas propres à gouverner un bourg :

Que vont querant cil fol barons bregier  
 Qui ne viennent à madame servir,  
 Qui n'ieus saurait tout le mont justicier  
 Qu'entreus trestous d'un povre bourc joir !  
 Et del tresor sole a fait son plaisir,  
 Ne voi qu'a eus en ataigne,  
 Conquise en la justice roumaigne ;  
 Si qu'ele fait Barons pour maus tenir,  
 Et les pluseurs en une horte saintfr.

Le poète termine sa pièce en attaquant personnellement Pierre de Dreux, comte de Bretagne, qui voulait s'emparer des états du jeune roi :

Dex! li las de Breteigne  
 Trouvera il jamais ou il temaigne  
 S'ensi li veut toute terre rolier?  
 Dotez ne sai je qu'il puisse devenir.

Dans une seconde chanson contre le comte de Champagne, le Trouvère le représente comme *doré d'envie*, *freté de felonie*, et indigne de *faire chevalerie*; il jette même des doutes sur la légitimité de sa naissance et soutient qu'il n'est pas *bien né*.

Deux autres chansons paraissent faites dans les premières années de la majorité de St-Louis, et renferment des conseils au jeune monarque contre les Anglais, les Espagnols et le comte de Champagne.

#### RICHARD DE SEMILLY.

Richard du Hommet, connétable héréditaire de Normandie et fondateur de l'abbaye d'Aunay, mourut en 1181, laissant trois fils; Enguerrand, le dernier épousa Cécile de Semilly, dame de Semilly et de Cambes, et il

prit le nom de sa femme. Ses descendants le conservèrent jusqu'à la fin de XV<sup>e</sup> siècle, ainsi que la baronnie d'Aunay qui lui était échue en partage. Parmi eux nous n'avons à parler que de Richard de Semilly, petit fils d'Enguerrand ; il est souvent cité dans les chartes de l'abbaye d'Aunay, fondée par ses ancêtres (1).

La Borde s'est trompé en faisant de ce Trouvère et de Richard de Fournival un seul et même individu ; les manuscrits démontrent son erreur, puisqu'on y trouve les poésies de l'un et de l'autre distinctes et séparées, et ayant en tête le nom de leur auteur. (2)

Richard de Semilly nous a laissé quelques pastourelles et un assez bon nombre de chansons, toutes dans le genre érotique ; plusieurs qui sont à refrain, ont été imprimées par La Borde (3).

---

(1) Chartul. Alneten.

(2) Mss. de Cange *Passim.*, La Borde, vol. 2. p.

(3) Ibid. p. 213.

## GAUTIER D'ARGIES.

Ce Trouvère est qualifié seigneur de Quillebeuf, en 1274 (1); sa famille a donné plusieurs grands baillis au baillage d'Evreux. La Borde dit qu'il était l'ami de Richard de Semilly. C'est tout ce que nous savons sur ce poète qui nous a laissé vingt-sept chansons, toutes sur l'amour, sujet ordinaire de nos preux chevaliers du XIII<sup>e</sup>. siècle (2).

## BAUDOUIN DES AUTIEUX ( DE ALTARIBUS ).

Ce Trouvère possédait cinq fiefs de chevalier dans la mouvance du château de Bonneville-sur-Touque, et entre autres la terre des Autieux près Pont-l'Évêque; il n'a laissé que deux chansons; du moins nous n'en avons pas trouvé un plus grand nombre dans les manuscrits que nous avons parcourus.

---

(1) Hist. de la maison de Harcourt, p. 1127.

(2) Mss. de Cangé.

## JEAN ET GILLES DE MAISONS.

Jean de Maisons était bailli de la ville de Bayeux en 1246 ; il occupa encore cette place en 1254 , mais il en fut le dernier titulaire , parceque ce fut vers cette époque que St-Louis supprima les baillis particuliers des villes et bourgs ayant des forteresses , et institua les grands bailliages qui ont subsisté jusqu'à la révolution (1). Philippe-le-Hardy , dans ses lettres patentes de l'an 1277 , portant amortissement des biens nouvellement possédés par le chapitre de Bayeux , cite les donations faites à l'église cathédrale de cette ville par Jean de Maisons. (2) Gilles de Maisons était parent de ce dernier , et leur famille possédait probablement la terre de Maisons proche Bayeux. Les poésies de l'un et de l'autre sont érbtiques. (3)

---

(1) Mss. de Colbert , vol. 15.

(2) Chartul. antiq. penes Dom. Leprevost.

(3) Mss. de Cangé , vol. 2. p. 333.

## RICHARD DE FORNIVAL,

Ce Trouvère, qui vivait sous St-Louis, est qualifié *maître* dans l'obituaire de la métropole de Rouen ; il donna au chapitre de cette église des rentes sur des biens immeubles situés dans cette ville, et on célébrait pour lui un service solennel le premier mars de chaque année. (1) On a écrit qu'il était chanoine de Soissons et chancelier de l'église d'Amiens ; mais ses propriétés à Rouen, et ses donations à la cathédrale de cette ville nous portent à croire qu'il en était originaire, et que probablement il était attaché à son clergé. Il nous a laissé quelques pastourelles et un grand nombre de chansons érotiques (2).

## FRANÇOIS CARAUSAUS OU CARAZOI.

Ce Trouvère était chanoine de Rouen ; l'obituaire de cette église loue son grand savoir (*vir magnæ scientiæ*), et le 5 des Ides de

---

(1) Bibl. du roi, n° 5196.

(2) Mss. de Cangé, vol. 2. p. 326.

juin, on célébrait pour lui un service solennel dans cette métropole. Il ne faut pas être étonné de voir cet ecclésiastique placé parmi les chansonniers du XIII<sup>e</sup> siècle : la littérature du moyen âge eut ses Chaulieu et ses Voise-non ; on trouve dans les manuscrits de Cangé des chansons érotiques composées par des chanoines de plusieurs cathédrales et même par des moines. Le Trouvère dont nous parlons appartenait à une famille dont plusieurs membres avaient figuré d'une manière distinguée dans l'église de Rouen : en 1329, Mathieu Carausus est qualifié *judis archidiaconus dei grand Caux*, (1), et en 1422 Henri V nomma Jean Carausus chanoine de la même église (2).

#### PIERRE DE VIESMAISONS.

PIERRE de Viesmaisons était d'une ancienne famille noble de la Haute Normandie. Comme les autres seigneurs des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles,

---

(1) Obituar Rotomagen.

(2) Rot. Norm. an. 10. Henrici. V.

il nous a laissé beaucoup de chansons , mais il sut en varier les sujets : après avoir composé des pièces érotiques ; il monta sa lyre au ton de son siècle ; il chanta la croisade : matière très convenable à l'époque où il écrivait , puisqu'il vivait sous St-Louis.

### JEAN DE TRIE.

JEAN seigneur de Trie dans le Vexin , est mentionné , ainsi que ses autres possessions dans la Haute et Basse Normandie , dans le registre de Philippe-Auguste. Il combattit à la bataille de Bouvines , suivant les rôles du ban et de l'arrière ban , en 1214. Ses chansons sont adressées à la comtesse de Blois ; on les trouve dans les manuscrits de Cangé , et dans ceux que La Borde a fait connaître dans le second volume de ses *Essais sur la musique*.

Si nous terminons ici l'article des chansonniers Normands du moyen âge , c'est que dans la liste nombreuse des poètes qui travaillèrent dans le même genre et aux mêmes



époques, il n'est pas toujours facile de découvrir à laquelle de nos provinces du nord de la France ces Trouvères ont appartenu. Mais si les noms marquants de ceux dont nous avons parlé, et plus encore leurs armoiries souvent accolées à leurs noms dans quelques manuscrits, ont facilité notre travail, il n'en reste pas moins incomplet à nos yeux, puisqu'il existe tant d'autres chansonniers dont les noms sont connus, mais dont l'origine est ignorée.

Quant aux Chansonniers anglo-normands, leurs poésies sont éparses dans les manuscrits; tantôt elles sont érotiques et tantôt historiques; mais leurs auteurs n'étant pas nommés, nous ne pouvons les faire connaître. D'ailleurs soit que leurs poésies d'un genre léger et fugitives n'aient pas paru assez importantes pour être recueillies, soit que le temps nous ait dérobé les collections qui ont pu en exister, on en trouve rarement des recueils dans les bibliothèques publiques de l'Angleterre.

**GODEFROY DE WATERFORD.**

Le poète, né en Irlande, était religieux de l'ordre de St-Dominique

Nous avons de lui plusieurs traductions d'ouvrages latins en français ; mais on ne trouve en vers que celle de l'histoire de Troye par le faux Darès de Phrygie. (1) Cet écrivain du XIII<sup>e</sup>. siècle, fut aidé dans ses traductions par Gervais Copale ; mais nous n'avons aucunes notions sur ce collaborateur, que la

---

(1) Inscip. vol. 28.

simple mention que les biographes font de lui, en parlant de Godefroy de Waterford. L'évêque Tanner, dans sa *bibliotheca britanno-hibernica*, ne nomme ni l'un ni l'autre de ces écrivains.

On trouve à la bibliothèque du roi, sous le n° 7856, les différentes traductions qui leur sont attribuées.



**JEAN RENAULT.**

Le Trouvère normand était originaire du Bessin, et peut-être un des ancêtres du poète Renault de Segrais, du moins ils paraissent avoir eu leurs possessions dans le même canton. Nous avons du premier,

1°. *Le Roman au chevalier au Cygne* : c'est l'histoire romanesque d'Eustache de Boulogne, de la naissance de son fils Godefroy et des exploits de celui-ci à la première croisade. On donne cet ouvrage comme contenant trentemille vers, dont la première partie est de Renault et la seconde est attribuée à Graindor de

Douay ; mais la première, dans les Mss. Du roi d'Angleterre, n'a pas plus de 6,000 vers (1).

Le second ouvrage de Renault est le *Lai d'Ignaurès*, chevalier bas breton :

Né fu de la terre de Hoel

A Riol, un noble chastel.

C'est l'histoire tragique du galant Ignaurès qui, ayant douze pairs relevant de sa seigneurie, fut aimé des douze paires et fut victime de leur amour ; ses pairs le tuent et font manger son cœur à leurs femmes qui moururent de chagrin. C'est dans cet ouvrage que Renault se fait connaître en nous apprenant qu'il l'avait composé pour sa mie la dame de la Caine (2). Cette commune appartenait à la famille Malfillastre, qui avait la seigneurie de Cursy, Ouffières, etc. et qui avait fondé dans le XI<sup>e</sup>. siècle le prieuré de la Caine qu'elle avait donné à l'abbaye de Beaumont-lès-Tours.

---

(1) 15 E. VI.

(2) La Caine arrondis. Caen canton d'Evreey.

Le grand d'Aussy a publié en prose le *Lai d'Ignaurès* (1), et il observe avec raison que plusieurs poètes l'avaient déjà mis en vers, puisqu'en parlant de son ouvrage, le Trouvère Renault nous dit lui-même que

François, Poitevin et Breton  
L'appellent le *Lai del prison* :

d'autres Trouvères l'avaient donc versifié avant lui.

MM. Monmerqué et Francisque Michel ont récemment publié le texte original de Renault; c'est le patois du Bessin.

Son troisième ouvrage est le *Lai de l'Ombre et de l'Anneau*; le Grand d'Aussy a donné un précis de cette anecdote (2).

---

(1) *Fabliaux* vol. 1, p. 265.

(2) *Ibid.* vol. 1, p. 179,

**ROBERT BIKEZ.**

ous ne savons rien sur le personnel de ce Trouvère anglo-normand ; il ne nous est connu que par un Lai breton qu'il a mis en vers français , et qui est intitulé *le Lai du Corn*. Cet ouvrage est de la fin du XIII<sup>e</sup>. siècle ; il commence ainsi :

De une aventure ki avient  
A la cour del bon roi Artus  
Etc.

Tyrwhitt et Warton ont publié quelques extraits de ce Lai : un jeune et beau chevalier monté sur un superbe palefroy , arrive

à Carléon où le roi Artur tenait sa cour plénière ; il porte une grande et magnifique corne d'ivoire suspendue à trois bandelettes d'or ; elle est ornée de pierres les plus précieuses ; cent sonnettes d'or y sont attachées. C'est l'ouvrage d'une fée qui le travailla dès le tems de l'empereur Constantin. Si on y touche seulement du bout du doigt , on entend aussitôt une harmonie si délicieuse , que ni la harpe , ni la vielle , ni même le chant des sirènes ne peuvent l'égaliser. Mais pour produire ce merveilleux effet , la maligne fée avait enchanté son ouvrage , de manière qu'il ne rendait aucun son , si le chevalier ou la dame qui y touchaient , n'étaient pas fidèles. Il fallut obéir au roi Artur qui commanda l'épreuve à toute sa cour. Soixante mille personnes , tant dames que chevaliers et écuyers , furent contraints de la subir , et le seul Caraduc ou Cradek , fut l'heureux chevalier qu'on ne put accuser d'infidélité.

Robert Bizez termine son Lai en assurant



qu'on conserve cette corne à Cirencester (1) :

Qui fust a Cirencester  
A une haute feste ,  
La poureit il veer ,  
Icest corn l'ont pur veir,  
Ce dist Robert Bikez.

Ce Lai a fourni à l'Arioste sa coupe enchantée que La Fontaine a si bien imitée, mais cette imitation pouvait être calquée sur le Fabliau du *Court mantel*, fiction du même genre mise en vers par plusieurs Trouvères, et dont le fond était tiré des Romans de la Table Ronde.

---

(1) Canteb. Tales pref. The Hist. of. english poetry  
vol. 2. p. 432.

## GUILLAUME CAUPH.

**L**A Normandie , jusqu'à la révolution , fut toujours régie par sa *Coutume* ; mais il paraît certain que jusqu'à la mort du Conquérant en 1087 , la tradition orale avait seule conservé la connaissance du droit normand de cette époque , et que la mémoire en avait perpétué les dispositions.

En effet , entre les années 1087 et 1100 , le duc Robert , fils aîné du Conquérant , convoqua à Caen les évêques et les barons de la Province , et dans cette assemblée tenue en présence du roi d'Angleterre , Guillaume le

Roux son frère , il fit reconnaître les principaux réglemens faits par ses prédécesseurs pour la liberté des personnes et celle du commerce , pour la répression des vexations de la noblesse , la sûreté des routes , la valeur des monnaies , le maintien de la justice , et surtout pour la libre disposition des forteresses des barons , qui appartenait au duc , quand il la requérait , etc. Mais comme ces réglemens étaient d'autant plus importants , qu'ils tendaient tous au maintien de l'ordre et de la tranquillité publique , le prince ne se borne pas seulement à les faire reconnaître , ainsi que les peines encourues par ceux qui les enfreignaient ; il ordonne encore qu'ils seront rédigés par écrit ; précaution qui prouve incontestablement qu'ils ne l'avaient pas été jusqu'alors. Il ajoute qu'il existait encore beaucoup d'autres réglemens qui n'étaient connus que par l'usage , mais qui , quoique non écrits , n'en avaient pas moins force de loi. Au reste , il intitule le procès-verbal de l'assemblée : *Hæc*

*sunt consuetudines et justitia quas habet dux  
Normannie in eadem provincia* (1).

Ce sont là les premières traces de la législation normande écrite. Dans la suite on travailla certainement à réunir en un corps d'ouvrage tous les usages qui régissaient la Province. Les rôles normands et les chartes du XII<sup>e</sup>. siècle font mention des *coutumes de Normandie*, mais on n'en trouve la collection écrite que dans le siècle suivant.

Il existe en France, comme en Angleterre, un grand nombre de manuscrits de la coutume Normande; mais quoiqu'ils ne soient pas tous du même âge, ils présentent très-peu de variantes; il semble que la civilisation ni le temps ne devaient produire aucune amélioration dans ce qu'on appelait la *sage coutume*; aussi son texte latin, imprimé à Caen, en 1510, ne diffère pas de celui écrit dans le XIII<sup>e</sup>. siècle.

---

(1) Marten. Thesaur. anecdotor. vol. 4, col. 119.

Malheureusement aucun jurisconsulte n'a jusqu'ici comparé les manuscrits de la coutume primitive de notre Province, ni donné d'après eux, une histoire de l'ancien droit normand suivi avant la réforme de cette coutume. Un étranger plus curieux, le savant Ludwigt, s'en étant procuré un exemplaire écrit dans le XIII<sup>e</sup>. siècle, s'empressa de l'étudier, et frappé de ses dispositions si opposées aux lois romaines, et de ses rapports avec celles des Saxons, il le publia en 1726 sous le titre : *Leges normanicæ, germano-saxonicæ, cum notis et commentariis* (1).

Après ce texte latin, je n'en connais pas de plus ancien en français que celui de Guillaume Cauph. Je nomme ainsi ce vérificateur, parce que c'est sous ce nom que les Biographes l'ont fait connaître, quoique d'après les vers du poète, il soit constant qu'il l'a publié

---

(1) *Reliquiæ manuscriptorum omnis ævi diplomatum ac monumentorum adhuc ineditorum*, vol. 7.

comme une énigme , en ne donnant que les lettres qui doivent le composer, et qu'il a laissé aux lecteurs l'embarras de chercher l'ordre dans lequel il faut les placer pour le trouver :

Qui mon nom veut apercevoir  
Par A. Guille et M. pour voir  
Le saura et le surnom sache  
S'il y met C. A. U. H.

Ces vers démontrent la trop grande promptitude avec laquelle notre coutume versifiée, a été parcourue par Galland et Houard qui attribuent cet ouvrage à Richard Dourbault, par Froland, à Richard d'Ennebault et par Roquefort, à Nicolas d'Ourbaud. Houard l'a fait imprimer à la fin du quatrième volume de son dictionnaire du droit normand ; mais si son manuscrit était correct, il faut dire qu'il ne l'a pas toujours compris, notamment dans les vers que nous venons de citer.

Ce fut en traduisant le texte latin de notre coutume primitive que notre poète le versifia :

Et je qui me suis entremis  
D'avoir ces livre en rime mis ,  
Selon le latin l'ai extrait  
A mon pover sans malvès trait  
Etc.

Cette manière de mettre en vers les lois de son pays , provenait certainement, chez Guillaume Cauph, du goût des Normands pour la poésie. Ajoutons aussi que ce goût remonte à la plus haute antiquité ; Cicéron atteste que de son temps les enfans chantaient la loi des douze tables ; les Crétois chantaient également les lois de leur pays , suivant Elien ; celles des Egyptiens étaient des poèmes de la déesse Isis suivant Platon ; ce fut en vers que Lycurgue et Dracon donnèrent leurs lois aux Spartiates et aux Athéniens ; enfin Jupiter dicta en vers les lois de Minos , si nous en croyons Maxime de Tyr.

---

**GUILLAUME DE WADINGTON.**

**L**E seul nom de ce poète annonce son origine, et l'auteur nous apprend lui-même qu'il était né en Angleterre. On trouve dans les rôles de la quatorzième année du règne de Henri II (1170), ainsi que dans le cartulaire de Bullington, plusieurs individus du même nom dans le Lincolnshire (1). Ce poète qui pourrait bien être sorti de cette famille, était prêtre, et, à en juger par son style, il vivait dans la seconde

---

(1) Mss. de sir Jos. Banks.



moitié du XIII<sup>e</sup>. , ou au commencement du XIV<sup>e</sup>. siècle.

L'ouvrage de ce Trouvère est intitulé *Manuel de péchés* : c'est un traité complet des dogmes de la morale et des préceptes de la religion chrétienne. Il dit l'avoir mis en vers d'après un auteur latin qu'il ne nomme pas, mais dont l'ouvrage pourrait être le *Floretus*, poème latin que quelques-uns attribuent à St-Bernard, d'autres à un pape Clément, et qui a été imprimé à Caen, in-4°, en 1512, et à Londres, in-folio.

Ce qui rend la traduction de ce poème intéressante, c'est que Wadington n'a pas suivi littéralement son original, et que dans les articles où il traite de la morale, il a inséré beaucoup de choses très-curieuses sur les mœurs et les usages des Anglais de son temps. Mais laissant aux historiens à publier une partie aussi curieuse, nous ne nous arrêtons qu'aux notions qu'il nous donne sur la littérature de son siècle.

D'abord il nous parle du goût général des Anglais pour les Romans de chevalerie, pour les fables et les chansons, et il ne le blâme que parcequ'ils s'en occupaient les jours de Dimanche. Une autre espèce de poésie appelée *Rotwanges*, était alors très en usage parmi eux, elle consistait dans des pièces qu'on chantait en s'accompagnant avec la vielle ; or le poète ne défend pas seulement d'écouter tous ces genres d'ouvrage le Dimanche , il défend même de s'occuper de leur composition :

Romanz fables et chansunz ,  
Rotwanges ou altres folurs  
Fere ne oïr a teus jurs  
Nul ne deit , cum funt plusurs.  
Etc.

Mais les pièces de théâtre appelées *Miracles* faisaient surtout les délices de la nation anglaise. Déjà nous avons vu que Geffroy abbé de St-Alban en avait introduit le goût en Angleterre dès le commencement du XII<sup>e</sup>. siècle, et que la ville de Londres avait à cette époque

acquis une grande renommée pour cette sorte de représentations. Mais le témoignage de Wadington prouve que le laps du temps avait de plus en plus fortifié ce goût chez les Anglais. C'était dans les places publiques ou dans les cimetières, suivant le poète, que ces spectacles avaient lieu; on empruntait encore, comme au XII<sup>e</sup>. siècle, les ornemens des églises pour décorer le théâtre, quelques personnes prêtaient ce que l'église ne pouvait fournir, comme chevaux, voitures, habits, et d'autres apportaient leurs talens à l'orchestre; enfin, suivant le récit du poète, la pièce étoit quelquefois à grand spectacle. On la terminait par des danses, des luttes, ou des joutes.

Il paraît que les clercs qui composaient ces pièces en étoient aussi les acteurs. Pour embellir leur ouvrage, ils donnoient carrière à leur imagination, et plus ils atteignaient au merveilleux, plus ils étoient sûrs de plaire à un peuple crédule; aussi Wadington défend-il à ses lecteurs de croire à ces prodiges

faususement attribués aux martyrs de la primitive église ; mais ce qu'il reproche principalement aux acteurs, ce sont les déguisemens auxquels ils avaient recours pour mieux remplir leurs rôles ; malheureusement on n'entend pas trop en quoi il les fait consister ; il dit positivement qu'ils *déguisaient leurs faces*,

Ja unt leur faces déguisé  
 Par viseres li maluré,  
 Ce ke est défendu en decré ;  
 Tant est greigneur leur péché,  
 Etc.

On voit par ces vers qu'ils faisaient usage de masques ; mais empruntaient-ils la forme des animaux à la voracité desquels on livra souvent les martyrs, comme on le voit dans quelques manuscrits ? le poète ne parle pas assez clairement pour qu'on ait une opinion à cet égard.

Les anathèmes de Wadington contre les auteurs et les acteurs des pièces saintes, les condamnations qu'il prononce contre les

amateurs qui y accouraient de toutes parts, paraissent n'avoir rien changé au goût des Anglais pour les spectacles dont nous parlons. Plus d'un siècle après ce poète, les érudits anglais font jouer, en 1613, devant les pères du conseil de Constance plusieurs mystères de l'ancien et du nouveau testament (1). Si l'on en croit même quelques historiens anglais, le pape Clément VI avait accordé mille ans d'indulgence à ceux qui assisteraient paisiblement à la représentation des pièces saintes jouées à Chester, et l'évêque de cette ville en avait accordé quarante jours aux spectateurs (2). Sans examiner si ces indulgences ont été réellement concédées, si les bulles de concession sont bien connues et authentiques, nous disons avec Warton, que dans ces siècles où la peuple ne savait

(1) Hist. du Grand Conseil de Constance par l'Éfant, vol. 2. p. 440.

(2) Warton's, vol. 2. p. 78.

pas lire, il pouvait du moins, au moyen de ces représentations, quelque grossières, être instruit des principaux événements de l'ancien et du nouveau testament, connaître et admirer les vertus des premiers chrétiens qui défendaient la religion au prix de leur sang (1).

Mais tout en étant contre les pièces saintes par composition, étaient remplies de faits intéressants, Waddington ne laisse pas de placer dans son ouvrage beaucoup de contes dévots qui n'ont pas plus d'authenticité, mais il avait trouvé ces contes dans d'autres auteurs, la critique n'avait pas encore dicté ses règles pour distinguer le vrai d'avec le faux, tandis qu'il ne fallait que des notions ordinaires pour voir que les pièces saintes composées par des modernes s'écartaient des récits de la Bible et des faits de l'histoire.

L'ouvrage de Guillaume de Waddington est de près de 800 pages. On le trouve parmi les

(3) Ibid. vol. 3. p. 44.

manuscrits de la bibliothèque du duc de Norfolk, dans celle de la société royale de Londres, n° 28871ms. latins, *historiques*, bibl. regia n° 20 B. XIV, et bibl. Harleienne, 273, 4657 et 4974. C'est à la fin de ces deux derniers manuscrits que l'auteur se nomme, et nous donne tous les détails qui le concernent et qu'on ne trouve pas dans les deux premiers exemplaires. Il nous apprend qu'il n'avait entrepris de mettre ~~en~~ *en* vers français que pour le faire goûter par un peuple qui courait avec empressement après tout ce qui était écrit dans cette langue, et afin, dit-il, qu'il pût être entendu des grands comme des petits : ce qui prouve combien la langue française était alors généralement répandue en Angleterre, et que les pièces saintes étaient écrites dans cette langue ; car à quoi bon le poète aurait-il censuré en français des représentations qui auraient eu lieu dans un autre idiôme ? Au reste, il demande pardon à ses lecteurs des fautes qu'il aurait pu

commettre, soit contre la langue, soit contre  
la rime, quand qu'on n'est meslangié, il pourait  
lui en échapper, contre l'un et l'autre 88



# PIERRE DE LANGTOFT.



Voici encore un poète dont on a dénigré le nom en l'appelant *Longa Tofta*; cependant son nom indiquant assez son origine pour n'en pas faire un Trouvère français. On s'est également trompé en le plaçant parmi les auteurs du XII<sup>e</sup> siècle, et le détail de ses ouvrages va prouver cette erreur (1).

Pierre de Langtoft, chanoine du prieuré de St-Augustin de Bridlington, dans l'Yorkshire,

---

(1) Etat de la poésie franc. p. 240.

nous a laissé plusieurs ouvrages en vers français.

Le premier est une histoire versifiée des rois bretons depuis Brutus jusqu'à Cadwaladre, c'est-à-dire une traduction de *l'historia Britonum* de Geoffrey de Monmouth.

Le second est l'histoire également versifiée des rois anglo-saxons ; il la composa d'après Bède et diverses chroniques anciennes ; mais on ne conçoit pas comment il ait osé entreprendre ces deux ouvrages, quand, plus de cent cinquante ans avant lui, Robert Wace et Geoffroy Gaimar avoient fait le même travail en vers beaucoup plus réguliers et dans un style bien plus correct que le sien. Mais comme il a conduit le second ouvrage jusqu'au règne du roi Edouard 1<sup>er</sup>, il faut le regarder comme original dans cette partie de son histoire.

Le troisième ouvrage en vers attribué à Pierre de Langtoft, est une vie d'Edouard 1<sup>er</sup>, mort en 1307 : preuve certaine que ce poète n'a écrit que dans le XIV<sup>e</sup> siècle.

Le quatrième est une vie de St. Thomas de Cantorbéry, traduite en vers d'après l'ouvrage latin de Herbert de Bosham, secrétaire de ce archevêque. non

Le cinquième est en français dans le genre des Laies bretons. non

Et le sixième est une invocation à la Ste-Vierge.

On trouve le 1<sup>er</sup>, le 5<sup>o</sup> et le 6<sup>o</sup> des ouvrages ci-dessus dans la bibliothèque Cottonienne, Julius A. V. et à la fin on lit les vers suivants faits par le copiste du manuscrit qui paraît écrit sous la dictée de l'auteur :

Artus scriptoris careant gravitate doloris,

Sermo de Bruto fit sub dictamine tuto,

Culpa datur Petro, deficiente metro.

On voit par ces vers que le copiste avait du goût, puisqu'il ne veut pas qu'on s'en prenne à lui, si les vers sont défectueux ; c'est sur l'auteur qu'il rejette les fautes de versification. Il eût bien fait aussi de lui reprocher son style vraiment barbare ; son

langage est souvent si obscur qu'on l'entend difficilement. Je ne sais pas quelle prosodie il avait étudiée, mais il fait des grands vers de toute longueur, et l'on voit facilement qu'il écrivait sans règles comme sans goût ; pour qu'on puisse en juger nous plaçons ici le début de son histoire des Bretons :

Deus le tot puissant ke ceel e terre crea,  
 adon nostre pere home de terre spuma,  
 Naturalmente purviat quant il ordina  
 Ke home de terre venuz en terre rentira  
 Cil deu ly beïeye ke ben escotera  
 Coment Engleterre primes comensa  
 E pur quei primes Bretagne home l'apela,  
 Quant Troie par bataille jadis fu destruite,  
 E li Rai si Priamus fu tuez en la lute  
 Etc.

Lorsque le poète parle de l'enterrement du  
 duc Guillaume à Caen, il dit :

Ad Kene en Normandïe, le éveske le entourbaït  
 En le eglise saynt Esteyen, il mesmes la foudait.

Et lorsqu'il raconte que le duc Robert fut  
 expulsé de la même ville par ses habitans  
 il s'exprime ainsi :

Et le dux Robert de Normandie engeitez,  
 De son royaume et de son estat.

Mais Pierre de Langton, écrivain dans le  
 XIV<sup>e</sup> siècle, à cette époque la langue anglaise  
 commençait à se former; Chaucer en prépa-  
 rait les premiers éléments, et Edouard III,  
 en la faisant introduire dans les actes publics,  
 força par là même de négliger la langue anglo-  
 normande et de la laisser corrompre. Ce-  
 pendant nous verrons que, malgré les ordres  
 de ce prince, on écrivit encore en français,  
 même dans les matières judiciaires. La con-  
 quête de la Normandie et d'une partie de la  
 France par Henri V, et la possession de ces  
 contrées sous Henri VI, forcèrent les Anglais  
 de parler et de rapporter eux-mêmes en Angle-  
 terre une langue qu'ils avaient voulu en chas-  
 ser. Déjà Charles d'Orléans, les autres princes  
 et les seigneurs faits prisonniers à Azincourt  
 y avaient porté et le bon goût et le bon  
 français du temps, et nous verrons Gower

donner à notre langue, vers la même époque,  
une pureté qu'elle n'avait pas encore acquise  
dans cette île.

On trouve encore les ouvrages de Pierre  
de Langton au manuscrit de Londres, bibl.  
reg. 20. A. A. IX. 10.

le poète débute ainsi :

**VATRIQUET.**

Le poète né à Couvins, département de l'Orne, fut ménestrel en titre du comte de Blois, et son mérite le fit sagement choisir pour occuper cette place. Ses poésies sont toutes morales et instructives, elles consistent en vingt *Dit*s qui sont intéressans par l'esprit de chevalerie qui semble les avoir inspirés. On voit qu'il les composa entre les années 1319. et 1327. Fort des vérités qu'il met par écrit, il les adresse avec courage aux princes et aux seigneurs de la cour, et le dernier de ses *Dit*s ne contient que des

conseils de sagesse donnés au roi lui-même.

Dans le ditié des *enseignemens d'un jeune prince*, le poète débute ainsi :

Commencier vueil a toi, jeune fleur de jovente,  
 Si la bonne nature entour toi se desmente,  
 Mets a honneur conquere, cors, avoir et entente;  
 Fais ta vie odorer come fleur de bone ente;  
 Hardement te semont et vigeurs sa parente  
 En la cour de prouece ou les bons ont leur rente,  
 Illuec est suretez qui aux bons se presente,  
 Valeurs et courtoisie qui n'ont pensée lente;  
 La se marie honeurs qui les mauvais crave  
 La paiera largesce et son treu et sa rente;  
 Si tu veux cheminer de haut honneur la sente  
 Loiautez te menra, c'est une vertus gente  
 Des la courte et en la courte, qui valeurs et alente  
 Etc.

Dans le *Ditié des Loiautez des Trouvères en*  
 relevant le *pré* de cette vertu glit aux cour-  
 tisans :

De toutes vertus la gaigner  
 Est loiautez en grant seignor  
 Et qui miez vant en seignorie;  
 Loiautez est d'honneur la flour,  
 Humilité piteus, doucement  
 Sont de la loiautez mainie;



Loiautes en ses loiaus  
 Loiautes fait chevalerie  
 Loiautes n'a onques sejour  
 D'honorer bone compagnie

Loiautes maine bon conseil

Loiautes dient conven a jour  
 Etc.

Les strophes de ce ditié sont de douze vers  
 et il y en a plusieurs de cette espèce par  
 le même poète.

Le Dit ou ditié des douze dames de la fête  
 au comte de Flandre, est un récit très-gra-  
 cieux du mariage de Margueritte de France  
 avec le jeune Louis, qui devait être un jour  
 comte de Flandre et de Nevers, alliance heu-  
 reuse qui feroit enfin cesser la mésintelli-  
 gence qui existait depuis long-temps entre les  
 comtes de Flandre et les rois de France. Cette  
 fête eut lieu le jour de la Madelaine 1320,  
 à l'occasion de ce mariage; le poète en la  
 décrivant nomme les douze princesses qui y  
 figuraient: il fait connaître la beauté et les ver-  
 tus de chacune d'elles; il n'oublie pas de décrire  
 leur costume, partie curieuse de son ditié; mais

ne voulant pas prononcer sur celle des princesses qui devait obtenir le prix de la beauté, il dit que le public offrît la rose à la nouvelle comtesse de Flandre.


*Le Dit des trois vertus* est satirique ; c'est la récit d'un songe du poète ; la raison lui apparaît et lui ordonne de se lever promptement pour aller en cour de Rome ; le pape doit y donner la plus belle fête du monde ; il a convoqué les rois et les hauts personnages de la chrétienté pour assister au mariage des évêques avec la Loyauté, des grands seigneurs avec la Charité, et du peuple avec la Vérité. Ainsi ces trois dames vont gouverner le monde. Alors tous les vices qui se trouvent bannis, se déchainent contre le nouvel ordre de choses. Description de leur exil de la cour ; pas un homme qui ne soit juste, tout va aller au mieux. Etonné de ces changemens merveilleux, le poète tout en dormant fait le signe de la croix, et n'en veut rien croire, s'il ne les voit lui-même. Il se lève et Raison

l'accompagne à la cour. On était à table, l'Humilité était assise auprès de l'impératrice, la Pitié commandait partout; Hardiesse et Prouesse traversent les rangs et remettent aux grands seigneurs des brefs d'invitation à la croisade demandée par le pape et commandée par le roi; tous promettent et prennent la croix; les braves se rassemblent; le pape, le roi, les princes, les prélats marchent à leur tête, et tant de chevaliers viennent se réunir à eux qu'on ne peut les compter. Mais au milieu de cette foule, le tumulte est si grand que le Trouvère s'éveille, et voyant avec peine que les choses vont tout autrement, il prend le parti de mettre son songe en écrit.

Dans ce Ditié, le poète fait la distinction du *ménestrel Trouvère* et du *ménestrel Jongleur*, et il observe que le premier ne recevait jamais d'argent, mais seulement des habits, et qu'on ne payait le second qu'en argent.

## DEUX TROUVÈRES ANONYMES.

Purgatoire de St-Patrice.

 VOIQUZ la célèbre Marie eût, au XIII<sup>e</sup>.  
siècle, donné une assez ample his-  
toire du purgatoire de St-Patrice, puisqu'elle  
est de plus de trois mille vers, deux autres  
Trouvères anglo-normands qui probablement  
ne connaissaient pas son poème, voulurent  
dans le siècle suivant traiter le même sujet.  
L'ouvrage du premier est dans la bibliothè-  
que Cottonienne, Domitianus A. IV, et ren-  
ferme environ dix-huit cents vers; l'ouvrage  
du second dans la bibliothèque Harleienne  
n°. 273, n'en a qu'environ sept cent soixante.

Un tel sujet comportant tout l'ornement et le charme du merveilleux, il n'est pas étonnant que plusieurs poètes aient voulu s'en occuper; il est même d'autant plus poétique que le pécheur qui pour se purifier, descendait dans le purgatoire de St-Patrice, passait auprès de l'enfer, en voyait toutes les horreurs, parvenait ensuite au paradis terrestre, et enfin apercevait d'assez près le séjour des bienheureux. Un tel voyage offrait alors au poète une ample matière à ces descriptions tantôt effrayantes et tantôt enchanteresses, qui font la haute poésie; et comme il ne pouvait les faire sans conduire ses lecteurs dans la région des prodiges, il était sûr de plaire aux Anglo-Normands toujours amateurs du grandiose et du merveilleux. Aussi un de ces Trouvères dit-il qu'on le presse de se charger de ce travail, et qu'il va le faire en français, afin d'avoir plus de lecteurs parmi les laïques: ce qui prouve que cette langue continuait d'être presque val-

gaire en Angleterre. Mais malgré le grand nombre d'écrivains de cette époque et du siècle précédent qui l'employèrent, on ne trouve pas qu'elle ait fait quelques progrès; on en peut juger par le début d'un de ses poètes:

Bun la, bone gent conforter,  
 E pur l'alme, d'home amender  
 Ad Dieu fet mainte merveille,  
 Saunts eui ne se meot esteile,  
 Ne la feuille chiet del raim,  
 Par cui oisel n'a point faim,  
 Une merveille vueil descrire,  
 Je suis reçois, ne l'os dedire,  
 De latin la dei estrere  
 E pur lais en romans fere....  
 Ce valt plus que conter fables;  
 Esches jouer, ou as tables,  
 Ou sourdent sovent tençons,  
 E aultres meprisions  
 De es parler lerrai a tant  
 E ma resun dirai avant,  
 Etc.


Après avoir parlé succinctement de quelques individus qui avaient descendu dans le purgatoire de St-Patrice, le poète donne particulièrement l'histoire de la descente qu'y fit

le chevalier Owein sous le règne du roi Etienne; cette date démontre l'erreur de M. de Roquefort qui a fait de ce chevalier messire Yvain, un des paladins de la Table Ronde, et de la cour du roi Artur, autrement le *Chevalier au lion*, dont Chrétien de Troyes a fait le *Roman*.



Roman de l'histoire de Yvain le Chevalier au lion  
 par Chrétien de Troyes  
 avec des notes de M. de Roquefort  
 par M. de Roquefort  
 Paris, chez M. de Roquefort  
 1818

## WALTER D'EXETER.

 n attribue à Walter d'Exeter le Roman de *Guy de Warwick* et de *Felice fille du comte de Bukingham*. Cet auteur, suivant Warton, et Carew, dans son histoire du Cornouailles, était un moine franciscain du couvent de Carocus dans le même pays, et qui vivait dans le XIII<sup>e</sup>. siècle (1). Cependant Bale dit simplement que Walter d'Exeter écrivit la vie de Guy (*vitam Guidonis*) (2), et long-temps avant lui Girard

---

(1) Warton, vol. 1. p. 91. -- Carew's Surv. Cornw. p. 59.

(2) Bale X. 78,



le Gallois l'avait insérée dans son histoire latine des West-Saxons (1) ; enfin Hearne a fait aussi imprimer en latin un extrait de la vie de ce champion (2). Mais est-ce en français ou en anglais ? Est-ce en prose ou en vers que ce moine a écrit le Roman de Guy de Warwicl ? C'est ce que Warton ne dit pas , et ce qu'il nous est impossible de savoir , d'autant plus que le Trouvère qui a mis ce Roman en vers , ne se fait pas connaître dans son ouvrage. Au reste , que ce soit Walter d'Exeter ou tout autre poëte , toujours est-il vrai que l'auteur était anglo-normand , son langage le prouve , plusieurs de ses expressions sont même prises dans la langue anglaise de son temps.

Ce Roman est très-intéressant : le plan et la marche tiennent beaucoup du genre épique ; la lecture attache par des incidents toujours

(1) Hist. Reg. West-Saxon. cap. XI.

(2) Appendix ad Annales Dunstapli. N°. XI.

bien amenés et toujours piquants ; Guy de Warwick est pieux comme Enée ; ses compagnons preux et loyaux ; leur morale pure et vraiment chevaleresque ; il y a du merveilleux dans les détails, la divinité même intervient dans le dénouement. Aussi le poète Chaucer fait l'éloge de l'ouvrage en l'appelant un *Roman de prix*. Il en existe un exemplaire dans la bibliothèque Harleienne n<sup>o</sup> 3775, mais il est incomplet ; celui de la bibliothèque du roi, Mss. de Colbert n<sup>o</sup> 4289, est sans lacune, et comprend 11,424 vers ; mais il faut observer qu'il renferme aussi les exploits de Héralt d'Ardenne, instituteur de Raynburn, fils de Guy de Warwick, et que dans quelques manuscrits on en a fait un Roman particulier.

M. Ellis a publié une version du Roman de Guy, en vers anglais, écrite dans le XIV<sup>e</sup>. siècle (1) ; il en existe une version en prose française, imprimée à Paris en 1525.

---

(1) Specimens etc. vol. 2 p. 1.

Pour donner une idée de la poésie du Trouvère, voici le portrait qu'il nous fait de Guy encore jeune :

Guy de Warwick fut apelé,  
 En la Court est mout honore  
 De chevalers et de sergans,  
 Ambur de petits et de grans;  
 N'out si petit en sa maison  
 Ki de luy n'out riche doum,  
 Ne n'out valet en la regné  
 Ki tant fût amé et prisé;  
 Pur ce ke il est bons et prus  
 Et de bonté surmontoyt tus;  
 A marvoyl l'ont tus egardé,  
 Tant est beaus et aligné;  
 Mout se pensa Dame Nature  
 D'en faire bele creature;  
 Tutes bontés en lui estoyent.  
 Et tus de lui grant bien disoyent,  
 De Burdure et d'eskyrmyr,  
 De chevals poyndre et retenir,  
 Guy de Warwik un mestre avoit  
 Herault d'Ardenne apelé estoit  
 Etc.

## JEAN LE CHAPELAIN :



ous ne connaissons de ce Trouvère  
 que le *Fabliau du sacristain de Cluny*;  
 c'est dans cette pièce qu'il atteste le goût des  
 Normands pour les fabliaux et les oontes, et  
 il la commence ainsi ;

Usages est en Normandie

Que qui herbergié est qu'il die

Fable ou chanson a son hosté :

Ceste coutume pas n'a en ostra

Sire Jehans li Chapelains ;

Voudra eonter dou Soucretain

Une aventure ; etc.

Ce goût pour les chansons, les fabliaux et

les fables était tellement répandu chez les Normands au moyen âge, qu'il avait pénétré jusque dans nos monastères : Odon Rigault , archevêque de Rouen, faisant en l'année 1250 la visite des diocèses dépendant de sa métropole, trouva que deux Religieux de l'abbaye de St-Etienne de Caen, Thomas d'Oistreham et Jean de Baudre , se livraient à la composition de pièces de cette espèce, et il les réprimanda sévèrement. Mais ces pièces dont le récit ou le chant charmait nos ancêtres, et que chacun d'eux aimait à chanter ou à réciter à son voisin, sont en grande partie perdues pour nous, et la même perte est également éprouvée en Angleterre. Quand je considère, dit Warton, les mœurs féodales et la magnificence des Normands nos ancêtres, leur amour de la gloire militaire, leur enthousiasme pour les croisades et l'admiration qui les accompagne après ces expéditions lointaines, je crois entendre leur suite nombreuse qui chante leur gloire, et je vois que tout leur amusement consiste dans le

récit d'aventures martiales ou de contes ro-  
manesques ; aussi, continue le savant historien,  
j'ai été bien trompé, lorsque dans mes recher-  
ches, je n'ai presque rien trouvé de tant de  
fabliaux qui excitent leur joie, ni de ces  
chants guerriers ou érotiques dont retentirent  
jadis leurs forteresses ; presque tout a péri avec  
leurs antiques châteaux.

## ADAM RAYMONT.



Le Trouvère nous a laissé un poème intitulé : *l'arbre d'Amour et de ses fruits bons et mauvais*. L'ouvrage fut composé en l'année 1345 et dédié à Bonne de Luxembourg, femme du prince Jean que Philippe de Valois son père avait créé duc de Normandie, et c'est à la duchesse de cette province que l'auteur adresse son poème. Mais il ne nous dit rien sur ce qui le concerne personnellement ; c'est dans une espèce d'énigme qu'il a en quelque sorte enveloppé son nom, et laissé à ses lecteurs l'embarras de le chercher à la fin de son ouvrage.

Ce poème est encore allégorique, suivant le goût du siècle. Le poète est transporté en songe dans un charmant bocage habité par l'amour :

L'aube du jour avait sa fin,  
 Chacun oisel, en son latin,  
 Chantoit parmi le vert bocage,  
 Mais je eus bien qu'en leur langage  
 Chascuns chantoit par amouretes,  
 Roussignols, merles, alouettes,  
 Et tous ceux du bois à la file,  
 Chascuns faisoit sa mélodie  
 De fiesse d'amour très-grant,  
 Et moi, meismes de leur chant  
 Estois je trop forment épris;  
 Car par leur chant m'estoit avis  
 Que chascun oisiel connoissoit  
 La douceur que mon cuer avoit  
 De ma pensée amoureuse  
 Etc.

Un preux chevalier introduit le poète auprès de l'amour :

Ce Dieu puissant et le meilleur,  
 Après sa suer qui est l'honneur,  
 Eloit assis en pied d'un arbre,  
 Qui n'avait pas plus de vingt branches,  
 Seches d'amour et toutes blanches;



Au pied de cet arbre merveilleux est une fontaine appelée la *fontaine de souffrance*, et au haut est placé un cœur

Moitié rouge et moitié pers,

Onques ne vit cœur si divers.

L'amour permet au poète de goûter des fruits de chaque branche : il en est qui sont si doux qu'il faut arracher de la branche celui qui en a une fois goûté; d'autres sont si amers qu'il faut sur le champ recourir à l'eau de la fontaine :

On en boit souvent nuit et jour,

Car souffrance nourrit l'amour.

Le Dieu, à la demande du poète, lui explique le nom de chaque branche de l'arbre, celui de sa feuille et la qualité du fruit qu'elle produit. Ainsi la branche de la beauté a pour feuille *Jeunesse*, et pour fruit *Plaisance*; la branche de doux regard a pour feuille *doux soupir* et pour fruit *desir*. Nous ne nous arrêterons pas aux notions que don-

ne l'amour sur les autres branches et sur leurs  
fruits, chacun peut les présumer. Nous dirons  
seulement que le poète annonce une grande  
connaissance du cœur humain, et qu'on doit lui  
savoir gré de n'avoir eu d'autre but, en nous  
montrant son *arbre d'amour*, que d'apprendre à  
l'homme à régler cette passion. L'amour le ren-  
voie en lui permettant de révéler ce qu'il a vu,  
et en lui ordonnant surtout d'annoncer que  
celui qui est loyal, n'a jamais eu à se plaindre  
de lui.

## GACÉ DE LA BIGNE.



LUSIEURS auteurs ont changé le nom de ce poète en ceux de *la Vigne* et *des Vignes*, et cela contre la foi des anciens manuscrits qu'ils n'ont pas su lire.

Gacé de la Bigne était de l'ancienne famille des seigneurs de la Bigne dans le diocèse de Bayeux, et lui-même nous apprend son antique et noble origine, tant du côté paternel que du côté maternel :

Le poète est né de Normandie  
De quatre costés de lignie  
Qui moult ont aimez les oyseaux,  
De ceux de la Bigne et d'Aigneaux

Et de Clinchamp et de Buron  
Lésit le prestre dont parlon.  
Si ne doit nul se merveiller  
Si les oyseaulx il a bien cher  
Quant ainsi il est enclinez  
Naturement de tous costez.  
Car souvent choses engendrables  
Engendrent choses ressemblables.

Il nous apprend aussi qu'on lui inspira dès son enfance le goût de la chasse, et qu'on l'y conduisait dès l'âge de neuf ans; mais le temps de sa jeunesse étant passé, il fut ordonné prêtre par le cardinal évêque de Preneste qui le fit son chapelain. Il fut ensuite successivement celui des rois Philippe de Valois, Jean, et Charles V. Le second de ces princes fait prisonnier à la bataille de Poitiers, emmena avec lui son premier chapelain, et comme il aimait passionnément la chasse, il le chargea de composer en vers, pour son fils Philippe de Bourgogne, âgé de quatre ans, un traité de la fauconnerie et de la vénerie. Gace de

la Bigne qui ne quitta pas le roi pendant sa captivité à Herford, commença son ouvrage en Angleterre, et vint l'achever en France après la mort du roi Jean. On y trouve des détails curieux et des anecdotes intéressantes sur la chasse. Comme cet ouvrage a été imprimé plusieurs fois, nous y renvoyons les lecteurs.

Mais nous devons remarquer sur ces éditions que, si quelques biographes ont, par ignorance, altéré le nom de l'auteur, les éditeurs le supprimèrent avec mauvaise foi en publiant son ouvrage.

La première édition est d'Antoine Verard à Paris, in-folio, sans date; cet imprimeur mit en tête du volume l'ouvrage de Gaston Phebus ou Gaston de Foix sur *les déduits de la chasse des bêtes sauvages etc.*, et ensuite celui de Gace de la Bigne comme étant du même auteur; et pour faire attribuer plus facilement au premier les deux ouvrages réunis, il sup-

prima les vers que nous avons cités ci-dessus, dans lesquels la Bigne fait connaître son origine, et tous ceux qui renferment des détails sur les différentes circonstances de sa vie.

La seconde édition de Jean Treperel, Paris, in-folio, sans date, et la troisième de Philippe-le-Noir également de Paris en 1520, ont des copies de celle d'Antoine Verard et par conséquent également altérées; il faut donc recourir aux manuscrits pour avoir le texte pur de l'ouvrage didactique de Gace de la Bigne.

Ce poète en sa qualité de *premier chapelain du Roi*, titre équivalent aujourd'hui à celui de *grand aumônier de France*, avait pour traitement un franc d'or par jour. Le roi Jean ayant arrêté la fondation d'une collégiale à St-Ouen près Paris, destina la place de Trésorier à Gace de la Bigne, et lui donna d'avance la jouissance de la terre de Lingèvres (canton de Balleroy) qu'il avait destinée pour doter cette

dignité. Mais ce roi étant mort avant que la fondation eût été effectuée, Charles V, son fils, reprit la terre de Lingèvres, et donna en dédommagement à Gace de la Bigne une pension de deux cents francs d'or à prendre sur les revenus de la vicomté de Bayeux.

On trouve la famille de ce poète toujours distinguée soit dans l'état, soit dans la république des lettres : Nicolas de la Bigne était en 1405 pannelier du dauphin, et grand maître des eaux et forêts de Normandie ; Marguerin de la Bigne, professeur en théologie, fut recteur de l'université de Caen en 1494, chanoine de Bayeux, curé de Rully et de Talevende ; il mourut en 1523 ; un second Marguerin de la Bigne, seigneur de Lambosne, fut chanoine et official de Bayeux et abbé d'Ardenne ; sa mort arriva en 1557 ; enfin un troisième Marguerin de la Bigne, chanoine et scholastique de Bayeux, fut grand doyen du Mans, député aux états généraux en 1576 et aux états de Normandie en 1591. C'est à lui que nous devons la grande

Bibliothèque des Pères et autres ouvrages intéressans ; l'époque de sa mort, quoique incertaine , peut-être fixée aux dernières années du XVI<sup>e</sup>. siècle. Les biographes ont souvent confondu ces trois Marguerites de la Bigne. M. Huet n'a confondu que les deux premiers (1).

---

(1) Origines de Caen, p. 416.





## JEAN GOWER.

**L**es biographes anglais placent la naissance de ce poète à l'an 1320 et sa mort à l'an 1402 (1). Nous ne nous arrêterons pas à parler de ses poésies latines et anglaises qui sont étrangères à notre sujet; nous ne parlerons que de ses poésies françaises. Ce fut dans le genre léger qu'il travailla; si les Anglais le regardent comme un des grands maîtres de leur ancienne poésie, s'ils reconnaissent qu'il commença à polir leur langue (2), nous devons dire aussi

---

(1) Henry, hist. d'Angl. vol. 3.

(2) Henry, ibid. chap. 6. — Warton's, hist. of engl. poetry, vol. 2.

qu'il fit faire quelques progrès à la nôtre : ses tournures sont plus faciles , son langage plus clair , sa versification a de l'harmonie , sa poésie est toujours grave ; et parce qu'il a beaucoup de bon sens , ses observations sont sages et ses réflexions solides. Aussi comme il est toujours sérieux et instructif , le poète Chaucer l'appelait *le moraliste Gower*. Les critiques anglais portent le même jugement sur ses autres ouvrages , et cette facilité à bien écrire dans trois langues différentes , annonce une instruction étendue et des talens distingués.

Malheureusement les Anglais ont entièrement négligé les poésies françaises de Gower ; leurs biographes n'en parlent même pas ; non seulement elles n'ont jamais été imprimées , elles ne sont pas même encore toutes bien connues ; Warton et Todd ont publié quelques-unes de ses ballades (1) : c'est tout ce qui a paru des

---

(1) Warton's, *ibid.* p. 36 et suivantes. — Todd's, *illustrations of Chaucer and Gower*.

ouvrages français de Gower, et encore le texte en est bien altéré.

Nous avons de ce Trouvère,

1<sup>o</sup> Un ouvrage intitulé *opusculum meditantis*: il est écrit en ballades françaises, qui sont le fruit de la jeunesse de l'auteur; Warton croit qu'il les composa vers l'an 1350. Le sujet de ces pièces est l'excellence de la virginité, et la dignité du mariage, et c'est par des exemples pris dans l'histoire qu'il le développe; il le termine par les vers suivants qui prouvent son goût pour la langue française qu'il regardait comme universelle:

Al université de tout le monde  
Johan Gower ceste ballade envoie,  
Et si jeo n'ai du françois la faconde;  
Pardonnez moi, si jeo de ceo forsoie,  
Jeo suis Englois: si quier par ceste voie  
Estre excusé, mais quoique nuls en die,  
L'amour paffait en Dieu se justifie,

2<sup>o</sup>. Une collection de cinquante ballades sur l'amour; il est fâcheux, dit Warton, que

cet ouvrage soit si rare et si peu connu. Ces pièces légères sont touchantes, agréables et vraiment poétiques; elles placent le mérite du vieux poète Gower sous un point de vue beaucoup plus avantageux que celui sous lequel nous l'avions vu jusqu'ici. Aucun poète anglais n'avait jusqu'alors traité la passion de l'amour avec une égale délicatesse de sentiment, ni avec plus d'élégance de composition; et je ne sais, continue Warton, si même les poètes français de son siècle ont écrit dans ce genre d'une manière supérieure à la sienne.

Ce fut effectivement à cette époque du XIV<sup>e</sup>. siècle que les poètes français se livrèrent à ce genre de littérature que Pasquier appelle *mignardises*, c'est-à-dire les Ballades, Rondeaux, Sonnets, Chants Royaux, Virelais, etc.; donnant une nouvelle direction à leurs effusions poétiques, ils abandonnèrent les récits héroïques qui avaient principalement occupé leurs devanciers, et l'on ne vit presque plus que des poésies légères dans les siècles suivants. Pas-

quier regarde Froissart comme en étant l'inventeur : mais cette opinion ne paraît pas bien fondée ; le poète Chaucer plus ancien que Froissart parle des Ballades, des Rondeaux, des Virelais, etc., et Gower plus ancien que l'un et l'autre, avait composé des Ballades, lorsque Froissart n'avait encore que treize ans. Huet fait honneur de leur invention aux Provençaux : mais la ballade provençale, ou du moins ce que M. Raynouard appelle ainsi, n'a aucun rapport avec la ballade française ; la forme en est toute différente. D'autres enfin ont attribué à Marot cette invention ; mais cette opinion ne vaut pas qu'on s'arrête à la refuter.

Disons plutôt que Froissart habita longtemps en Angleterre ; il fut pendant cinq ans secrétaire de la reine Philippe de Hainault, femme d'Edouard III, et comme cette princesse aimait beaucoup la poésie, il composa à sa demande un grand nombre de jolies pièces érotiques. Mais à la même époque bril-

laient dans ce même royaume les poètes Gower et Chaucer , et il est impossible de ne pas croire que Froissart connut leurs poésies ; il est même très-probable qu'il fut lié avec ces auteurs , et alors comment n'aurait-il pas pris d'eux le goût des Ballades , Virelais , Rondeaux , etc. ? Pourquoi ces genres de poésie légère n'auraient-ils pas été inventés en Angleterre plutôt qu'en Provence ? En attribuer aux Provençaux l'origine , c'est dire que Dieu avait refusé aux Anglais et aux Français du nord de la Loire le génie de l'invention , et c'est dire une absurdité. D'ailleurs nous avons vu que les poésies légères étaient inventées long-temps avant que Froissart fût né , et qu'on les trouve en usage dans le XII<sup>e</sup>. et le XIII<sup>e</sup>. siècle.

M. Ellis a remarqué avec raison que Gower était plus élégant et plus poétique dans ses ouvrages français que dans ceux qu'il composa dans sa langue natale , et que les poètes ses contemporains n'auraient sûrement pu souffrir la

comparaison. Effectivement je ne trouve que le prince Charles d'Orléans qui puisse lui être comparé, mais il n'écrivit en Angleterre que dans le siècle suivant (1).

Pour donner une idée des poésies de Gower, nous citerons ici plusieurs de ses Ballades :

Amour est chose merveilleuse,  
Dont nuls porra avoir le droit certain :  
Amour de soi est la foi trichereuse  
Qui plus promet, et moins aporte en main;  
Le riche est povre, et le cortois vilain,  
L'épine est molle et la rose est ortie,  
En toutz erreurs l'amour se justifie.

L'amer est doux, la douceur furieuse,  
Labour est aise, et le repos grevain,  
Le doel plesant, la seurté périlleuse,  
Le halt est bas; si est le bas haltein,  
Quant l'en mieulx quide avoir, tout est en vein;  
Le ris en plour, le sens torne en folie,  
En toutz erreurs l'amour se justifie.

Amour est une voie dangereuse,  
Le près est loign, et loign remaint prochain,

---

(1) Ellis's, specimens of the early english poetry, vol. 1. p. 170.

Amour est chose odible et gracieuse,  
 Orgueil est humble, et service est dedaign,  
 L'agneu est fier et le lion humein,  
 L'oie est en cage, et le merle est au bein,  
 En toutz erreurs amour se justifie.

Ore est amour sauvage, ore est souleïn,  
 N'est pas d'amour pœt dire la sotie,  
 Amour est serf, amour est souverain,  
 En toutz erreurs amour se justifie.

Le poète termine ses cinquante Ballades par une strophe qui prouve qu'il finit son ouvrage en 1399, la première année du couronnement du roi d'Angleterre, Henri IV :

O gentille Engleterre, à toi j'escris  
 Pour remembrer ta joye nouvelle  
 Qui te survient du noble roi Henris,  
 Par qui Dieus ad redressé ta querelle;  
 A Dieu pour ceo prient et cil et celle  
 Qu'il de sa grace au fort roi coroné  
 Doint paix, honour, joye et prosperité.

Gower mourut en 1408, et fut enterré dans l'église de Ste Marie Overée in Southwark, qu'il avait fait rebâtir, et où l'on voit encore son tombeau.



## TROUVÈRE

Satirique anonyme.



ET auteur ne nous a point conservé son nom : peut-être craignit-il qu'en le faisant connaître, sa censure ne lui attirât des ennemis. Cependant je ne vois que la dame de Kroston et une autre née à Blaunke-ney qui aient droit de se plaindre d'une critique personnelle : il attaque la première à cause de sa prodigalité et il refuse de placer la seconde parmi les jolies femmes. Au reste sa censure ne frappe ordinairement que sur les vices et les ridicules qu'il a observés dans la vie civile ; son œil perçant va les chercher

dans tous les rangs de la société ; ses préceptes sont toujours dictés par la raison et le bon sens , sa logique est pressante , ses ironies fines et piquantes , ses tournures adroites , enfin ce poète a du génie ; mais son style est souvent si barbare et sa poésie tellement contre les règles , que je suis persuadé que le manuscrit qui renferme ses pièces , n'est pas l'ouvrage original , mais une copie postérieure , tracée par une main ignorante et grossière. Je ne crois pas que l'auteur ait voulu imiter les satiriques latins : il place toujours quatre vers sur la même rime , et comme il en change de quatre vers en quatre vers , ces quatrains forment plutôt une chanson satirique qu'une satire proprement dite.

La première pièce est intitulée :

*Ki plus peut autre détruit* (1).

La seconde :

*Veez cy solas de une dame*

*Courteyze et de noble fame* (2).

---

(1) Bibl. Harl. n° 209.

(2) Ibidem.

## La troisième :

*Ici commence le geste des dantes. (1)*

Pour mettre le lecteur à portée de juger du mérite de l'auteur, nous mettons ici une de ses pièces en français moderne :

« Dieu qui aime la vertu ne souffre point que le crime reste impuni ; il en fait justice dans cette vie, ou il le punit encore plus sévèrement dans l'autre. Aussi personne n'est étonné des malheurs sans nombre qui arrivent de nos jours : les grands sont coupables, les petits imitent les grands et tous sont criminels ; jetez les yeux sur notre siècle, et sur les différens états de la société : le bourgeois et l'homme de loi, le marchand et le prélat, chacun vend, chacun achète et tous cherchent à tromper. Il est donc très-raisonnable selon moi, que ce qui a été acquis injustement, soit ensuite ravi par l'injustice. Un jour un paysan se mit à table

---

(1) Bibl. reg. 8. E. XVII.

pour diner : sa femme lui servit des pois et des fèves cuits avec un morceau de lard. Le ménage était pauvre , il n'avait pas même une cuillère , le paysan fut obligé d'en faire une :

Ly paysant un jur a soun manger syt  
 Sa femme devant ly un esquetele assyt  
 De pois et de feves o le bacun cuyt  
 Autre cuyller n'out fors ke ly meme fyt.

Alors il en fit une avec une large croute de pain , et quand il s'en fut servi pour manger son mets , il finit par manger sa cuillère ; mais comme elle avait pompé tout le jus , et le meilleur du plat , il trouva qu'elle valait mieux que tout le reste. On entend facilement ce que je veux dire , continue le poète , chacun prend ce qu'il peut enlever , et quand il a pris le meilleur du bien d'autrui , il est à son tour dévoré par un autre , comme le fut la cuillère du paysan. Le seigneur qui maltraite ses vassaux , tremble souvent comme un assassin ; le bailli a ses momens de remords , et alors il verse des larmes ;

le vicomte a beau rejeter ses vexations sur le seigneur et sur son bailli, la sueur qui échappe par tous ses pores, lorsque les justiciers itinérants viennent parcourir le comté, annonce ses malversations et le moment de la vengeance. La justice elle-même examine ensuite la conduite de ces justiciers, elle allège une bourse qu'ils ont injustement remplie, elle les presse avec force pour leur faire rendre ce qu'ils ont pris au peuple qu'ils ont pillé, et ce que la justice fait rendre dans ce cas, est la cuillère du paysan qui a ramassé tout le suc et le meilleur du plat; la main du roi s'en saisit et met tout dans un lieu où les pois et les fèves n'ont rien à craindre. »

« Si vous examinez l'état des marchands, vous verrez qu'il n'est pas plus heureux. Ne croyez pas que leurs faux poids, leurs balances frauduleuses les enrichissent beaucoup : d'abord ils perdent la bonne foi, ils enfreignent les lois, et bientôt la fraude étant découverte, l'amende emporte déjà une partie

du gain , enfin un coup de vent fâcheux s'élève et la mer absorbe le reste de leur fortune. Si l'un d'eux échappe par hasard à l'œil de la justice , il n'échappera pas aux coups de langue de ses confrères , ils en parleront mal , ils le dénigreront , ils le ruineront. Quand ils sont ensemble, ils se jurent l'amitié la plus constante ; à les entendre, ils mourraient l'un pour l'autre sous la haine et le cimeter. Mais suivez les à la foire, et vous verrez qu'après avoir débailé leur marchandise, leur premier soin est de se tromper les uns les autres. »

« De là , je ne sais lequel vaut mieux d'être dans le premier rang de la société , ou d'être relégué dans le dernier : le pauvre murmure, parce qu'il n'a rien , et le riche , parce qu'il a tout , ne s'embarrasse de rien , pas même de Dieu. »

On d'estre bas ou d'estre haut,  
Cely ki est povre gronce par défaut,  
Et ki trop est riche, de Dieu ne s'achaut.  
Une pièce non moins intéressante est la

satire sur les ridicules des femmes ; voici comme l'auteur débute : « Je connais une femme d'une  
« économie rare et de la plus grande prévoyance »  
» D'après ses arrangemens , vous pourrez , armé  
» de toutes pièces , jouter dans sa grange  
» avant *Pâques fleury*. Pour elle , un grand trésor  
» est une fable qu'elle ne peut croire ;  
» aussi aime-t-elle mieux un chevrotin ou un  
» épervier sourd , que trente brebis avec leurs  
» agneaux ; une vache , un taureau ne sont rien  
« auprès de son petit chien. Avez-vous des  
» chiens qui vous déplaisent , allez la trouver ,  
» c'est une marchande très-avisée , elle vous  
» donnera six deniers pour l'animal le plus  
» galeux , et malheur à quiconque oserait blâmer  
» le marché ; il lui plait , c'est tout dire ,  
» et vous encourez sa disgrâce , si vous vous  
» permettez d'en rire. Si quelqu'un voulait  
« lui faire une visite , qu'il s'enveloppe bien ,  
» et même qu'il emprunte la chappe de St-  
» Pierre de Rome , car en entrant il sera assailli  
» par des chiens de toute espèce ; là il en

» trouvera de petits sautant comme Grifillon,  
» et d'énormes lévriers rampant comme des  
» lions. Mais aussi que je plains le malheu-  
» reux ouvrier qui bat les grains de la gran-  
» ge de Croston ! il aura pour nourriture du  
» pain bis, de mauvaise morue, du beurre  
» rance et de la bière aigre, tandis que les  
» chiens mangeront le pain blanc et les meil-  
» leurs mets. Au reste en examinant de près  
» ces arrangements, ils peuvent paraître rai-  
» sonnables ; les chiens de madame ne laissent  
» pas de travailler, les uns prennent des bibets,  
» les autres attrapent des mouches, celui-ci  
» chauffe un lit, celui-là garde un banc. Si  
» vous avez une robe d'écarlate, donnez-la à  
» Chauffe-lit, il saura la monter, et si votre  
» pelisse a perdu son lustre, donnez-la à Tere-  
» bage, il saura le lui rendre. »

Après avoir ridiculisé le goût de cette fem-  
me pour les chiens, le poète nous la peint  
comme une fausse dévote : elle a jusqu'à trois  
chapelains à ses gages : elle est toujours la




première à l'église, souvent même elle est à la porte avant qu'elle soit ouverte, et le clerc craignant son courroux, accourt à demi-habillé, encore en soulier à la main, pour la lui ouvrir. Comme elle est entrée la première dans l'église, elle croit n'en devoir sortir que la dernière, et se met qu'à peine de profonds soupirs qu'elle retourne chez elle. Les plus jolies femmes s'y attendent, il n'en faut excepter qu'une qui est née à Blankeney. Alors la table est couverte des mets les plus délicats ; de la table on passe au jeu d'échecs, et le jour est partagé entre les chiens, l'église, la table et l'échiquier.

La troisième pièce, ou *la geste des Dames*, est une critique de leurs mœurs et de leur toilette ; il faudrait un commentaire trop long pour faire comprendre cette critique, et encore serait-il incomplet. Les termes alors reçus pour désigner les différens costumes des femmes ont disparu de la langue anglo-normande avec la mode qui les avait créés. Nous enten-

donc bien ce que le poète désigne par des *bonnets cornus*, des *bonnets de soie* ou de *chanvre*, des *boutons de corail* ou d'*ambre*; mais les ornemens dont nous avons les noms, sans avoir une idée des choses, ne doivent pas nous arrêter. Ces trois pièces doivent être recherchées seulement pour la connoissance des mœurs et des usages anglais au XIII<sup>e</sup> siècle; mais nous le répétons, le style de l'auteur est souvent barbare; peut-être aussi est-ce la faute du copiste.

## JEAN DE COURCY.


 Cet auteur appartenait à la famille de Courcy, arrondissement de Falaise; il était frère de Jean sire et baron de Courcy, et il est qualifié *homme puissant en lettres*, dans les *mémoires historiques* de sa maison. Mais il n'a été connu jusqu'ici que par un ouvrage intitulé *la Bouquassière*, et ainsi appelée parcequ'il le composa au Bourg-Achard, dont il était seigneur par Jeanne Mallet de Grayille sa mère.

C'est une assez ample histoire des Grecs et des Romains dont il existe plusieurs exem-

plaires à la bibliothèque du roi, et comme elle est écrite en prose, elle est étrangère à notre sujet.

Mais cet auteur a composé en vers un autre ouvrage non moins considérable intitulé *le Che-min de vaillance*. Aucun bibliographe n'en a parlé, et il n'en existe, je pense, qu'un seul exemplaire qu'on trouve au musée britannique, parmi les manuscrits du roi d'Angle-terre (1). C'est un traité composé pour for-mer la jeune noblesse de son temps; il est religieux, moral, et historique; il est très-instructif sur l'art de la guerre, les combats de terre et de mer, le siège des places, et en général sur la tactique militaire du XIV<sup>e</sup>, et du XV<sup>e</sup> siècle. Mais ce qui intéresse davantage dans l'ouvrage, ce sont les dé-tails sur les mœurs et les usages de ces épo-ques. L'auteur le termina à Caudebec en 1406 à l'âge de 66 ans. Malheureusement ce poème

(4) N°. 141 EST. 10. 1. 1950

didactique est entièrement allégorique, et l'allégorie est trop long-temps soutenue pour n'être pas fatigante; cependant, il se conforme des portraits si frappans qu'il intéresse, et le style en est, par fois si naïf qu'il ne laisse pas d'être souvent gracieux. Nous n'entreprendrons pas d'analyser complètement un poème de plus de 40,000 vers; nous en indiquerons succinctement le plan, en donnant quelques morceaux qui feront connaître le talent poétique de l'auteur.

Le poète débute en racontant comment s'étant endormi dans sa jeunesse, il eut une vision merveilleuse qui va faire le sujet de son poème :

Il me advint quand j'ones estoie ,  
 Et ja près de vingt ans avoie ,  
 Ce fut en ce printemps d'esté ,  
 Que le temps d'yver eut esté ,  
 Venue est la saison nouvelle ,  
 Qui toute chose renouvelle ,  
 Que les fleurs sont en arbres verds  
 De fruits porter font leur devoirs  
 Et que là terre est fiere et gobe ,

Si ce vest de nouvelle robe,  
 En celuy temps jouer me aloye,  
 Si acueilli adonques ma voye  
 Par un tuitel en la paisie,  
 Tout seul sans avoir compaignie,  
 Tant que vins a un olivier,  
 Soubz un pendant lez un vivier  
 Avez en ceste paisie destaince,  
 Sus la source d'une fontaine,  
 Qui clere fut plaisante et belle,  
 Courant par dessus la gravelle  
 Avez la prée très douce et saine,  
 Où la terre estoit ja plaine  
 De herbes vertes et nouvelles,  
 Cointoysee de violettes  
 De moult de fleurettes petites,  
 De verds trefles, de marguerites,  
 De fleurs qui sont au mois de may,  
 Nostres, souviens vous de may,  
 De pervenches et d'ancolies  
 Et d'autres fleurettes jolies  
 Dont la terre fut enrichie  
 Diapree et embellie,  
 Et quant la me fin esbatu  
 Et soubz le olivier esbatu  
 A grant plaisir et a grant joye,  
 Ainsi comme je regardoye  
 La clere fontaine courant,  
 Ne fus je alors demourant  
 Que tantost ne m'y umbroyasse

Puis me couchay sur la herbe basse,  
 Considerant la mélodie  
 De la plaisante chanterie  
 Que les oisillons demenoient,  
 Et doucement se revoisoient  
 Sus les arbres verds et fleurizés  
 Et en leurs doux chants asseris  
 Linos, gairins, cardonnettes  
 Qui disoient en leurs chabsonnettes  
 Leurs chants melodieusement,  
 Et le rossignol comment  
 Chantoit sur eux a voix series  
 A donc en celle mélodie  
 Me endormy sur la fontanelle  
 Qui me semble plaisant et belle;  
 Si fus longuement en ce sonant  
 Que enques ne vint a moi nul homme,  
 Ne chose qui me deüst desplaire,  
 Qui m'esveillant ou fust contraire;  
 Mais doré tout a mon plaisir  
 Comme j'en avois le loisir;  
 Si vis en dormant moult de choses  
 Que je tins en mon cuer encloses...  
 Advis m'estoit ou je dormoye  
 Que une belle dame veüe,  
 Acourcée moult proprement  
 D'un precieux habilement,  
 Plus que cristal resplendissant.  
 Ne autre pierre reluisant.  
 Si la vis lors ainsi parée,

Sage, douce, bien emparlée  
 Qui doucement a moi venoit,  
 Et humblement me semonoit  
 De ma jeunesse employer.  
 En fait de quoy je eusse loier,  
 Et donc me disoit doucement:  
 Beau fils, à ton commencement  
 Que tu es hors de jeune âge,  
 Et extrait de noble parage,  
 Fraiz et nouvel en ta jeunesse,  
 Que ja ne t'ascuras parage,  
 Couardise, ne gentise diffame,  
 Que tu ne vois la belle dame  
 Vaillance qui est haute assise,  
 Si te mets tout en son service  
 Pour la servir entièrement,  
 C'est le plus beau commencement.

Après un bel éloge de la déesse Vaillance,  
 le jeune homme demande à la dame qui elle est:

Lors dist, beau fils, je suis Nature.  
 Et la servante proprement  
 De Dieu qui est sans finement,  
 Createur; non pas creature;  
 C'est cil qui me nomma Nature  
 Et me bailla gouvernement  
 Sur tout le monde entièrement  
 Des choses qui ont mort et vie  
 Etc.



Après avoir entendu la Nature développant elle-même l'étendue de sa puissance et ses effets, le jeune homme lui dit qu'il est disposé à suivre ses conseils, mais qu'il est sans expérience, qu'il ignore le chemin de Vaillance et qu'il craint de s'égarer. La Nature approuvant son observation, s'empresse de lui faire connaître les cinq sens donnés à l'homme et leurs avantages; elle lui parle surtout du sens commun qui doit le conduire et diriger les autres sens. Avec tous ces guides, répond le jeune homme, je crois qu'on s'égare encore très-souvent. Alors la Nature lui parle de l'âme, de la différence qu'elle a mise entre celle de l'homme et celle des animaux, et l'assure que l'excellence de la sienne peut le conduire au bien et à la vaillance. Avec tout le désir de suivre ces conseils, le jeune homme insiste et demande qu'on lui fasse connaître par des exemples, les avantages du service qu'on veut qu'il aille faire auprès de la déesse Vaillance; la Nature lui montre alors la gloire qui l'attend, dans

celle dont furent jadis environnés Josué, David,  
Judas Machabée, Hector, Alexandre, César,  
Artur, Charlemagne, Bertrand de Bretagne,  
Louis de Sapce, etc., etc. Après ces utiles  
leçons, la Nature se dérobe aux yeux du jeune  
homme, qui déglé court après :

Nature qui m'avait conseillé  
Semblant me fut qu'esveillé  
Estoye, et que je la queroye,  
Quant je troyais en moy ma voye  
Un homme qui à moi venoit.  
Et un dard en sa main tenoit  
Tranchant et pointu à merveille  
Si estoit sa couleur pareille  
Au feu ardent en la fournaie;  
De le voir je fus à mal aise,  
Et me sembla estrange chose,  
Quant regardé l'eus me posgeiz si

Voyant l'embarras du jeune homme, l'in-  
dividu vient à lui, le prend par la main et  
en le faisant asseoir, il lui demande ce qu'il  
cherche dans ce bocage : la Nature qui vient  
de me quitter, répond-il, je désire qu'elle

m'apprenne comment je pourrais aller chez  
la déesse Vaillance et mériter ses faveurs ;

Celle que tu quiers à celle heure  
Partout est et partout demeure...

Lui dit l'individu :

Je te dis bien , si m'en peux croire ,  
Que il n'a déesse sur terre  
Qui plus doive estre loée ;  
Saches qu'elle n'est gouvernée  
Fors seulement de Dieu le père  
Quy sa meschine la veult fere...  
Si la crois , et n'oublie pas  
Son conseil , ains plus que le pas ,  
Va , et pourchasse la hautesse  
Dont elle t'a baillié l'adresse.

Mais le jeune homme veut avant tout sa-  
voir le nom de celui auquel il parle , pour-  
quoi le dard dont il est armé , pourquoi sa  
couleur de feu ; il en reçoit cette réponse :

Je suis Desir , varlet Nature ,  
Qui souvent suis en grant ardre  
D'embraser les cuers à ce faire ,  
Ou ma maistrresse les veult traire ,  
Et à quoi elle a son plaisir ;  
Et pour ce n'ai je nul loisir  
Que toujours ne soye en erre ,

Aux uns pour pain, autres pour guerre,  
Pour bien, pour mal, pour deuil, pour joye,  
Tant que je suis toujours en voye..  
De ce dard, que ma main porte,  
Sachez qu'il n'est chose si forte,  
Ni pensée d'homme si ferme,  
Que tantost je n'ouvre et desferme,  
Quant ~~cela~~ <sup>un</sup> dard il veut employer,  
Pour que les taers face ployer,  
Tant que dedans me fiers et ferre,  
Comble le soleil par le verre,  
Sans se rompre l'humaine.

Désir continue de faire connaître toute l'étendue de son pouvoir, c'est lui qui a conduit Thésée et Hercule aux enfers, Jason dans l'île de Colchos etc. Alors enhardi par ces détails, le jeune homme le prie de le conduire chez la déesse Naïlages, et Désir y consent; mais pour cela il veut avant tout le présenter aux déesses Prouesse et Hardiesse, filles du Dieu Mars, et deux amies de Vaillance, qui lui montreront le chemin; les deux voyageurs sont admis. Le jeune homme trouve que les deux déesses

Vestues furent richement  
 Chascune de beau garnement,  
 D'un drap de sceureté bien taillé  
 Que Honneur leur avoit baillé,  
 Et chapeaulx de hardy courage,  
 Et chaintures de vasselage  
 Qui sur le corps bien leur seoient,  
 Au dit de ceulz qui les veoient.

Désir, en leur présentant le jeune homme,  
 dit qu'il l'a trouvé errant, et demande pour  
 lui les renseignements dont il a besoin pour  
 parvenir chez la déesse Vaillance. Alors com-  
 mence une longue instruction ; Prouesse et  
 Hardiesse veulent qu'il sache lire et écrire, qu'il  
 entende le latin de manière à étudier les bons  
 auteurs : exemple d'Alexandre instruit par  
 Aristote ; en lui prescrivant ensuite ses devoirs  
 religieux, elles lui montrent Josué triomphant  
 par sa piété ; quant à ses semblables, elles  
 lui donnent des préceptes de courtoisie :

Et surtout gardes bien ta bouche  
 Que vile parole n'y touche,  
 Et que de nulluy ne mesdies  
 En quelque chose que tu dies ;  
 Et gardes bien l'honneur des fames,

Que d'elles ne dies diffames,  
 Deshonneur, ne mal reproche,  
 Car qui mal dit, le mal l'approche;  
 Par dessus tout hais vilennie,  
 Aimes honneur et courtoisie,  
 Ne fais a nulluy déplaisir  
 Etc,

Suivent d'autres preceptes : fuir l'oïveté ,  
 soigner sa réputation , chercher la bonne  
 compagnie , être généreux avec plaisir , mais  
 sans prodigalité ; et conformément à l'usage  
 du temps , on lui recommande de ne pas  
 oublier les Jongleurs :

Comme tu vendras en hautz lieux  
 Aux heraux et au menestreaux ,  
 Ou qui vendront ou tu seras  
 Dons convenables leur feras  
 De robe d'or ou de monabye.

On lui enseigne ensuite comment on doit  
 se comporter dans les joutes et les tournois ,  
 quelle conduite on doit tenir quand on va  
 à la cour du roi , ou à celle des princes. Ces  
 instructions sont très-curieuses pour les  
 mœurs et les usages du XV<sup>e</sup> siècle. Enfin après

lui avoir recommandé le soin de ses habillemens et de son armure , on lui parle de la guerre , du guet , des mines , de l'assaut des places fortes et des forteresses , des combats sur les frontières et sur la mer , des voyages et de leur utilité etc. , et chacun de ces conseils est toujours appuyé sur des exemples tirés de l'histoire ancienne ou moderne.

Le jeune homme a tout écouté , et comme il a promis de profiter des leçons qu'il a reçues , Prouesse et Hardiesse lui annoncent que le Dieu Mars, leur père, leur a légué toute son armure ; mais comme c'est la déesse Raison qui les garde , elles lui offrent de le conduire à sa tour, toutes deux ensemble, parce qu'elles ne doivent jamais aller l'une sans l'autre.

La Déesse les reçoit avec grâce , donne de nouveaux conseils au jeune homme , et l'arme de toutes pièces , en lui ordonnant de se défendre contre tous ceux qui voudraient l'arrêter dans l'exécution du voyage qu'il a entrepris ; mais, lui dit-il , si j'avais besoin de

vous, où vous trouverais-je ? Moi, lui répond Raison,

Je ne seray si bing ;  
 Si tu desires ma venue,  
 Que tost ne soies a toi venue,  
 Car je vay ou l'on me desire.

Alors on se met en route ; le jeune homme marche entre Prouesse et Hardiesse ; point de plus beau voyage, s'écrie Désir, allons chez Vaillance, la Maitresse des chevaliers, je vais en avant :

Sy est droit que je vous adresse,  
 Avecques nous vendra Jeunesse  
 Qui compagnie vous tiendra,  
 Jusques a ce que la vendra  
 Que la nature la vous eloigne,  
 Ce qui vous fera grant essoigne....

Adonques se leva jeunesse  
 Frisque, gaie, gente et jolie,  
 Sur son chef chapel d'ancolie  
 De roses et de violettes,  
 Tout semé de douces fleurettes,  
 Son chef pigné, blond et crespy ;  
 Si n'eut pas donné un espy  
 En tout le dangier de ce monde ;  
 Sa face fut et blanche et monde,



Son corps gent et bien acemé;  
 Qui l'eust vu ne l'eust esmé  
 Avoir des ans encore vingt.  
 Lors ne sceuz que Raison devint,  
 A cel heure s'évanouy,  
 Si tost come Jeunesse ouy  
 Qui si jolie a moi venoit,  
 Son arroy bien lui avenoit;  
 Mais pou peuvent durer, ce semble,  
 Raison et Jeunesse ensamble.  
 Moi meisme quant je vy Jeunesse,  
 Eus je oublié ma maitresse,  
 Qui sy bien m'avait doctriné,  
 Et en armes bien assigné  
 De tout ce qu'il me convenoit;  
 Mais lorsque Jeunesse venoit  
 A moi ainsy joyeusement,  
 Je mis lors mon entendement  
 A m'aprouchier au plus près d'elle,  
 Tant gente me sembla et belle.

Pendant la route, Jeunesse ne manque pas  
 de lui parler de son amour pour le plaisir,  
 de son dégoût pour toute autre application.

Je fais tresper; je fais saillir,  
 Dansez, caroles, assaillir,  
 Je fais jeux et esbatemens  
 Et tranche nouveaulx garnemens,  
 Nouveaulx habits par migroille;

Je reveille , j'esmeux , j'atise  
Les cueurs de creature humaine ,  
Tant que ils sont en mon domaine ;  
Je fais les instrumens sonner ,  
Chappeaulx de plusieurs fleurs donner ,  
Dire chansons par melodie ,  
Et l'amoureuse maladie  
Souvent par mon fait esmouvoir ,  
Par fait , par dit soit faux ou voir ,  
Et la joyeuse destinée ,  
Aller au bois sous la ramée ,  
Cueillir branches et fleurs nouvelles  
Qui me semblent plaisans et belles ,  
Et quant je me veux adviser ,  
Je fais souvent lances briser ,  
Et faire joustes et tournois ,  
Car je ne prise deux tournois  
Gens qui ont soigneux pensement ,  
Et qui ne vivent joyusement ,  
Ainz veul toujours jouer et rire ,  
N'ai cure de courroux ne d'ire.

Aussi , continue Jeunesse , tout le monde  
me recherche , les vieillards voudraient m'a-  
cheter ; mais la Nature ne veut pas.

Pendant ces entretiens , les voyageurs arri-  
vent aux bords d'une vallée profonde , entourée  
de rochers escarpés et qu'on ne peut franchir  
que par un pont très-étroit , placé sur une

abîme et qu'on appelle *le pont de fragilité*. Il est gardé par *la Chair*, autrement la Volupté, et il faut lui payer le tribut pour le passer. Prouesse et Hardiesse ne sont pas effrayées ; mais fatiguées du voyage, elles se couchent sur le gazon, et s'endorment. Pendant leur sommeil, Jeunesse qui ne doute de rien, prétend trouver un autre passage, et emmène avec elle le jeune homme pour le chercher. Mais la Volupté placée en embuscade les surprend et les fait prisonniers. Qui t'a donné cette lance, cette épée, dit-elle au jeune homme ? C'est la Raison, répond-il, pour repousser les ennemis qui voudraient m'arrêter dans mon voyage :

Mais quant je vis votre présence  
En moi ne pus trouver défense.

Comment te laisses-tu tromper par la Raison ? ses conseils ne sont que frivoles :

Car qui la croit, ja n'aura aise,  
Mais toujours soussy et mesaise ;  
Pour ce hez je son acointance,  
Tout veult peser dans sa balancé,

Tout mesurer et tout sonner ;  
 Pour les personnes assommer  
 Par ses compas, par ses mesures ;  
 Car si justes sont ses figures  
 Qu'onques maître en géométrie  
 Ne la passa de sa maistrie  
 De mesure ne de justesse,  
 Or qui forment mon œuvre blesse,  
 Par ce qu'elle veut abstinence,  
 Et moi je veul grasse depense,  
 Bien vivre et joyeusement,  
 Pour mieux avoir mon aitement.  
 Mon plaisir et ma joye mondaine  
 Par chacun jour de la semaine.

Crois-moi, continue la Chair; laisse là son ba-  
 billage, ainsi que les conseils de Prouesse et de  
 Hardiesse; tu iras te faire battre ou te faire tuer;  
 laisse la guerre en paix, je te rendrai plus  
 heureux; elle lui cite l'exemple de Paris. Ces  
 conseils pénètrent l'âme du jeune homme, le  
 travail l'effraie, sa conservation l'occupe, et  
 bientôt secondée par la Jeunesse, la Chair  
 triomphe; elle lui fait jeter sa lance et son épée,  
 sur *la roche d'oubliance* où Nonchalance les  
 garde jusqu'à ce que Mémoire les demande.  
 Pendant qu'il séjourne avec la Chair, elle lui

enseigne quel état il doit prendre, quelle vie il doit mener ; détails très-amples sur son habillement, sa table, son ameublement, son coucher etc., c'est-à-dire peinture de la vie des Sybarites du XIV<sup>e</sup>. et du XV<sup>e</sup>. siècle ; mais pour en faire jouir son élève, la Chair lui fait franchir la vallée et l'envoie à *la montagne de vaine gloire*, habitée par son frère qu'on appelle *le Monde*, où il trouvera gloire, richesses, honneurs et plaisirs.

Le jeune homme part, et Jeunesse l'accompagne toujours. Belles descriptions des sites qui environnent la montagne, de riches plaines, des vallées fertiles, de riantes prairies, de vastes cités, des temples antiques, des forteresses bien assises, des châteaux magnifiques, de superbes palais ; les deux voyageurs se croient dans le paradis terrestre. Enfin ils arrivent au haut de la montagne, habitée par *le Monde*, que le poète nous peint sous les traits suivans :

Dessus ung haut destrier monté,  
Eztre sembloit de grant bonté,

Veu son corps et son appareil;  
 Pas ne sembloit avoir pareil  
 De lui en toute cette terre,  
 Car plus noble ne peut on quërre.  
 Vestu fut de présomption,  
 D'un habit de deception,  
 Mantel eut de corruption,  
 Et chapel d'incognition  
 De la dising sapience.  
 Son cheval fut d'improvidence,  
 Couvert de riche couverture,  
 Drap d'impetueuse nature,  
 Fleureté de gloire inestable;  
 Trait fu ce cheval de l'estable.  
 Ou les infernaux se repaissent  
 Quant leurs perturbacions cessent.  
 Etc.

Mais ce qui surprend davantage les voyageurs,  
 c'est la foule qui se presse pour approcher  
 du Monde et le suivre :

Sy avoit en sa compaignie  
 Tant de gens, tant de mesgnie,  
 De tous etats, de toutes guises,  
 Qui tous lui faisoient servises.  
 Car c'estoit admiration  
 De la grant congregation  
 Qui devers lui fut assemblée:  
 La furent gens de renommée;  
 Princes, Barons, et Chevaliers,

Bourgeois , marchans et escuyers ,  
 Gens de labour , gens de paine ,  
 Qui estoient tous en son domaine ;  
 Prélats , cloïstriers et mendiants  
 Devant lui furent supplians ,  
 Chapelains , clerks et ecoliers ;  
 Y tiroient à leurs colliers ,  
 Car n'y avoit docteur ne maître  
 Qui devers lui ne vouldist estre  
 Au plus près qu'il se porroit traire ,  
 Pour ses biens et sa gloire atraire ;  
 Communement hommes et femmes ,  
 Damoiseaulz , damoiselles , dames  
 Petits et grans , jeunes , chenus  
 Y vouldrent estre biens venus  
 Etc.

A la vue de cette foule , le jeune homme ne  
 tarde pas à s'y joindre , d'après l'avis de sa  
 compagne ; il fait sa cour au Monde , et il est  
 goûté dès qu'il annonce qu'il vient du pont  
 de fragilité et qu'il est envoyé par la Volupté.  
 Longs entretiens entre lui et le Monde. Celui-  
 ci vante son pouvoir , ses richesses et ses  
 plaisirs ; le détail des derniers est très-  
 étendu. Il fait connaître également ses ennemis,  
 l'avarice , les moines , les dévots et enfin la

convoitise sa servante ; il a beau donner , elle n'est jamais contente ; l'âge d'or, temps où ses sujets étaient heureux, fait le continuel objet de ses regrets, il ne sait ce qu'est devenue la Justice ; il voudrait la retrouver, parce que ceux qui la représentent, ne font que des malheureux. Après ces entretiens, le Monde conduit le jeune homme dans son palais ; il lui montre une salle ornée de sept grands tableaux qui représentent les sept âges de l'homme, qu'il nomme enfance, puéricité, adolescence, jeunesse, âge mûr, vieillesse et décrépitude.

Le poète décrit lui-même chacun de ces tableaux ; nous ne donnerons que celui de puéricité, c'est-à-dire de l'homme depuis sept jusqu'à quinze ans :

Vesta de longs vêtements,  
Et desirant esbatemens,  
Une pelote en sa main  
De laquelle soir et matin  
El se jouoit par druerie,  
Querant d'enfer la compagnie :  
Comment à l'école aloit,  
Et souvent chantoit et baloit,



Se gouvernoit sans terminer  
 Et se jouoit a toupiner,  
 A crocer avec ses semblables,  
 Et conter choses delitables  
 A ceulz qui de son temps estoient,  
 Et o lui souvent s'esbatoient,  
 Par ces chemins, par ces voyes  
 Queroient des nids par les hayes,  
 Faisoient chapeaulx par ces bocages,  
 Et se gisoient as ombrages,  
 Faisans porée de fleurettes  
 Et d'herbes verdes nonvelletes;  
 Puis portoient armes et bougons,  
 Cueilloient feugieres et jons  
 Pour soubz euls faire la jonchée,  
 Et jouoient a chiere liée,  
 Aux barres, au tiers, à la quille,  
 Puis rit et sault, puis court et brille  
 Etc.

Le tableau de l'adolescence, c'est-à-dire de  
 l'homme depuis quinze jusqu'à vingt-cinq ans,  
 n'est pas moins vrai : nous n'en citerons que  
 quelques traits :

Sy fut pour traits gentement  
 Com elle aime esbatement,  
 Soulas, joie et druerie,  
 Voilant mener joyeuse vie,  
 Soler, luitier et soy esbatre.

La sepmaine trois fois ou quatre ;  
 Si estoit fait son vestement  
 De drap vert joliettement  
 Et ot cainture et tassette  
 Menu clouée joliette ,  
 Sollers lachiez , chausses bien faites ,  
 Gans en ses mains beaulz et honnestes ,  
 Les chevels blons et deliez  
 D'un grant vert chapel dessus liez ;  
 Et comme elle vouloit hanter  
 Et souvent danser et chanter  
 Puis plain chant , puis le contrepoint ,  
 En celle n'eut de garde point ;  
 Com el veust fleüter et harper  
 A chascun se vouloit harper....  
 S'y chevaulchoit joliement  
 L'espervier portant liement ,  
 En gibiers pour soy desduire ;  
 Lui sembloit qu'el fust plus grant sire  
 Quatre fois qu'el n'avoit vaillant ;  
 S'y aloit jouant et saillant.  
 Etc.

Le Monde conduit ensuite le jeune homme  
 dans les autres appartemens du palais , et de  
 là dans son temple ; il lui en fait admirer l'en-  
 ceinte ornée de toutes les statues des Dieux  
 du paganisme ; mais il l'arrête à un autel où  
 était celle de la Fortune.

Adonc regarday sa figure  
 Son semblant et sa pourtraiture  
 Quy unques me sembla amiable;  
 De pou d'arrest, petit estable;  
 C'estoit come femme inconstante,  
 Variable, souvent muante;  
 Deux petits cercles a sa destre,  
 Et deux autres a sa sepestre,  
 Un grant cerle qui comprenoit  
 Les quatre et l'image, tenoit;  
 Des que ce grant cerle tournait,  
 Toute la chose bestournoit,  
 Car le tour que ce cerle donne  
 En tournant abat la couronne  
 En le sceptre de la déesse  
 Tout jus avant que son tour cesse:  
 Sy la met a destruction.  
 La est la grant mutation  
 D'elle et de son tournement,  
 Point ne se tient uniement,  
 Ains tourne sans cesse la roe,  
 Maintenant or et tantôt bue  
 Tantot joye, tantot douleur,  
 Ores blanc, puis noire couleur,  
 Sy fait plaisir, puis deplaisances  
 Par ses tours et par ses menaces.

Tandis que le jeune homme considère la  
 Déesse, il voit un miroir brillant placé de-  
 vant elle, il y regarde et aperçoit la Fortune:

Qui fut changée et muée  
Puis que l'avoie regardée :  
Au miroir avoit deux visages  
Dont l'un me sembloit plain d'outrages ,  
De rigueur et de félonie ,  
L'autre ne lui resambloit mye ,  
Il estoit doux et piteable ,  
Et a regarder delictable.  
Sy vis les cercles remuer  
Et de leur semblance muer ,  
Car sy vademant tournoient  
Que de les voir m'enmyroient  
Etc.

Le jeune homme voit ensuite sur l'autel le livre de la Fortune, il l'ouvre, et en le parcourant il trouve tout ce que les anciens ont écrit sur cette divinité, et les diverses figures qu'on lui donna chez les différens peuples; il y voit l'histoire de la déesse, c'est-à-dire le détail du bouleversement des empires, des villes, des familles, etc.; après avoir lu quelque temps, il ferme le livre, et considérant de nouveau la déesse, il voit à ses côtés la richesse et la pauvreté; à sa droite était la première :

De drap d'or eut mantel et robe,  
 Riche, orgueilleuse et gobe,  
 Fourrée de martres sebelines,  
 Et la mantel estoit d'hermines,  
 Cercle d'or sur son chef porter  
 Sembloit, et pour se deporter  
 Sans ceinture d'or nussie  
 Fut environ de lui assise,  
 Ouvrée de fine pierrie,  
 Riche, precieuse, et jolie:  
 En sa main gant bourse tenoit,  
 Un cofre près de lui avoit  
 Ou aucun que lui ne savoit  
 La richesses d'or monnoyé  
 Que lui eut fortune envoié.

Après avoir tracé le portrait de la Pauvreté,  
 le jeune homme s'entretient avec le Monde  
 qui lui raconte succinctement sa propre his-  
 toire, c'est-à-dire ses sept âges: il en compte  
 six dont il fixe les époques depuis Adam  
 jusqu'à J. C., et qui composent ensemble  
 un espace de 4,585 ans, calcul chronologique  
 qui paraît n'appartenir qu'à Jean de Courcy,  
 puisqu'on ne le trouve point dans la table  
 des différens systèmes sur l'âge du monde

imaginés par les chronologistes (1); l'auteur conduit le septième âge depuis J. C. jusqu'à l'année 1424, époque où certainement fut écrit le manuscrit d'après lequel nous travaillons.

Après cet entretien, le jeune homme est conduit dans la chambre occupée particulièrement par le Monde,

Qui richement étoit parée,  
Elle sembloit toute dorée,  
Resplendissant de couleurs fines,  
De tapis précieux et dignes  
Dont elle fut environnée,  
Bien tendue et bien ordonnée,  
Et son lit bien couvert d'hermines.

Mais ce qui frappe davantage le jeune homme, ce sont quatre pièces de tapisserie placées autour du lit, et qui représentent les quatre états de la vie de l'homme, savoir la joie, la tristesse, le travail et le repos; le poète fait connaître chacun de ces états d'après la tapisserie, mais nous ne copierons que son portrait de la joie;

Au plus haut fut joye adreçee  
Belle et plaisante a devise,

---

(1) Bibliotheca antiquar. Fabric. p. 259.

Clere face , yeux verds rians ,  
 Cheveux de blondent orians ;  
 Bien vestue et proprement  
 De vert damas qui gentement  
 Estoit taillé et mis en euvre ;  
 De vert chapel sa tete cœuvre ,  
 Estre sembloit fille jeunesse ,  
 Si fut tant plaine de lyesse  
 De plaisir, de deduisement  
 Que il vous sembloit voirement  
 Son cuer au corps lui sautleter  
 Tant le pouvoit elle celer ;  
 Sa harpe dans ses mains tenoit  
 Et gentement se maintenoit ;  
 Si faisoit les cordes sonner  
 Avec sa voix que entonner  
 Seavoit melodieusement ;  
 Tant se maintint joyeusement  
 Que de la voir c'estoit plaisir  
 Quant on avoit temps et loisir.

Après avoir fait connaître au jeune homme  
 ses richesses , et lui en avoir promis la jouis-  
 sance, le Monde lui nomme tous ceux qu'il  
 a rendus heureux , et l'engage à partager leur  
 sort. Des offres aussi flatteuses ébranlent le  
 jeune homme , et Jeunesse qui ne le quitte  
 pas, le détermine bientôt à les accepter.

Ici le poète termine le premier livre u

*Chemin de Vaillance*, lequel est de 10,800 vers; il serait trop long d'analyser les livres suivants qui en renferment près de 30,000. Nous dirons seulement qu'au milieu des plaisirs du Monde, le jeune homme pense très-rarement au *Chemin de Vaillance* : Désir en avertit Nature qui vient lui reprocher sa conduite, et l'engager à continuer sa route; mais comme par son entendement divin, elle savait que toutes ses fautes étaient la suite des conseils de Jeunesse, elle ordonne à la Prudence de chasser cette dernière, et de conduire le jeune homme chez la Sagesse qui lui donnera tous les moyens de continuer son voyage. Il avait en effet grand besoin de ses conseils; il lui restait à subir une troisième épreuve aussi effrayante que les deux premières étaient séduisantes. Il fallait traverser la forêt de tentation, gardée par le démon et ses sept capitaines qui sont les sept péchés capitaux; pour livrer combat à chacun d'eux, la Sagesse lui donne sept dames pour le conduire et le



defendre ; ce sont les sept Vertus opposées à chacun de ces vices. La Raison qui s'était remise de la partie, envoie chercher au *Port de Fragilité* les armes qu'elle avait données au jeune homme , et qu'il avait jetées sur la *Roche de l'oubli*. La Prudence chargée de cette commission obéit ; mais comme elle n'avait jamais été dans ces parages , elle ne revint pas promptement ; il lui fallut du temps et beaucoup de circonspection pour retrouver les armes. Dès que la Raison les a rendues au jeune homme , *Preuesse* et *Hardiesse* viennent bientôt se réunir à lui pour le départ , et on le place entre la Prudence et le Désir : il va toujours sagement , quand il reste auprès de la première ; mais s'il s'en écarte , le Désir l'égare et il faut par fois le ramener au droit chemin. Le cortège des Vertus , ferme la marche ; chacune d'elles a sa bannière distinctive ; enfin on arrive à l'entrée de la *forêt de Tentation*, et nous y laissons les combattans.

Je ne sais si Jean de Courcy a pris l'idée

de son ouvrage dans la *Psycomachie* du poète Prudence ; mais dans le poème de l'un et de l'autre, les Vices et les Vertus se provoquent, s'entre-haranguent et quelquefois s'injurient comme les héros de l'*Illiade* ; ils paraissent tous sous l'emblème de guerriers qui croisent leurs armes, et comme il est difficile de donner un corps à des personnages fantastiques, l'opinion ne leur prête aucun poids ; le voile de l'allégorie est trop transparent pour faire illusion ; on ne voit que des êtres imaginés par le poète. Cependant il caractérise toujours si heureusement ses personnages que la nature semble être son guide, et c'est ce qui fait goûter la lecture de son ouvrage. D'ailleurs son poème est vraiment historique, parce que chacun de ses portraits est tracé d'après les mœurs et les usages du siècle dans lequel il écrivait, et par là même il intéresse : ainsi il dit de la gourmandise :

Elle gardoit quoique nul dieu,  
La ceinture de Normandie,

dont on dit proverbialement que le premier article est : *item il faut vivre* ; en décrivant tous les mets servis sur sa table , il assure que Mangart *queux du roi* n'en prépara jamais d'aussi délicats. Enfin le style de Jean de Courcy est facile , sa narration toujours coulante , son imagination riche , ses portraits frappants. Malheureusement il vivait à une époque où le goût de la poésie allégorique était dominant , et il a suivi le goût de son siècle. Au reste il finit en demandant indulgence pour son ouvrage :

Pour Dieu en gré le veulliez prendre ,  
Et s'aucun ne vauloit reprendre,  
De chose que je mis y aye,  
Pardonnez moi , car je songaye.

**GUILLAUME GRANSON.**

Le Trouvère était un chevalier anglais, seigneur de Rouvray par sa femme Jeanne de Rouvray ( Seine-Inférieure ). Décidé à ne pas servir contre Henri V, lors de l'invasion de ce prince en Normandie, en 1417, il sortit de Rouen avec Antoine de Talmont et plusieurs autres chevaliers, lors du siège de cette ville en 1418, et se retira à Gisors. Mais bientôt changeant d'avis, il prit une part active dans l'armée anglaise jusqu'en l'année de sa mort, 1436. Le Roi d'Angleterre l'avait récompensé de ses services dès l'an-

née 1419, en lui donnant toutes les terres qui appartenaient à Jean de Sillans, dans les bailliages de Rouen, de Caen et du Cotentin (1).

Nous avons de Guillaume Granson :

*Complainte de l'an nouvel que Granson fit  
pour un chevalier qu'il eût eu à complandre;  
Complainte amoureuse de Granson;  
Pastourelle du même;  
Les adieux de Granson à sa jeunesse (2).*

(1) Rot. Norm. an 7 H. V.

(2) Bibl. de l'École, MS. 2090.

**RAOUL DE GAUCOURT.**

**RAOUL** de Gaucourt, chambellan du roi Charles VI, était grand bailli de Rouen en 1415. Ayant cette même année combattu à Azincourt, il y fut fait prisonnier par Jean Cornouailles qui ne lui rendit la liberté que moyennant une rançon de vingt mille écus que lui porta Jean de Chabannes (1). A son retour en France en 1417, il continua d'être grand bailli de Rouen, mais le roi le dispensa de résidence, parce qu'il lui avait confié

---

(1) Roï. Franc. an. 5. H. V.

le gouvernement des Bastides de St-Denis et de Montmartre. N'ayant pas voulu reconnaître le roi Henri V qui s'était emparé de la Normandie, ses biens, dans les bailliages de Rouen, de Gisors et de Mantes, furent confisqués le 10 mars 1422 et donnés à Jean Haneford (1).

Les poésies de Raoul de Gaucourt sont, suivant le goût de son époque, dans le genre léger, Ballades, Rondeaux, etc.; et on les trouve à la bibliothèque du roi n°. 2374, St.-Germain.

---

(1) Rot. Norm. an. 8 H. V.



## POÈTES NORMANDS

Attachés à la cour de Charles, duc d'Orléans, soit en France, soit en Angleterre, pendant sa captivité.

**L**E prince Charles d'Orléans, petit fils de Charles V et père de Louis XII, fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt ; sa détention fut longue, elle entraînait dans les vues politiques de l'Angleterre, et elle fut prolongée depuis 1415 jusqu'en 1441. Que faire pendant ce temps ? Eloigné de sa patrie, séparé de tout ce qui lui était cher, privé surtout de la gloire de défendre le trône de France ébranlé et presque renversé par la guerre et les factions, comment charmer l'ennui d'une aussi longue captivité ? Mais



ce prince avait reçu une éducation brillante, il aimait les lettres, et il donna presque tout son temps aux Muses. Les officiers de sa maison l'avaient presque tous suivi en Angleterre; on trouve parmi eux Jean de Rochechouart, sire de Mortemart, Hugues de St-Mars, vicomte de Blossville, Jean de Mouchy, Pierre de Mornay, François de l'Hôpital, Jean de Gri-guan, Edouard de Foailleuse, etc. (1)

Dans le même temps un grand nombre de seigneurs et de chevaliers normands, faits également prisonniers à Azincourt, partageaient le même sort. Heureusement plusieurs d'entr'eux aimaient aussi les Muses, et les rapports d'infortunés furent bientôt fortifiés par les mêmes goûts. C'est à cette réunion que nous devons une collection de poésies composées en grande partie par Charles d'Orléans, et par les princes et les seigneurs qui fréquentaient sa cour; ne pouvant plus signaler leur

---

(1) Rotul. Franc. Henri. V. et Henri. VI. passim.

valeur dans les combats, ils partageaient leur temps entre les muses et la galanterie. Plusieurs de leurs pièces sont morales ; mais la plupart sont dans le genre érotique.

L'abbé Sallier, en 1734, annonça au public le recueil de ces poésies jusqu'alors ignorées ; et en faisant connaître d'abord celles du prince, il promit de tirer également de l'oubli celles des courtisans qui avaient chanté avec lui les grâces et la beauté. Mais il ne remplît pas la tâche qu'il avait entreprise, et ces poètes sont restés inconnus dans la république des lettres (1), excepté ceux dont l'abbé Gouget a simplement fait connaître les noms (2). Mais une chose étonnante, c'est que ces deux écrivains, tout en faisant l'éloge des talens poétiques du prince, n'ont pas dit un seul mot sur les vers de la duchesse d'Orléans son épouse (3) ; ils ont cependant de la grâce

---

(1) Acad. des inscrip. vol. 20.

(2) Bibl. franc. vol. IX.

(3) Bonne d'Armagnac.

et de la naïveté ; il y a beaucoup de délicatesse de sentiment dans ceux où elle exprime son chagrin pendant la prison de son mari.

En la forest de longue attente  
Entrée suis en une sente  
Dont oster je ne puis mon cuer ;  
Pourquoi je vis en grant langueur  
Par fortune qui me tourmente,

Souvent espoir chacun contente,  
Excepté moi, povre dolente,  
Qui nuit et jour suis en douleur  
En la forest de longue attente.

Ay je donc tort si me lamente  
Plus que nulle qui soit vivante ?  
Par Dieu nenil vu mon malheur,  
Car ainsi m'aid mon createur,  
Qu'il n'est paine que je ne sente,  
En la forest de longue attente.

Son mari et le prince Jean de Lorraine lui ayant envoyé des rondeaux dont le refrain était : *l'habit le moine ne fait pas*, elle répondit par celui-ci,

L'habit le moine ne fait pas :  
Car quelque chiere que je face,  
Mon mal seul touz les autres pace

De ceulx qui tant plaignent leur cas.

Souvent en dansant fais moine pas :

Que mon cuer près en deuil trepasse ,

L'habit le moine ne fait pas.

Las ! mes yeux gettent sans compas

Des lermes tant parmi mes faces ,

Dont plusieurs fois je change place

Alant a part pour crier , las !

L'habit le moine ne fait pas. (1)

Au duc d'Orléans et à son épouse nous pourrions ici joindre plus de trente poètes dont les poésies dans quelques manuscrits sont réunies à celles du prince , et qui tous figurèrent à sa cour soit en France , soit en Angleterre ; mais nous ne devons parler ici que de ceux qui sont d'origine normande , savoir :

Jean II, duc d'Alençon, né à Argentan en 1409. Nous laissons à l'histoire civile sa vie politique, mais il servit beaucoup dans les négociations qui eurent lieu pour faire rendre la liberté au duc d'Orléans.

Hugues de St-Mars , vicomte de Blosseville,

---

(1) Bibl. Harl. N° 6916.

un des officiers de la maison du prince, le suivit en Angleterre, et lui fut très-utile tant dans ses affaires que pour lui faire obtenir sa liberté.

Guillaume d'Estouteville, seigneur de Torcy, fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, et n'ayant pu fournir sa rançon qu'en 1428, il n'obtint sa liberté que cette même année.

Jean d'Estampes, seigneur d'Audrieu (Calvados) fut fait également prisonnier à la même bataille; il ne put achever de payer sa rançon qu'en 1436. Mais Henri VI lui fit ensuite expédier un sauf-conduit pour aller et venir en Angleterre pour les affaires du duc d'Orléans.

Jean de Montenay, sire de Garancières et vicomte de Fauguernon, et de Fontenay-le-Marmion (Calvados), fut pris aussi à Azincourt; il eut en Angleterre quelques démêlés avec le duc d'Orléans qui crut voir en lui un rival en amour; mais la querelle se termina de part et d'autre par des Ballades et des Rondaux.

Antoine, seigneur de Guissé, département de l'Orne.

Pierre de Bresé, comte de Maulévrier, fut envoyé en 1419 par Charles VI vers Henri V, pour négocier la paix entre les deux royaumes ; s'il échoua dans ses négociations, il n'en eut que plus d'ardeur pour chasser les Anglais à force ouverte ; il leur reprit la ville d'Evreux en 1445 ; il accompagna Charles VII dans la conquête du reste de la province, il assista surtout à la fameuse bataille de Formigny et au siège de Caen, en 1450 ; l'année suivante le roi le nomma grand sénéchal de Normandie ; c'est aussi sous ce titre que ses poésies sont souvent désignées parmi celles du duc d'Orléans.

On trouve encore parmi les poésies de ce prince, celles de deux individus, l'un sous le nom de *Capdet*, et l'autre sous celui de *Capdet Delebert*. Ces noms me paraissent des diminutifs de celui de la nombreuse famille des Graily, *Capit de Buch*. Une de ses branches possédait, à cette époque, de belles terres en Normandie, et entre autres celles de Con-

ches et de Livarot, les noms de *Capdet* paraissent donnés à des fils de cette famille, mais je ne puis dire si ces individus appartenaient aux branches normandes.

On trouve dans les *Royal Manuscripts* à la tour de Londres beaucoup de détails sur ces prisonniers ; leurs poésies sont dans le manuscrit ci-dessus indiqué, Bibl. Harleienne n° 6916. Celles du prince Charles sont aussi conservées parmi les manuscrits du roi d'Angleterre 16. F. 2. Cette copie est superbe par l'écriture et par les belles miniatures dont elle est embellie ; on voit au frontispice le portrait du prince Charles dans la tour de Londres écrivant ses chansons. Tous ces ornemens paraissent sortis de l'école Flamande par les soins du roi Henri VII.

On ne trouve dans ces manuscrits aucune mention de cette Clotilde dont M. de Surville a publié les poésies, et qu'il nous donne comme ayant eu des rapports littéraires avec le duc d'Orléans. Mais on y trouve quelques

pièces de vers sous le nom de Cécile, dont rien n'indique le nom de famille ni le pays.

L'édition des ouvrages de Charles d'Orléans publiée à Grenoble est entièrement fautive; on y a confondu les poésies du prince avec celles de ses courtisans, et attribué au premier les poésies des derniers.



## HENRI DE BLOSSEVILLE.



Le poète appartenait à la famille des St-Maard, vicomtes de Blosseville ; nous avons de lui le *Débat du jeune et du vieil*. C'est une dispute entre un vieillard et un jeune homme sur les biens et les maux occasionnés par l'amour ; l'auteur commence par expliquer comment il a été chargé d'écrire leur débat :

Le second jour de ce printemps,  
Après dîner pour passer temps,  
Deux gens debatre j'écoitoie  
Des biens d'amour et des tourmens,

Et pour ce que rien n'y entends ,  
 Au debat point ne me boutoie ,  
 Derrière l'uyz caché j'estoie  
 Ou tres grant paine je m'etoie.  
 De bien retenir leurs propos ,  
 De parler ma langne arrestoie ,  
 Car bien joieux je me sentoie  
 De tout et d'entendre leurs mots.

L'un trop plus vieil que l'autre estoit  
 Qui grandement se repentoit  
 D'avoir esté vrai amoureux ,  
 Piteusement en gémissoit  
 Et son temps perdu lamentoit ,  
 Par piteux plains et douloureux  
 Moult se clamoit maleureux ;  
 Mais le jeune bien fort eueux  
 De servir amour se tenoit ,  
 Et servir toujours promettoit ;  
 Point n'avoit l'ennuy rigoureux  
 Que son compaignon soustenoit.

Blosseville, toujours caché, entend tout le débat, et les contendants ne pouvant s'accorder, finissent par s'en remettre au jugement de deux preux chevaliers. Le vieillard choisit le bon comte de Maulévrier :

Chevalier est de grant renom ,  
 De Brezé est son propre nom ,

Sénéchal est de Normandie,  
 D'honneur il est le droit patron,  
 Large et hardi comme un lion,  
 Vous n'avez garde qu'il en dis  
 Soudainement a l'étourdie  
 Etc.

Le jeune homme choisit le sire de Torcy  
 ( d'Estouteville ) et le vieillard applaudit à  
 ce choix :

Vous choisissez si bien que mieux  
 Ne pourroit homme sous les cieulx ;  
 Par l'ame qui en corps me bat  
 Je l'ai trouvé en plusieurs lieux  
 Sage , courtois et gracieux ,  
 Plein de ris , de jeux et d'ébats.  
 Etc.

Mais dans son dépit de n'avoir pu lui-même  
 convaincre le vieillard , le jeune homme lui  
 prédit qu'il sera condamné , et que déjà l'a-  
 mour l'a maudit. Cette chaleur fait éclater  
 Blosseville qui sort de sa retraite , il les con-  
 jure d'écrire leur débat , et de le porter  
 aux deux juges qu'ils trouveront à Rouen.

Bien esbahis lors se trouvèrent ,  
 Mais toutesfois ils m'appellèrent.

Dont grandement je m'esjoy ;  
 Car Blosseville me nommèrent,  
 Et doucement me demandèrent  
 Si le débat avoie ouy ;  
 A coup seur respondi : ouy.  
 Lors le jeune dist : mon amy ,  
 Je te requiers , fais tant pour my  
 Que de l'écrire bien au vray ;  
 L'autre se print a dire , Henry ,  
 Mon doux enfant , las ! je t'en pris ,  
 Et tien serai tant que vivray.

Blosseville se rend à leur demande , il décrit leur débat qu'il termine ainsi :

J'en prins ce que j'en sceu parfaire ,  
 Si j'ai failly aucunement ,  
 Pardon j'en requiers humblement ,  
 Car je suis nouveau secretaire.  
 Veuillez en le jugement faire ,  
 Du débat me convient cy taire ,  
 Le sens au besoin me faut ;  
 Je ne puis au long tout retraire ;  
 Pour Dieu ne vous veuillez desplaire ,  
 Au bout de l'aulne le drap faut.

On trouve dans le même manuscrit une autre pièce du même genre , et que je crois du même auteur ; elle est intitulée *l'échiquier*

*d'amour*. C'est une dispute entre une demoiselle (nom alors donné aux femmes nobles) et une bourgeoise. La première prétend avoir le pas en amour, la seconde conteste; la question est portée à l'échiquier; les parties plaident elles-mêmes, et leur défense est pleine d'esprit, elle intéresse surtout par des détails sur le costume des deux états et sur les mœurs du temps. Nous citerons seulement quelques strophes du début de ce petit poème:

Am jour de may trouble et pluvieux,  
 En jettant au des ma chemise,  
 Moitié triste, moitié joieux,  
 Entre servitude et franchise,  
 Ainsi que j'ens la beste mise  
 Sur le bort de mon orillier,  
 Me vint frapper un vent de bises  
 Qui me fit tout droit soncillier.  
 En ce somail, pour abregier,  
 Me vindrent menues pensées  
 Pour adoulcir et engrigier  
 De ris et de plours enlascées  
 Puis ces fantasies, les pensées  
 Vollay en un palais de flours

Ou la pour journées compassées  
L'en tenoit l'échiquier d'amours,

Du liea, du pourpris et de l'aistre  
Ne sauroie la moitié compter  
Bref c'estoit ouvrage de maistre,  
Il n'y falloit mettre ne oster,  
Livres n'y falloit point porter;  
Les gens d'amour qui la estoient  
Savoient les loix sans estudier,  
Et sur le champ en discutoient.

La ne gaignoient rien advocats,  
Parce que les parties proposent

Et plaident de bouche leurs cas ;  
Mais leurs conseilheurs bien y glosent ;

Patriciens aler n'y oient,

Car c'estoient tretsouts coutumiers

Qui font les loix et en disposent

Com s'ils estoient justiciers,

Si advint ainsi que j'en eusse

Dedans le parc de l'auditoire

Que front a front je rencontré

Deux femmes dignes de memoire,

Commencants si tres haut a traïse

Que en leur imposa silence ;

Mais onc ne voulurent se taire

Jusques elles eurent audience

Etc.

## JEAN D'O.



**J**EAN de St-Pierre, alias, Jean d'O, seigneur d'O et sénéchal héréditaire de la comté d'Eu, travailla à la collection qu'on appelle *les cent Ballades d'amour*, avec Philippe d'Artois, Boucicaut, et Creseques. Elles renferment des leçons pour former un preux chevalier. Mais comme les quatre auteurs ne sont pas toujours d'un avis commun, ils invitent dans la dernière ballade tous les preux chevaliers à dire leurs opinions sur celles émises dans l'ouvrage, mais à condition que leurs reponses seront en ballades. Elles sont


nombreuses et toutes dans la forme demandée, les unes pour applaudir, les autres pour contredire. Parmi les répondants on trouve le duc Charles d'Orléans, le duc de Berry, Jean de Mailly, Lyon et de Coïsmes, la Tremouille, Tignonville, Ivry, Regnaud de Trie et beaucoup d'autres chevaliers qui tous montrent dans leurs poésies autant de délicatesse d'esprit que de sentiment.

Voir le n° 7,999 des Mss. Bibl. du Roi et celui n° 234 de la Belgique.



**MARTIN FRANGE**



E poète naquit dans le comté d'Aumale à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Son mérite l'éleva à des places aussi honorables qu'importantes ; ayant passé en Savoie , il sut plaire à la cour d'Amédée VII, et bientôt il fut nommé prévôt et chanoine de Lausanne. Après la déposition d'Eugène IV, il fut successivement secrétaire des papes Félix V, et Nicolas V. Ces offices ne l'empêchèrent pas de suivre son goût pour la poésie : nous avons de lui deux poèmes , le premier intitulé *le Champion des dames* et le second *l'Estrif de*

*Fortune et de Vertu*. C'est toujours au moyen de l'allégorie qu'il procède dans ces deux ouvrages ; c'était le goût ordinaire des poètes de cet âge : ils personnifient les vices et les vertus , et cette marche pénible pour l'auteur est souvent fatigante pour le lecteur. Cependant il y a quelques beautés dans les ouvrages de Martin Franc et quelquefois une sorte de sublime.

Il faut voir dans *le Champion des Femmes* , non une réfutation du fameux *Roman de la Rose* , comme quelques auteurs l'ont imaginé , mais plutôt une sorte d'ouvrage de galanterie rédigé pour plaire aux dames de la cour des ducs de Savoie. Si le poète y met en action quelques vertus , il forge aussi des êtres imaginaires qu'il fait agir avec elles , comme *Malebouche* , *Bouché d'or* , *Franc vouloir* , etc. Au reste il y a des choses dignes d'être remarquées dans cet ouvrage ; on y trouve quelques notions sur les arts de la peinture et de la musique à cette époque , et des détails cu-

rieux sur les Puis ou Cours d'amour qui avaient encore lieu dans les principales villes de l'Artois et de la Flandre, et sur les différentes pièces de poésie qu'on y couronnait.

Quant à *l'Estrif de Fortune et de Vertu*, c'est un dialogue en prose et en vers entre la Raison, la Vertu et la Fortune; la dernière prétend que c'est elle qui régit le monde, les deux premières vengent la providence divine en montrant sa puissance et son action qui régissent l'univers. On trouve de l'érudition dans l'auteur pour le temps où il écrivait, mais la poésie de son dernier ouvrage ne vaut pas celle qu'on remarque dans le premier.

On a imprimé à Paris le *Champion des dames* en 1510 in-8°, et *l'Estrif de Fortune et de Vertu*, en 1519 in-4°.

## ALAIN CHARTIER.



Le poète né à Bayeux à la fin du XIV<sup>e</sup>.  
siècle, appartenait à une famille dis-  
tinguée de cette ville. Guillaume, son frère,  
fut évêque de Paris en 1447 ; Jean Chartier,  
son autre frère, moine de l'abbaye de St-Denis,  
passe pour auteur des *Grandes Chroniques de*  
*France*, non pas qu'il les eût toutes compo-  
sées, mais parce qu'il avait réuni en un corps  
d'ouvrage ce que les religieux de ce monas-  
tère avaient écrit avant lui sur l'histoire de  
France ; c'est même ce qui leur a fait donner  
quelquefois le nom de *Chroniques de St-Denis*.

Alain , secrétaire du roi Charles VII , fut , dit l'abbé Massieu , un des plus beaux esprits et un des hommes les plus laids de son temps ; néanmoins la dauphine Margueritte d'Ecosse le trouvant endormi dans une des salles du Louvre , le baïsa sur la bouche , et comme la laideur du personnage força les courtisans de témoigner à cette princesse toute leur surprise , elle répondit qu'elle avait baïsé non pas l'homme , mais bien la bouche , qui avait prononcé de si belles choses. On peut de là juger de quelle estime jouissait alors Alain Chartier.

Aussi les poètes de son siècle et ceux du suivant firent souvent son éloge : Clément Marot l'appelle *le bien disant en rime et prose Alain* , et ailleurs il dit : *en maistre Alain Normandie prend gloire*. Les rhéteurs de cette époque le proposent pour modèle à leurs élèves pour les règles et le vrai goût de la poésie ; ils leur citent des passages tirés de ses ouvrages , comme autant d'exemples à imiter. Cependant de tous ses ouvrages il n'y a que son

*Bréviaire des nobles* qui mérite qu'on y fasse attention, parce qu'il y expose toutes les vertus qu'on exige de la vraie noblesse; aussi le poète Martin Franc dit-il aux nobles de son temps :

Lisez souvent au *Bréviaire*  
Du doux poète Alain Chartier,  
Elevez souvent le viaire  
A haultes besongnes traitier.

Jean le Masle qui a fait un commentaire sur ce poème, atteste que dans le XV<sup>e</sup> siècle et dans le suivant, le *Bréviaire des nobles* était si estimé qu'on forçait les pages et les jeunes nobles à l'apprendre par cœur, et à en réciter chaque jour quelques morceaux.

Quant aux autres ouvrages d'Alain Chartier, ils sont presque tous dans le genre érotique, et nous ne nous y arrêterons pas. Il en est d'autres beaucoup qu'on lui a faussement attribués, et que Clément Marot a depuis longtemps jugés indignes de lui.

Les œuvres d'Alain Chartier ont été imprimées à Paris, en 1529 et 1581, in-8°, et dans la même ville par André Duchesne, 1617, in-4°.

**PIERRE GRINGORE.**

**L**es biographes ont inutilement cherché jusqu'ici le lieu natal de Pierre Gringore. Quelques-uns l'ont fait Lorrain , parcequ'il fut hérault d'armes du duc de Lorraine , titre qui ne prouve certainement pas qu'il était né sujet de ce prince : aussi il ne le prend pas dans ses premiers ouvrages. D'ailleurs des raisons fortes et démonstratives prouvent qu'il naquit à Caen.

D'abord on lit dans un rôle des rentes dues à l'abbaye d'Ardennes à la fin du XV<sup>e</sup>. siècle , que la maison de Pierre Gringore si-

tuée à Caen, rue Vidion, faisait cinquante sols de rente à ce monastère (1). Sa famille avait des biens à Thury, aujourd'hui Harcourt, à Caen et dans les environs de cette ville où l'on trouve que plusieurs de ses branches étaient anciennement établies. Les comptes de l'église collégiale du Sépulchre de l'an 1376, portent une rente due par Robert Gringore pour sa maison située sur la *grande rive* (rue des quais.) Jean Gringore de St-Jean de Caen vend devant les tabellions de cette ville, en 1412, des terres sises à Villons; en 1436 les mêmes tabellions font mention de ses héritages assis à Caen, en la basse rue St-Gilles; en 1451 ils parlent de Michel Gringore, fils de Clément, natif de la même paroisse. Enfin dans leurs registres de l'an 1473, on trouve diverses transactions souscrites par le même Michel.

Une autre preuve nous autorise encore à réclamer ce poète comme notre compatriote.

---

(1) In ruella Vidion, Petri Gringerii. L. solid.



A la tête de son troisième ouvrage intitulé : *Les Folles Entreprises*, il a placé une épître dédicatoire adressée à Pierre de Ferrières, baron de Thury (Harcourt), dont il dit :

Repondre puis que mes prédécesseurs  
De sa maison ont été serviteurs,  
Lesquels je veulz ensuyvre, se je puis,  
Car son sujet et son serviteur suis,  
Non suffisant de servir sa noblesse...  
Son homme suis qui de tout son pouvoir  
Le veult servir, et faire son devoir.

Ainsi il déclare que ses ancêtres avaient toujours été attachés à la maison du seigneur de Thury; il reconnaît qu'il est encore lui-même son *homme*, c'est-à-dire, dans le langage du temps, son vassal. En effet, les enfans de Jacques de Bourbon, baron de Thury, au droit de Margueritte de Préaux, son épouse, étant morts sans postérité, cette baronnie fut dévolue à leur tante, Jeanne de Préaux, femme de Jean Sire de Ferrières, et leurs descendans la possédèrent jusques dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, où mourut, en 1526, Pierre de

Ferrières , dernier mâle de cette famille , qui laissa la baronie de Thury à Françoise, sa sœur, femme de Ferry , seigneur d'Aumont. C'est à ce dernier, Pierre de Ferrières, que Gringore dédia l'ouvrage dont nous avons parlé ci-dessus ; et s'il reconnaît que ses ancêtres avaient été comme lui vassaux de la baronie de Thury , nous en avons encore des preuves dans les actes des tabellions de Caen , où on lit qu'en 1471 Michel Gringore vend plusieurs héritages assis au bourg de Thury.

C'est donc à la Normandie de réclamer le poète Pierre Gringore , et de le placer parmi les hommes de lettres de Caen qui ont illustré le Parnasse français. Il fit plusieurs pièces de théâtre , dont quelques-unes contre le pape Jules II furent jouées à Paris , par ordre du roi Louis XII. Ces pièces satiriques sont relatives à l'histoire du temps , ou aux mœurs de son siècle. Mais si le génie de ce poète est quelquefois porté à une critique mordante , il est toujours celui d'un moralis-

te sévère. Gringore avait pris pour devise : *raison partout , rien que raison* , et il est très-rare qu'il s'en écarte. Au reste , on lui reconnaît du talent en poésie ; ses vers sont concis , et son style a assez de netteté pour le temps où il écrivait. Nous ne nous arrêterons point à donner ici la liste de ses ouvrages ; les bibliographes l'ont publiée , et même avec des analyses de chacun d'eux ; on peut les consulter (1).

---

(1) Le Père Nicéron. Les diverses bibliothèques du théâtre franç. et la bibliothèque franç. de l'abbé Gougenot.

## CONCLUSION.

Il est beaucoup d'autres Trouvères normands et anglo-normands auxquels nous ne nous arrêterons pas, tels que John Hoveden, Frère Benoit *o les noirs draps* (Bénédictin), Robert Graham, Pierre de Garbelie, etc., qui tous ont écrit sur des sujets ordinaires, ou déjà traités par ceux qui les avaient précédés. Nous dirons la même chose sur les Chansons et les Ballades de Jean du Fayel, vicomte de Breteuil, sur la *Langue dorée* de Jean d'Aunoy, vicomte de Falaise, sur le *Doctrinal* de Gilebert de Chambray, moine de l'abbaye de Beaubec, et sur beaucoup d'autres poètes normands et anglo-normands qui succédèrent aux Trou-

vères ; nous renvoyons, pour les connaître à la *Bibliothèque française* de l'abbé Gouget , ou à *l'Histoire de la poésie anglaise* par Warton.

Mais nous regrettons de ne pouvoir parler d'un grand nombre de Trouvères, dont les ouvrages sont connus et dont les noms sont ignorés , ou dont nous connaissons les noms , mais dont les ouvrages sont perdus. L'historien Ordéric Vital qui écrivait dans la première moitié du XH<sup>e</sup>. siècle , regrettait avant nous la perte des monumens historiques et littéraires de notre province , lors des diverses invasions des peuples du Nord , et pendant les ravages de la guerre ; la Normandie ayant jadis fait partie de l'Armorique , avait eu par là même ses Bardes , comme la petite Bretagne , et par conséquent la même littérature.

Ensuite le temps qui marche toujours , entraînant avec lui les auteurs , nous a également ravi un grand nombre de leurs ouvrages : ainsi il nous a privés des chansons de Pierre de

Blois , archidiacre de Bath au XII<sup>e</sup>. siècle , de celles de Chail et de Pensavin , Jongleurs de Richard Cœur-de Lion , de celles de Charles d'Hermanville près Caen , etc. Nous avons peine à retrouver le poème d'un ami de Maurice Regan sur l'expulsion de Dermoth roi d'Irlande , et sur son rétablissement sur le trône ; celui de la rébellion du jeune roi Henri contre son père, Henri II., par Jourdain Fantôme ; celui des exploits du Prince-Noir , fils du roi Edouard III , par Jean Héraut de Chandos , etc.

Nous ne retrouvons plus aujourd'hui le Brut de Geffroy Gaimar , le poème sur les guerres des barons anglais contre le roi Jean-Sans-Terre et son fils Henri III , par Henri d'Avranches , Jongleur de ce dernier prince , ni ses autres poésies contre Michel Blancpain.

Enfin il est un grand nombre de Romans mentionnés par les Trouvères , et qu'on n'a pu retrouver jusqu'ici , comme les Romans de Fromont , du Renard et de Tardieu le Limaçon , de Montagu et Montallant , de Tiberain et de

Malot , de la descente d'Orphée aux enfers , de Robechon et de Melot , du Châtel d'Orgueil , etc.

Nous terminons donc , et nous disons avec Boileau : *Enfin Malherbe vint*. Mais en parcourant les anciennes comme les plus modernes éditions de ses œuvres , on doit croire qu'il ne commença à écrire qu'en 1585 ou 1586 , et que retiré alors à Paris , il se borna à composer pour la cour. Ce fut en effet pour Henri III qu'il traduisit de l'Italien *les larmes de St. Pierre* ; Henri IV et Louis XIII furent ensuite le sujet de ses chants ; enfin il écrivit pour les ministres et les courtisans de ces princes , et même pour les maîtresses des uns et des autres.

Alors on a peine à concevoir comment Malherbe , né à Caen en 1555 , aura vécu sans écrire jusqu'en 1585 , c'est-à-dire qu'il sera parvenu à l'âge de trente ans , sans que son goût pour la poésie se soit manifesté. Cependant il avait eu alors sous les yeux les guerres de religion et leurs suites sanglantes , les massacres de la

St-Barthelemi et leurs horreurs, la fureur des partis, l'ambition des princes étrangers, les troubles de l'état, la division des familles, l'impiété partout triomphante, et sa muse indignée n'aurait pas éclaté contre tant de désordres ! Nous ne l'avons jamais pensé, d'autant plus que nous trouvons qu'il écrivait en vers français, à l'âge de vingt ans (1575.), et qu'il nous reste quelques-uns de ses premiers essais à cette époque.

C'était un usage établi à Caen, au XVI<sup>e</sup>. siècle, de conserver par des chants la mémoire des personnes marquantes de la ville; ces chants étaient en vers latins, quelquefois en vers grecs et plus souvent en vers français; souvent on les réunissait et on les publiait sous le nom de *Tumulus* ou *Tombéau* de, etc. Il nous reste plusieurs ouvrages de cette espèce, et dans celui de Geneviève Rouxel, fille du poète latin de ce nom, professeur d'éloquence à Caen, on voit les *littérati* de la même ville s'empresser de célébrer le mérite et les



charmes de la fille d'un confrère ; parmi eux on remarque le célèbre docteur Jacques de Cahagne, qui composa une épitaphe en vers latins ; mais on distingue surtout le jeune Malherbe qui la met en vers français à l'âge de vingt ans (1575). Nous avons l'une et l'autre pièce dans un manuscrit, où Cahagne a transcrit plusieurs de ses propres ouvrages, et on y voit avec plaisir le jeune poète dirigeant ses premiers pas vers le Parnasse, où il occupa dans la suite un rang si distingué. Pour y parvenir, il se livra de bonne heure à l'étude des classiques grecs et latins ; mais les ouvrages de Sénèque le philosophe l'occupèrent principalement ; loin de la cour et de la capitale, c'est dans la solitude qu'il médite et se pénètre de sa morale, en traduisant presque toutes ses épîtres, et sa philosophie le charme tellement qu'elle inspire bientôt sa muse ; aussi le sujet de ses premières Odes est-il toujours pris dans une sentence du philosophe qui fait ses délices ; et comme

par sa naissance et son mérite, il était en rapport avec les familles les plus distinguées de la Normandie, c'est aux personnes les plus marquantes de cette province qu'il adresse ses premières productions. Malherbe les réunit en 1590 et les fit imprimer à Caen sous le titre de *Bouquet des fleurs de Senèque*. Cet ouvrage passa absolument inaperçu dans la capitale, alors dominée par la Ligue, et dans les provinces agitées par la guerre civile; aussi est-il devenu extrêmement rare et absolument inconnu aux premiers comme aux derniers éditeurs des œuvres de Malherbe.

Nous ne saurions donc manquer de faire une chose agréable à nos lecteurs, en leur offrant les moyens de connaître ces premiers essais de notre compatriote. D'ailleurs pouvons-nous mieux terminer notre travail sur les anciens poètes de la Normandie, qu'en publiant les compositions restées jusqu'ici assez généralement inconnues, d'un jeune écrivain qui, dans l'ordre chronologique, les suit presque

immédiatement, et qui, la période dite du *mayen âge* terminée, peut être considéré comme ouvrant par le plus heureux début, pour celle des *temps modernes*, la liste de ces auteurs que notre province a droit de présenter avec le sentiment d'un légitime orgueil. Nous ne pouvons donc craindre qu'en ne nous pardonne pas notre empressement à publier ici, à la fin de nos *Essais historiques*, ces premières Odes de Malherbe, et même qu'en ne nous sache point gré de les offrir moins sous le caractère d'une nouvelle édition, que sous celui d'une espèce de *fac-simile* de la première. Aussi la réimpression de ces pièces est-elle absolument conforme à l'édition qu'en donna Malherbe lui-même : seulement nous avons cru devoir y ajouter quelques notes pour faire connaître les personnes auxquelles ces Odes sont adressées.



# **Le Bouquet**

**DES**

**FLEURS DE SENEQUE.**



**A CAEN,**

**DE L'IMPRIMERIE DE JACQUES LE BAS, IMPRIMEUR DU ROI.**

**CIO D X C.**

**SENEQUE.**

**Consumpsère se quidam, dum acta regum  
externorum componunt, quæque passi in-  
vicem, ausique sunt populi..... Quantò satius  
est sua mala extinguere, quàm aliena pos-  
teris tradere !..... Quantò potiùs Deorum  
opera celebrare quàm Philippi aut Alexandri  
latrocinia ?**

**Ex lib. 121 de quæst. nov.**

# **Le Bouquet**

DES

## **FLEURS DE SENEQUE.**

---

### **A L'OMBRE DE SENEQUE.**

Chère ame, dors en repos ;  
Puissent dessus ta tombe naistre  
Mille lauriers, et toujours estre  
La terre légère à tes os.  
Reçoy ces roses et ces lis,  
Que pour toy chez toy je cueillis ,  
Afin d'honorer ta mémoire ;  
Les fleurs de chez toy seulement  
Peuvent faire honneur dignement  
Aux beaux mérites de ta gloire:



ODE I.  

---

SENEQUE.

Nulla gens est adeò extra leges moresque projecta , ut non aliquos Deos credat. ( De l'épistre CXVII. )

Je meur , Groulart (1) , d'oûir sortir des hommes  
Tant de mépris de la Divinité ,  
Et ne puis croire , en voyant ta bonté ,  
Que tu sois fait du limon que nous sommes.

Siecle maudit , où la rage est maitresse ,  
Tu fais mentir le saint dire des vieux :  
Gent si farouche on ne voit sous les cieux  
Qui dens le cueur quelque Dieu ne confesse.

---

(1) M. Groulart étoit premier président du parlement de Rouen et conseiller au grand conseil. Nous avons de lui une traduction de l'orateur Lysias.

Ore voulant donner tout à nature ,  
Et ne trouvant à tes raisons de fleur ,  
Tu dis ainsi : non , il n'est point de Dieu  
Ce n'est qu'abus ; tout marche à l'aventure.

Cieux trop benins à si parjurés testes ,  
Comme oyez vous si long tems depiter  
Le Tout-Puissant sans en terre jeter  
L'orage épais de cent mille tempestes ?

Et toy , Seigneur , qui tiens es mains la foudre ,  
Comme entens-tu ces tigres blasfemer  
Ton nom si saint , sans tes mains desarmer  
Dessus leurs chefs , et les réduire en poudre ?

Nier un Dieu ! nier sa propre essence !  
Se dire fait , et nier son facteur !  
Voir l'univers et nier son auteur !  
O trop maline et trop lourde impudence !

Méchant athé , tu sçauras bien connoistre  
L'œuvre d'un homme au milieu des desers ;  
Voyant un toit ; et voyant l'univers ,  
Tu ne sçaurais reconnoistre son maistre !

Lève les yeux , voy cette grande boule  
A cloux dorés , brillante tout autour ,



Voy ses deux feux pour la nuit et le jour,  
Voy comme encor sans repos elle roule.

Baisse les bas, voy la terre, ta place,  
Auprès du ciel qui n'est qu'un petit point  
En l'air pendu, qui ne se bouge point,  
Que l'océan tout à l'entour embrasse,

Que veux-tu plus ? curieux considère  
Tout ce qui vit souz le feu du soleil ;  
Tout t'apprendra qu'un ouvrier n'empareil  
A fait le monde et le doit redefaire.

Tu connoistras que par sa prévoyance  
Les cieux, qui d'eux n'ont aucun mouvement,  
A pas nombrez tournent incessamment,  
Toujours constans d'une mesme inconstance.

Tu connoistras que ce n'est la fortune  
Qui des saisons ordonne les retours ;  
Qui le soleil allume tous les jours,  
Et tous les mois donne forme à la lune.

Elle est volage, et volage comme elle  
Ce qu'elle fait, Mais l'ouvrier tout parfait,  
Et tout cela que sa parole a fait  
Est tout constant, tout saint et tout fidelle.

C'est cet ouvrier auquel l'œuvre te guide ;  
Qui voulant faire un petit univers ,  
Bastit ton corps de ces quatre divers ,  
Du froid , du chaud , du sec et de l'humide.

C'est ce grand peintre , excellent , admirable ,  
Qui ton esprit retira sur le sien ,  
Et sans travail le retira si bien ,  
Qu'au sien parfait il le fist tout semblable.

C'est cet agneau , ce père debonnaire  
Qui ne craignit la rigueur du trepas  
Pour t'en sauver , et tu ne voudrais pas  
Le confesser ton sauveur et ton père.

Si le dedain , si l'impudence infame ,  
Et si l'orgueil qui te pousse en fureur ,  
T'ont clos les yeux pour ne voir ton erreur ,  
A tout le moins prens pitié de ton ame.

Songe à ce jour , jour affreux et terrible  
Que Dieu tonnant , ardent et rugissant  
Prendra les bons et t'ira maudissant  
Avec les siens , de cet arrest horrible :

Sortez dehors de vos tombes poudreuses ,  
Sortez au jour ; les os cousus de nerfs ,

Et devalez pour jamais aux enfers,  
Malheureux corps des âmes malheureuses.

Trembles-tu point à la rude menace  
De ce grand juge, aux arrêts arrêtez ?  
Si les meilleurs craignent d'estre jetez  
Dedens la braize, où trouveras-tu grace ?

S'un fils ingrat aux bienfaits de son père  
Meurt en langueur immortel dans le feu,  
Toi qui jamais ne reconnu de Dieu,  
Comment alors fuiras-tu sa colère ?

Baisse les yeux, et retourne en toi-même ;  
Pleure en ton cœur, Dieu te fera pardon ;  
Il est tout saint, tout benin et tout bon,  
Père à ses fils qui l'aiment et qu'il aime.



## ODE II.

SENEQUE.

Tutus est sapiens , nec ullâ affici aut injuriâ  
aut contumeliâ potest..... Exulabis , erras :  
cùm omnia fecerim patriam meam , transilire  
non possum. Omnium una est ; exilium loci  
commutatio est. ( Ex variis Senecæ locis. )

Courvaudon (1), ce tout n'est rien ;  
Les hommes et tout leur bien ,  
La terre mère commune ,  
Tout ce qui vole dans l'air ,  
Et ce qui nage en la mer  
Est sujet a la fortune.

Romme , qui souloit nommer  
Le monde sien , et fermer  
En ses murs toute la terre ,

---

(1) M. de Courvaudon étoit François Anzeray, président au parlement de Rouen et seigneur de Courvaudon.

Sujetté aux lois du destin ,  
A senti le Got enfin  
Plus vaillant qu'elle à la guerre.

Ses palais et leur orgueil,  
Et l'or , miroir au soleil  
De tant de simmes hautaines ,  
Gisent en bas , passetems  
De la fortune et du tems ,  
Seigneurs des choses humaines.

Fortune tient tout en main ;  
Tu vis aujourd'hui , demain  
Caron peut-être en sa barque  
Te passera chez Pluton ,  
Où regne encor , ce dit-on ;  
Fortune avecque la Parque.

Dessus tout ce que tu vois ,  
Sur la puissance des Rois.  
Dame , elle a toute puissance ,  
Et , si nous croyons les vieux ,  
Nous ferons rouler les Cieux  
Dessous son obéissance.

Seulement l'homme vestu  
Des armes de la vertu ,

La foule ès piez abatue;  
Dieu qui luy grossit le cueur  
Le rend sur elle vainqueur  
Par sa constance connue.

Il semble un chesne constant  
Que deux vens vont souffletant;  
Tous deux contraires d'alcine;  
Ferme en terre il se rit d'eux,  
Perdant un peu de cheveux  
Que le printemps lui rameine.

Soit que le dépit des Rois,  
Ou l'injustice des lois,  
Ou l'orage de la guerre,  
Ou bien le cueur obstiné  
Du vulgaire mutiné  
Lui facent changer de terre,

Son cueur ne change pourtant;  
Ains philosophe constant,  
Il fait teste à la fortune;  
Le monde à son jugement  
N'est qu'un païs seulement,  
Nostre demeure commune.

Ce qu'on dit banissement,

Il l'appelle changement ,  
Qui jamais ne le tourmente ;  
Partout il vit sans ennuy ,  
Car il porte avecque luy  
La vertu qui le contenie.

Dieu qu'il a dedens le sein  
Le fait fort, lui tient la main ,  
Et de sa grace l'appuye ;  
La foy qui sait endurer ,  
Lui fait au cueur espérer  
Le repos d'une autre vie.



## ODE III.

SENEQUE.

Pecuniam perdidit. — Fortasse te illa perdidisset.... *Ægroto*, — venit tempus quo experimentum mei caperem.... Malè de te loquuntur homines, — sed mali.... malè de te loquuntur, — benè nesciunt loqui.... *Morieris*; — ista hominis natura est.... *Morieris*; — hâc conditione intravi ut exirem. ( De plusieurs lieux.)

Couronne (1), je veux estre encontre la fortune  
Un roc pareil à ceux  
Qui depitent l'orgueil des vagues de Neptune,  
Resolus paresseux.

Si mes parens sont morts, ils ont payé la dette  
Qu'on doit en ce séjour,

---

(1) M. de Couronne étoit Pierre de Bonshoms, sieur de Couronne, président à la chambre des comptes de Rouen.



L'homme vit tout ainsi qu'une fleur vermeillette  
Qui vit le cours d'un jour.

Si fortune m'ostoit si peu que je tiens d'elle ,  
Il le faudrait souffrir ;  
Il vaut mieux voir périr une chose mortelle  
Que par elle périr.

Si je devien malade , il faudra que je pense  
Que Dieu veut m'éprouver.  
La médecine aux maux , la douce patience  
Est facile à trouver.

Si le meschant me blasme en cherchant à me nuire,  
Il m'apporte du bien.  
Et comment cettuy là qui ne sçait que médire  
Pourrait-il dire bien ?

Quand tu voudras enfin , ô Seigneur ; que je meure ,  
Donne moi le trépas.  
Je sçais qu'il faut mourir et que rien ne demeure  
Eternel ici bas.

La mort suit les mortels comme étant leur nature ,  
Non leur punition ;  
L'Eternel mist au naistre à chaque créature  
Cette condition.

## ODE IV.

SENEQUE.

Sic vive cum hominibus , tanquam Deus videat..... Sic loquere cum Deo , tanquam homines audiant. ( De l'épistre X. )

Je hay le mignon médisant ,  
Qui sert aux princes de plaisant ,  
Qui fait l'entendu de la teste ,  
Et sçait bien qu'il n'est qu'une beste.

Je hay tous ces doctes esprits ,  
Qui font trafiq de leurs écrits ,  
Pipez de la vaine richesse  
D'une miserable largesse.

Je hay cettui là qui sçait bien  
Faire quelque chose de bien ,  
Et fait les neuf muses pucelles  
Des feux de Vénus maquerelles.

Je hay le rimeur éhonté ,  
Corneille au plumage emprunté ,  
Qui n'a vu n'Athenes ni Rome ,  
Et si veut faire l'habile homme.

Mais je hay plus que tous ceux ci  
Nos athéistes sans oucy ,  
Pourceaux croupissans en l'ordure  
Des sales plaisirs d'Epicure.

Vilains pourceaux par trop ingras ;  
Vous amassez le glan a bas ,  
Sans reconnoistre en nule sorte  
L'arbre libéral qui l'apporte.

J'aime, La Place (1), seulement  
L'homme qui parle rondement ,  
Qui croit en Dieu , qui le révere  
Comme un fils révere son père.

J'aime celui qui parle à luy  
Comme devant tous , et celui  
Qui vit ça bas humble , et s'asseure  
Que Dieu le regarde à toute heure.

---

(1) Daniel de la Place , conseiller au parlement de Rouen , et  
Seigneur de Fumecchon.

J'aime un bon cœur, j'aime sa foy,  
J'aime un bel esprit comme toi,  
Toujours actif qui dans un livre  
Cherche après la mort à revivre.

Las ! elle nous suit pas à pas,  
Et rien ne fuira le trépas,  
Sinon nos ames immortelles  
Et les enfans qui naissent d'elles.

Heureux ! si je puis vivre ainsi,  
Passant mon âge sans souci,  
Ferme rocher contre l'envie  
Jalouse de l'heur de ma vie.

Je n'aurai soin de ce butin,  
Qu'on va querir souz le matin,  
Ni de tout le bien misérable  
De la fortune variable.

Un ruisseau, argentelet,  
Au bord mousselet doucelet  
Me sera plus doux et fidèle  
Que le fumeux fils de Sémèle.

Je vivray sans nécessité,  
Certain de la fidélité

De mon petit champ que nature  
Me fera rendre avec usure.

Malheureux l'homme ambitieux,  
Malheureux l'avaricieux,  
Ausquels l'ame brûle sans cesse  
Après l'honneur et la richesse.



## ODE V.

SENEQUE.

Cum crescimus, vita decressit.... Ne crastino  
quidem dominamur.... Omnia etiam felicibus  
dubia sunt.... Nil sibi quisquam de futuro  
debet promittere.... Nil cuiquam, nisi mors,  
certum.

Chamgoubert (1), ce n'est rien de cette povre vie,  
Le matin nous l'avons, le soir elle est ravie :  
Le ber est le tombeau, la tombe est le berceau ;  
Ou bien si nous durons quelque peu davantage,  
Nous semblons des nochers que tourmente l'orage,  
Battus incessamment et du ciel et de l'eau.

Nous naissons en pleurant, comme si la lumière  
Qui fait voir l'Eternel à nos yeux la première,  
Nous épèuroit des maux que nous devons souffrir ;

---

(1) Nicolas de Troismonts, Seigneur de Chamgoubert.

Comme croissent noz ans , noz misères accroissent ;  
Comme avance le temps , noz plus beaux jours décroissent ,  
Ainsi ne naissons-nous que pour après mourir.

A peine un blond cotton faisoit homme ton frère ,  
Quand la mort se faschant de me voir sans misère  
Vint racler tout-à-coup de ses ans la beauté.  
Ainsi voit-on la rose au matin épanie ,  
Sans plus d'honneur au soir en sa beauté fanie ,  
Quand le soleil allume un beau jour en esté.

Laisse tes fols plaisirs , misérable Epicure ,  
Domte les appetis de ta brute nature ,  
Réveille tes esprits. Que sçais tu si Caron  
Au milieu de tes jeux dont se moque la Parque ,  
Maitresse de tes jours , avance point sa barque ,  
Pour te faire passer ès rives d'Achéron ?

Qui vit au lendemain ne vit en assurance ,  
Et l'homme est abusé d'une folle esperance ,  
Qui s'attend que cent ans soient la borne à ses jours ;  
Il n'a rien d'asseuré que la fosse bien seure.  
Sage qui seulement en J. C. s'assure ,  
Et qui s'attend mourir pour vivre après toujours.

## ODE VI.

SENEQUE.

Omnis dies, omnis hora quàm nihil simus ostendit.... Quàm stultum est ætatem disposerel... O quanta dementia est spes longas inchoantium !.... Emam , ædificabo , credam , exigam , honores geram ; tum demum lassam et plenam senectutem in otium referam.... Propera vivere , et singulos dies , singulas vitas puta.

Il n'est heure dans le jour,  
Il n'est jour dans l'année  
Qui ne nous montre toujours  
La fin de notre journée,  
Comme le monde n'est rien  
Qu'un passage misérable  
Où l'homme sert pour du bien  
A la fortune muable.

O dessein mal assuré  
De mettre en ordre sa vie ;



J'aquerray , je bastiray  
J'amasseray sans envie  
Du los et des biens aussi,  
Mérites de ma jeunesse,  
Puis à la fin sans souci  
Je passeray ma vieillesse.

L'homme en cette seureté  
N'a rien de certain au monde ;  
Le monde en légéreté  
Semble à la face de l'onde :  
Tantôt Neptune la fera  
De cent tempestes marrie ,  
Tantôt il apaisera  
En moins de rien sa furie.

Vivon , du Torp (1), résolu  
A ces effets variables ;  
Pour un renouveau sans plus ,  
Nos beaux ages sont durables ;  
Noz jeunesses employons  
De mille peines suivies ,  
Et les jours que nous voyons  
Penson les autant de vies.

---

(1) M. du Torp était Nicolas de Morel , comte d'Aubigny et Seigneur du Torp.

## ODE VII.

SENEQUE.

Illud mirare, ibi extolli aliquem, ubi omnes  
deprimuntur ; ibi stare , ubi omnes ja-  
cent. ( de l'Espitre 71. )

Retourne au monde avecque ta chandelle,  
Refay, grand homme , une queste nouvelle  
Instement dépité ;  
Cherche partout en cet âge ou nous sommes,  
Je ne dis point un homme entre les hommes,  
Mais de l'humanité.

Tu ne verras que des tigres en armes,  
Nouveaux Thebains , forcenans aux alarmes,  
Vainqueurs et déconfis,  
Le frère armé contre son propre frère ,  
Le fils meurtrier se souillant en son père,  
Et le père en son fils.

Piteux regard ! tous les bois d'Hyrcanie  
Ne sont affreux en tant de félonie ,

La terreur des humains ,  
 Que pour mourir , sans mourir en sa peine ,  
 La France loge , à soi même inhumaine ,  
 Des monstres inhumains.

L'Ambition , la grand beste de Lerne ,  
 Et la Discorde , engeantée de l'Averne ;  
 Nourrissent leur fierté.  
 L'une en attente aux grans donne l'empire ,  
 L'autre aux sujets , afin de les séduire ,  
 Promet la liberté.

Heureux qui vit comme toy , Galeville (1) ;  
 Contre l'effort de la rage civile  
 Renforcé des vertus ,  
 Le cuer lui croit ou les cuers affoiblissent ,  
 Il se tient ferme où les autres languissent  
 Contre terre abbatus.

---

(1) M. de Galeville était conseiller clerc au Parlement de Rouen.



---

ODE VIII.

---

SENEQUE.

Fata rata et fixa sunt; atque magnâ et æternâ  
necessitate ducuntur. (de l'Épître 77<sup>e</sup>.)

Desprez (1), laissons là Bellone  
Forcener en tous ses faits.  
Dieu, qui là haut tout ordonne  
Nous soit bénin, et nous donne  
Bientôt une bonne paix.

Nous petiz que sous la terre  
Les Muses tiennent cachez,  
Vivon bien sans nous enquerre  
Du monde, et pour toute guerre  
Faison la guerre aux pechez.

---

(1) Nicolas Michel, sieur Desprez, professeur royal d'éloquence et recteur de l'Université de Caen en 1579. Nous avons de lui plusieurs ouvrages.

**382 LE BOUQUET DES FLEURS DE SENEQUE.**

Sans nous donner tant de peine,  
Vivon chacun bien pourveu  
D'une conscience saine :  
Puis vienne la mort soudaine  
Nous surprendre à l'impourveu.

Que nous servira de craindre  
Ce qui nous suit en tous lieux ?  
Mouron contens sans nous plaindre ;  
L'homme ne sçaurait enfreindre  
La loy qu'ordonnent les cieux.

Cela que tu vois descendre  
Sous terre , sans plus de vois ,  
Naguère sçavait entendre :  
Ce n'est plus qu'un peu de cendre ,  
Fardeau léger à cinq dois.

Le corps perd , l'ame regagne  
Sa première liberté ;  
Le sçavoir qui l'accompagne  
Plus parfait, la fait compagne  
De la sainte éternité.

FIN.

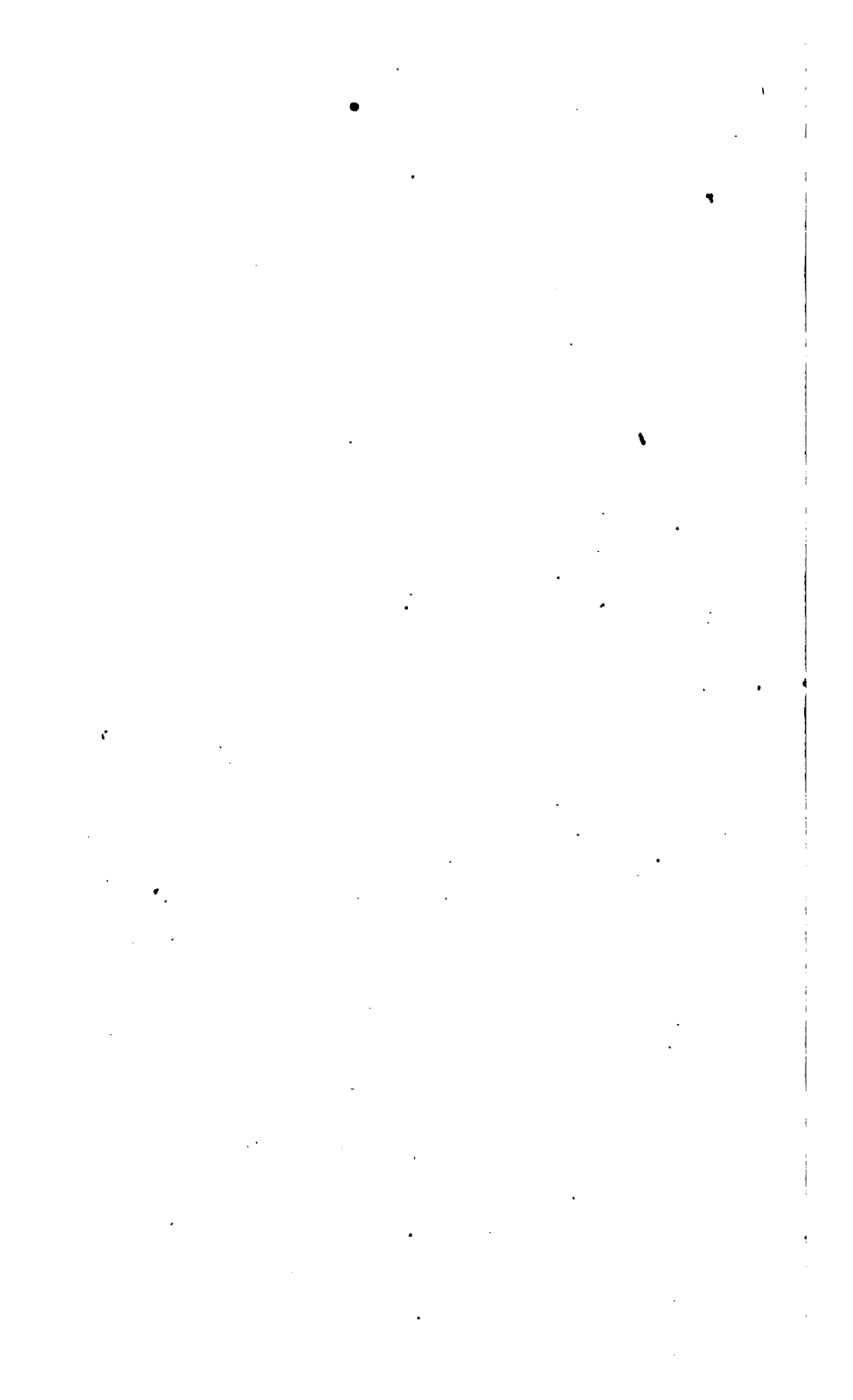
---

## AU LECTEUR.

---

Lecteur, si tu crains Dieu, je ne crains point ta censure pour mon intention. Tu la trouveras sainte et bonne, comme tendant à l'honneur de Dieu aujourd'hui tant déprisé par les grans du monde, et voulant montrer à tous ceux qui blasment le train de vie que je suy, que ma solitude me plait bien, et fuyant ici les compagnies, que j'aime trop mieux vivre en mon particulier, povre et en paix, qu'avec les autres riches et sans repos, et toujours avec quelque doute en ma conscience. Pour les vers je les abandonne à ta lime; j'apprendray de toy leurs manquemens et leurs déformitez que je ne sçaurois pas peut-être si bien appercevoir comme tu pourras faire, pour raison du fol amour qui ordinairement nous aveugle au jugement de nos enfans. Je seray Apelle cependant, derrière le rideau, attendant ou ta faveur qui m'encourage, ou ta censure qui m'apprenne une autre fois à faire mieux.

ADIEU.



GLOSSAIRE DU III<sup>e</sup>. VOLUME.

## A

ADES ,	toujours.
ALIE ,	olive.
ALME ,	ame.
AVAL ,	le long du.
AUCTOR ,	auteur.

## B

BACUN ,	lard.
BAYOUSE ,	Bayeux.
BOE ,	boue.
BREGIER ,	régir, gouverner.
BURDER ,	jouter, lutter.

## C

CONVENT ,	il convient.
COMANS ,	je commence.
CREMU ,	redouté.
CUID ,	il pense, il croit.



## D

DEFAUT ,	besoin.
DEI ,	je dois.
DELITS ,	plaisir, délices.
DESPIRE ,	mépriser.
DESTRUTE ,	détruite.
DOEL ,	deuil.

## E

ENTOMBER ,	enterrer.
ENVEISURE ,	conte , fable.
EET ,	il sera.

## F

FIE ,	fois.
-------	-------

## G

GABER ,	plaisanter.
GAUDINE ,	bois.
GEHIR ,	avouer.
GRAIGNOR ,	plus grand.
GREIGNUR ,	<i>idem.</i>
GREVAIN ,	pénible , difficile.
GUEREDON ,	récompense.

## H

HALT ,	haut.
HARDEMENT ,	hardiesse.

HEL,	aile.
HELE,	<i>idem.</i>
HETTA,	il plut.

## I

ILLUEC,	là.
---------	-----

## L

LAS,	malheureux.
LIÉ,	joyeux.
LIGNIE,	lignée.

## M

MAUS,	méchans.
MIEUDRE,	meilleur.
MOT,	touche.
MUVER,	toucher.

## O

ODIBILE,	odieux.
ORD,	sale, impur.
OURE,	heure.

## P

PER,	pareil.
POEZ,	pouvez.
PRISON,	prisonnier.
PUOR,	puanteur.

## R

RAIM,	branche.
ROE,	roue.
ROSEL,	roseau.

## S

S'AMORT,	s'arrête, s'amuse.
SAUNTZ,	sans.
SEER,	asseoir.
SERI,	serein, clair.
SIET,	il s'assit.
STA,	place-toi.
SUER,	sœur.

## T

TERMINE,	époque, terme.
TOLIR,	enlever.
TUIT,	tous.

## V

V,	ou.
VILLAR,	vieillard.
VIS,	visage.
VISKRES,	masques.

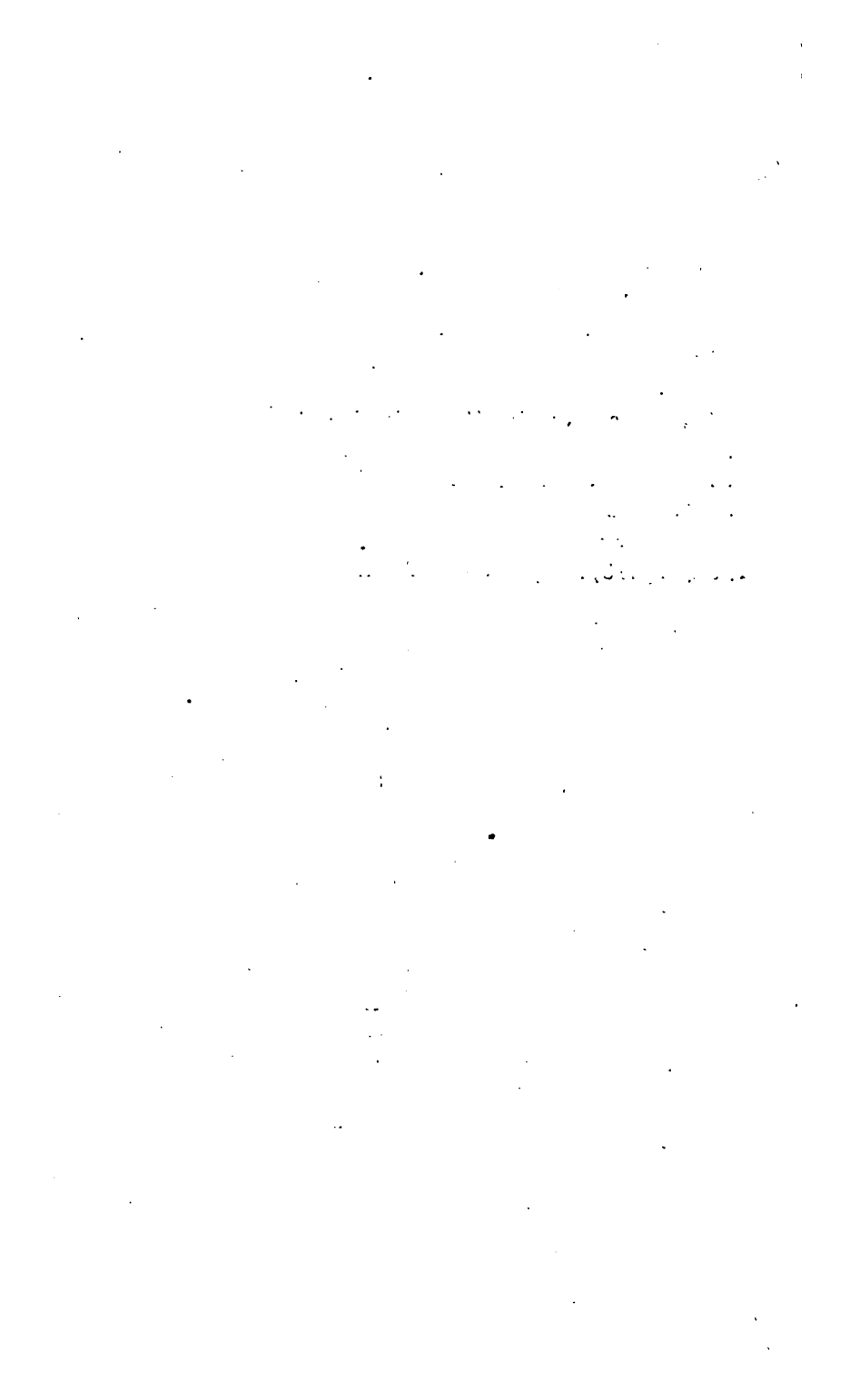


---

## ERRATA.

- P. 6 , ligne 10 , lisez *beni* au lieu de *ben*.  
P. 10 , ligne 2 , lisez *Norfolk* au lieu de *Nork*.  
P. 37 , à l'avant dernière ligne , lisez *Macrobe* au lieu  
de *Macvobs*.  
P. 40 , ligne 2 , lisez *mie fablel*, au lieu de *m ic fablel*.  
P. 97 , ligne 1 , lisez *neuf* au lieu de *sept*.  
P. 192 , ligne 7 , pour *uy* , lisez *Guy*.  
P. 224 , ligne 2 , lisez *c'est* au lieu de *ces*.  
P. 237 , ligne 16 , lisez *sire* au lieu de *si*.  
P. 314 , ligne 3 , lisez *pont* au lieu de *port*.





---

## TABLE ANALYTIQUE

### DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

---

- ETIENNE DE LANGTON. — Son origine. — Mérite de ce Trouvère considéré comme poète anglo-normand. — Drame théologique entre la *Justice* et la *Vérité*, la *Miséricorde* et la *Paix*, qu'on lui attribue. — Sommaire de ce Drame. — Extraits . . . . . 5 à 12.
- GUILLAUME, clerc de Normandie. — Époque où il vivait. — Auteur 1°. d'un Roman de *Fregus* et de *Galienne*, ou du *Chevalier au bel escu*. — Analyse de ce Roman. — 2°. Du *Bestiaire-Divins*. — Différence entre cet ouvrage et celui de PHILIPPE DE THAN sur le même sujet. — Cette histoire naturelle mêlée de récits d'histoire contemporaine, — composée à la demande de sire de RAUF ou RAUL. — Recherches et discussion critique sur le sire de RAUF ou RAUL. — 3°. Du *Bésant de Dieu*. — Signification propre du mot BÉSANT. — Signification figurée qu'y donne GUILLAUME. — Aperçu de ce poème. 4°. De divers fabliaux. . . . . 12 à 33.
- HENRY D'ANDELY. — De ses ouvrages: — 1° Le *Lai d'Aristote*; — 2°. Le *Dictié du Chancelier Philippe*. — 3°. La Ba-

- taille des sept arts libéraux.* — Sujet de ce poème. —  
 4°. *La Bataille des vins.* . . . . . 33 à 41.
- THOMAS DE BAILLEUL. — Son origine. — On ne connaît de lui qu'un conte en vers. — Aperçu de ce conte. 41 à 45.
- JEAN DE BOVES. — Auteur de fabliaux et de fables. — Titres de ses ouvrages. . . . . 45 à 47.
- MARIE. — Opinion sur le lieu de sa naissance. — 1°. De sa collection de *Lais en vers français*. — Sources où elle en puisa le sujet. — Célébrité dont ils jouirent. — Du roi auquel elle les dédia. — Recherches à cet égard. — Mérite de ces poèmes. — Réfutation de l'opinion qui conteste l'existence de chants armoricains, et les emprunts qu'y ont pu faire les auteurs français. — 2°. De sa collection de fables dites *Esopiennes*. — Du conte à qui elle l'offre. — Des différens exemplaires manuscrits de ces fables. — Des variantes qu'ils présentent. — Opinions diverses sur les causes de ces variantes. — Existence au XII. siècle d'une version anglaise de fables dites *Esopiennes*, démontrée. — Questions que fait naître cette version : — était-elle une traduction du fabuliste grec ? — Quel était l'auteur de la traduction latine ? — Quel était celui de la version anglaise ? — MARIE a-t-elle suivi littéralement cette version ? — 3°. De son conte dévot sur le *Purgatoire de St.-Patrice en Irlande*. — De la branche du Roman du *renard*, le *couronnement du renard*, qu'on lui attribue . . . . . 47 à 101.
- DENYS PYRAM. — Détails biographiques sur ce Trouvère. — De ses ouvrages. — De son mérite littéraire . . . . . 101 à 107.
- ROBERT-GROSSE TÊTE, évêque de Lincoln. — Temps où

- il vivait. — De son poème sur le *Péché du premier homme*, appelé *Chastel d'amour* par les uns, et *Roman des Romains* par d'autres. — De son traité des *Péchés* et des *Vertus*. — Remarques sur sa versification. 107 à 114.
- Haveloc le Danois*. — De ce Roman. — Époque à laquelle il en faut placer la rédaction. — Discussion à cet égard . . . . . 114 à 121.
- SAVARY DE MAULEON. — Recherches sur l'origine de ce poète : . . . . . 121 à 127.
- CHARBRY. — Auteur 1°. d'une vie des SS. *Barlaam* et *Josaphat*. — 2°. de la vie des *sept frères dormans*. — 3°. du *Petit Plet*. — De chacun de ces ouvrages. — D'un autre poème qu'on pourrait attribuer à ce Trouvère, la *Passion de J. C.* . . . . . 127 à 139.
- ADAM DE ROS. — Auteur d'un poème dont le sujet est *La Descente de St.-Paul aux enfers*. — De cet ouvrage . . . . . 139 à 146.
- SARASIN. — Du Roman du *Ham* de ce Trouvère. 146 à 150.
- HELIE DE WINCHESTER et ADAM LECLERC. — Chacun d'eux auteur d'une traduction des *Distiques de Caton*. 150 à 157.
- GERBERT DE MONTREUL. — Auteur du Roman de *Girard de Nevers*, ou de *La Violette*. — Des diverses éditions de ce Roman. — Caractère et aperçu de cet ouvrage . . . . . 157 à 170.
- PIERRE DU RIÈS. — De son Roman d'*Anseis de Carthage*. — De son Roman de *Beuves de Hanstone* et de *s'amie, Josiane, fille du roi d'Arménie*. — Continuateur du Roman de *Judas Machabée* par GAUTIER DE BELLEPERCHE. — Époque où vivaient ces deux poètes. — Origine de GAUTIER DE BELLEPERCHE . . . 170 à 180.
- RICHARD D'ANNEBAUT. — De son origine. — Époque où



il vivait. — De sa traduction en vers français des <i>Institutes de Justinien</i> . — Des méprises qui ont été faites sur ce poète . . . . .	180 à 188.
<i>Chansonniers du XII<sup>e</sup>. et du XIII<sup>e</sup>. siècle.</i> — Examen de cette opinion que les <i>Troubadours ont été les instituteurs de la France et de l'Europe moderne.</i> — Nombreux chansonniers normands et anglo-normands. 188 à 191.	
MAURICE DE CRAON et PIERRE son fils. . . . .	192 à 195.
ROBERT DE MAUVOISIN . . . . .	195
ROGER D'ANDELY . . . . .	196 à 198.
RAOUL DE FERRIÈRES . . . . .	198 à 201.
HUGUES DE LA FERTÉ . . . . .	201 à 203.
RICHARD DE SEMILLY . . . . .	203 à 205.
GAUTIER D'ARCIES . . . . .	205.
BAUDOUIN DES AUTIEUX ( de altaribus ) . . . . .	<i>ibid.</i>
JEAN et GILLES DE MAISONS . . . . .	206.
RICHARD DE FORNIVAL . . . . .	207.
FRANÇOIS CARAUSAUS OU CARAZOL . . . . .	<i>ibid.</i>
PIERRE DE VIES MAISONS . . . . .	208
JEAN DE TRIE . . . . .	209 à 211.
GODEFROY DE WATERFORD. — Origine de ce poète. — Auteur d'une traduction en vers de <i>l'Histoire de Troye</i> par le <i>faux DARRÈS de Phrygie</i> . . . . .	211 à 213.
JEAN RENAULT. — De son Roman du <i>Chevalier au Cygne.</i> — Du <i>Lai d'Ignaurès.</i> — Du <i>Lai de l'ombre et de l'anneau</i> . . . . .	213 à 216.
ROBERT BIKEZ. — De son <i>Lai du Corn</i> . . . . .	216 à 219.
GUILLAUME GAUPE. — Auteur d'une traduction en vers de <i>la Coutume normande primitive.</i> — Notions historiques sur la <i>Coutume de Normandie</i> . . . . .	219 à 225.
GUILLAUME DE WADINGTON, — Origine de ce poète. — De	

- son *Manuel des péchés*. — Notions qu'il y donne sur la littérature de son siècle . . . . . 225 à 234.
- PIERRE DE LANGTOFT. — De son origine. — De ses divers ouvrages . . . . . 234 à 240.
- VATRIQUET. — De ses poésies, *Dits ou Dités*. — Aperçu de deux de ces poèmes. — Extraits de deux autres. — Distinction que ce poète établit entre le *Menestrel Trouvère* et le *Menestrel Jongleur* . . . . . 240 à 245.
- DEUX TROUVÈRES ANONYMES. — *Purgatoire de St. Patrice* . . . . . 245 à 249.
- WALTER D'EXETER. — Du Roman qui lui est attribué de *Guy de Warwick* et de *Felice* fille du comte de *Bukingham*. — Extraits . . . . . 249 à 253.
- JEAN LE CHAPELAIN. — De son fabliau du *Sacristain de Gluny*. — Idée que ce poème donne du goût des Normands pour les fabliaux et les contes . . . . . 253 à 256.
- ADAM RAYMONT. — Auteur de *l'Arbre d'amour* et de ses fruits bons et mauvais. — Notions sur ce poème. 256 à 260.
- GACE DE LA BIGNE. — Recherches sur sa vie et sur sa famille. — Auteur d'un traité en vers de la *Fauconnerie* et de la *Vénérice*. — Des diverses éditions de cet ouvrage . . . . . 260 à 266.
- JEAN GOWER. — Du mérite de ce poète. — Sujet de son *Speculum meditantis*. — De ses *Ballades sur l'amour*. — Discussion sur l'origine de la *Ballade*. — Ballade citée . . . . . 266 à 274.
- TROUVÈRE SATIRIQUE ANONYME. — De ses différentes pièces. — Traduction 1°. d'une d'entre elles. — 2°. du début de la satire sur le *ridicule des femmes*. — Aperçu de la *Geste des dames*. — Du style de ces pièces. — Intérêt qu'elles offrent . . . . . 274 à 284.

JEAN DE COÛRCEY. — Son origine. — De son poème <i>le Chemin de Faillancé</i> . — Plan de cet ouvrage. — Extraits . . . . .	284 à 317.
GUILLAUME GRANSON. — Notice biographique.	317 à 319.
RAOUL DE GAUCOURT. — Notice biographique.	319 à 321.
POÏTES NORMANDS attachés à la cour de CHARENS, DUC D'ORLÉANS soit en France, soit en Angleterre pendant sa captivité : . . . . .	321 à 330.
HENRY DE BLOSSEVILLE. — De son débat du <i>Jeuue et du Viell</i> . — Extraits. — De l' <i>Echiquier d'amour</i> . — Sujet de ce poème. — Extraits . . . . .	330 à 336.
JEAN D'O. — De la collection des <i>Cent Ballades d'amour</i> . — Des divers auteurs qui y travaillèrent : . . . . .	336 à 338.
MARTIN FRANG. — De son <i>Champion des dames</i> . — De son <i>Estrif de fortune et de vertu</i> . . . . .	338 à 341.
ALAIN CHARTIER. — De l'estime dont il jouissait de son temps. — De son <i>Bréviaire des nobles</i> . . . . .	341 à 344.
PIERRE GRINGORE. — Recherches sur son origine. — De ses ouvrages : . . . . .	344 à 349.
CONCLUSION . . . . .	349.
<i>Bouquet des fleurs de Senèque</i> par MALHERBE. . . . .	357.
Glossaire . . . . .	385.



M-T

13









